

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Apprendre le gaélique au Cap-Breton : La mélodie des origines

Par

Josiane Lord

Département d'anthropologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du  
grade de M. Sc. (Maître ès sciences)  
en anthropologie

Août, 2008

©, Josiane Lord, 2008



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Apprendre le gaélique au Cap-Breton : La mélodie des origines

Présenté par :

Josiane Lord

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

**Pierrette Thibault**  
président-rapporteur

**John Leavitt**  
directeur de recherche

**Deirdre Meintel**  
membre du jury

## Résumé

Après une histoire mouvementée, de nombreux immigrants originaires des Highlands écossais sont venus s'établir en Nouvelle-Écosse munis de leur langue, le gaélique. Malgré le nombre initial de ses locuteurs et le fait que la province s'est dotée d'une image écossaise, le gaélique a subi un déclin constant jusqu'à nos jours. Mais l'intérêt pour la culture est demeuré, porté par de nombreux facteurs (antimodernisme, celtomanie, identité ethnique, recherche d'authenticité, valorisation des langues minoritaires, etc.). Le Gaelic College of Celtic Arts and Crafts, au Cap-Breton, a été fondé pour promouvoir le fait écossais en Nouvelle-Écosse et offre des sessions estivales de cours de langue et de culture. Cependant, l'étude des motivations à y entreprendre l'apprentissage du gaélique montre que c'est beaucoup plus par intérêt personnel, comme simple passe-temps – et pour la musique – que les gens s'y engagent, poussés par l'émotion plutôt que la politique ou la sauvegarde de la langue.

Mots clefs : Nouvelle-Écosse, langue minoritaire, immigrants écossais, *tartanry*, image, identité, celtomanie, authenticité.

## Abstract

After an eventful history, many Scottish Highlanders immigrated to Nova Scotia, bringing with them their native tongue : Gaelic. Despite this large initial number of speakers and the fact that the province put forward its Scottish heritage, the presence of Gaelic has steadily declined to this day. Interest for the culture remains, however, kept alive by many factors (anti-modernism, celtomania, ethnic identity, search for authenticity, valorization of minority languages, etc.). The Gaelic College of Celtic Arts and Crafts in Cape Breton was founded for the promotion of Nova Scotia's Scottish legacy and offers short summer language and culture classes. Nevertheless, the study of the motivations behind learning Gaelic shows that it's principally driven by personal interest, as a simple hobby, and by music. Students are drawn towards Gaelic by emotional reasons rather than political ones, or to participate in the revival of an endangered language.

Keywords : Nova Scotia, minority language, Scottish immigrants, *tartanry*, image, identity, celtomania, authenticity.

## Table des matières

<i>Résumé/Abstract</i> _____	<i>iv</i>
<i>Avant propos</i> _____	<i>viii</i>
<i>Introduction</i> _____	<i>1</i>
<i>Chapitre 1 : Un brin d'histoire</i> _____	<i>7</i>
Un endroit à découvrir _____	<i>7</i>
Une colonie à fonder et conserver _____	<i>9</i>
Une colonie définitivement britannique _____	<i>13</i>
<i>Chapitre 2 : Des Écossais errants</i> _____	<i>17</i>
Pourquoi quitter l'Écosse ? _____	<i>17</i>
Pourquoi aller en Nouvelle-Écosse ? _____	<i>20</i>
La vie en Nouvelle-Écosse _____	<i>22</i>
Rester en Nouvelle-Écosse ? _____	<i>25</i>
<i>Chapitre 3 : La langue gaélique</i> _____	<i>28</i>
Arrivée, expansion et déclin du gaélique en Écosse _____	<i>28</i>
Le gaélique aujourd'hui _____	<i>29</i>
L'école _____	<i>32</i>
L'Église _____	<i>35</i>
La transmission de la langue _____	<i>37</i>
Les médias _____	<i>40</i>
L'économie _____	<i>41</i>
Les problèmes du gaélique _____	<i>43</i>
<i>Chapitre 4 : Une question d'image</i> _____	<i>46</i>
« From threat to pet » _____	<i>47</i>
L'apport de la littérature _____	<i>48</i>

<b>La tartanry</b> _____	<b>53</b>
<b>L'« écossisation » de la Nouvelle-Écosse</b> _____	<b>55</b>
<b>Conséquences pour les Gaëls néo-écossais</b> _____	<b>59</b>
<b><i>Chapitre 5 : Une entreprise de sauvetage</i></b> _____	<b>62</b>
<b>Antimodernisme</b> _____	<b>62</b>
<b>La Celtomanie</b> _____	<b>65</b>
<b>Une question d'identité</b> _____	<b>69</b>
<b>À la recherche de l'authenticité</b> _____	<b>72</b>
<b>Le mouvement de revitalisation linguistique</b> _____	<b>75</b>
<b><i>Chapitre 6 : Gaelic College of Celtic Arts and Crafts</i></b> _____	<b>82</b>
<b>Fondation</b> _____	<b>82</b>
<b>Lacunes originelles</b> _____	<b>83</b>
<b>Évolution au fil des ans</b> _____	<b>84</b>
<b>Le Gaelic College aujourd'hui</b> _____	<b>86</b>
<b><i>Objectifs de recherche</i></b> _____	<b>88</b>
<b><i>Méthodologie</i></b> _____	<b>90</b>
<b>Choix de la population étudiée</b> _____	<b>90</b>
<b>Collecte de données</b> _____	<b>92</b>
<b>Méthode d'analyse</b> _____	<b>93</b>
<b>Problèmes rencontrés</b> _____	<b>94</b>
<b><i>Résultats</i></b> _____	<b>96</b>
<b>Le lieu</b> _____	<b>96</b>
<b>Le College</b> _____	<b>97</b>
<b>Personnes interviewées</b> _____	<b>98</b>
<b>Cours de gaélique G5</b> _____	<b>98</b>
<b>Cours de chant gaélique</b> _____	<b>100</b>
<b>Les instructeurs</b> _____	<b>102</b>
<b><i>Discussion</i></b> _____	<b>106</b>

<b>Qui participe à une session d'été au Gaelic College ? _____</b>	<b>106</b>
<b>Pourquoi apprendre le gaélique au Gaelic College ? _____</b>	<b>109</b>
<b>Quel genre d'enseignement dispense-t-on durant la session ? _____</b>	<b>114</b>
<b>Quel est l'impact de cet enseignement ? _____</b>	<b>116</b>
<b>Conclusions _____</b>	<b>119</b>
<b><i>Conclusion</i> _____</b>	<b><i>121</i></b>
<b><i>Bibliographie</i> _____</b>	<b><i>125</i></b>
<b><i>Annexe I: Carte de la Nouvelle-Écosse</i> _____</b>	<b><i>ix</i></b>
<b><i>Annexe II : Lexique</i> _____</b>	<b><i>x</i></b>

## **Avant propos**

Quand on est né et qu'on a grandi au Québec, des expressions comme : bilinguisme, langue minoritaire, revendications linguistiques, identité ethnique, recul de la langue, etc. sont communes et font d'office référence au français par rapport à l'anglais. Bien sûr, on sait que la mosaïque canadienne a accueilli des gens de cultures variées qui y sont venus avec leur propre langue mais, ne faisant pas partie des « peuples fondateurs », il est perçu comme normal qu'ils les aient laissées tomber au profit de l'une ou l'autre des langues officielles. Il est notoire aussi que les Autochtones parlent d'autres langues que le français ou l'anglais. Mais en dehors de ces derniers et des immigrants récents, on n'a pas souvent l'occasion de constater qu'il existe d'autres langues avec une longue histoire sur ces terres et qu'elles continuent d'être parlées de nos jours. Pourtant, il y en a, et même plusieurs.

Parmi celles-ci se trouve le gaélique écossais, dont traitera le présent travail. Arrivé avec les nombreux immigrants des Highlands écossais au XIX<sup>e</sup> siècle, il s'est transmis de génération en génération jusqu'à aujourd'hui. Même si leur nombre actuel est excessivement réduit, on peut encore trouver des locuteurs natifs du gaélique en Nouvelle-Écosse, particulièrement sur l'île du Cap-Breton et même des gens qui s'y rendent pour l'apprendre. C'est de ces derniers qu'il sera ici question.

Bonne lecture !



## Introduction

Au cours des dernières décennies, le monde a changé. Évidemment, depuis sa création, le monde a toujours été en constante évolution, mais dernièrement, du moins en Occident, il a *vraiment* changé. La technologie n'est plus ce qu'elle était et, de ce fait, tous les autres paramètres s'en trouvent modifiés. Marshall MacLuhan n'avait pas tort quand il a annoncé le « village global ». Il n'y plus rien d'inconcevable ou même d'impressionnant au fait d'entretenir une relation avec quelqu'un qui habite à l'autre bout de la terre, pas plus que de prétendre vivre une vie complètement fantastique dans un jeu virtuel. La technologie permet la communication à grande échelle, tant sur le plan du nombre de personnes qu'il est possible de rejoindre que de la distance qui nous en sépare. Mais en même temps, alors que se construit le village global, nous assistons aussi à l'effacement du village local, à l'ouverture des frontières et à l'uniformisation des milieux.

Malgré tout, contrairement à ce que les auteurs de science-fiction ont pu prévoir de ce que serait la vie au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la technologie n'a pas effacé tous les particularismes pour dessiner un peuple terrien unique, peu importe son origine, loin de là. D'une certaine façon, l'ouverture sur le monde est souvent accompagnée d'un certain repli sur soi, ses origines, ce qui distingue de la masse. Face à un monde où toutes les villes se ressemblent, il est bon d'affirmer sa différence. Mais, puisque d'autres chemins s'offrent dorénavant que ceux tracés par ses pères, il est donné à chacun de choisir sa voie, ses croyances, ses traditions, etc. par lesquelles sera exprimée cette différence. Parmi la kyrielle d'options définitoires qui peuvent permettre cette affirmation personnelle, ce repositionnement dans le monde et dans l'histoire, se trouve l'apprentissage du gaélique écossais dont fait l'objet ce présent travail.

Plus que de chercher à mettre à jour la situation de la langue, les raisons de son déclin et ses possibilités de survie, il s'attardera plutôt aux raisons qui

poussent les gens à entreprendre son apprentissage dans un contexte nord-américain. Ce choix n'est pas complètement arbitraire, sans lien aucun avec l'histoire et la présence réelle de la langue et de la communauté la parlant; il y a depuis des siècles, quoique ce fait ne soit pas nécessairement connu de tous, une véritable communauté gaëlle en Amérique qui ne survit plus que dans quelques endroits très précis, particulièrement au Cap-Breton, île de la Nouvelle-Écosse. Cette communauté étant méconnue, il a semblé important, avant d'entrer dans le vif du sujet, de d'abord poser solidement les bases de sa présence, tant géographique qu'iconographique. C'est pourquoi les trois premiers chapitres se veulent une mise en contexte tant de la langue que de ses porteurs, histoire de comprendre le bagage derrière la décision d'entreprendre l'apprentissage du gaélique, oui, mais aussi de le faire au Cap-Breton. En effet, ce choix n'est pas innocent, mais bien ancré à l'histoire de la région, de ses habitants et de leurs mouvements migratoires. Ainsi, la première partie est-elle plutôt consacrée à l'histoire et l'environnement général, qui sont non seulement responsables de cette situation, mais aussi invoqués et influents dans l'intérêt que l'on peut porter à tout ce qui a trait aux descendants des immigrants des Highlands écossais<sup>1</sup>. Pour permettre de bien cerner ce qui a pu faire naître l'intérêt pour le gaélique chez les participants, le contexte et les différents mouvements qui ont contribué à la genèse de sa situation actuelle seront présentés. Ensuite, il sera question de l'étude qui a été effectuée à cet endroit et qui constitue la deuxième partie de ce mémoire.

Encore de nos jours, la présence d'une communauté écossaise au Cap-Breton est héritière de deux histoires géopolitiques distinctes, quoique inter-reliées: celle du Nouveau-Monde, la Nouvelle-Écosse, appartenant tout à tour à la France, à la Grande-Bretagne, puis au Canada, et celle de l'Ancien, l'Écosse,

---

<sup>1</sup>De façon générale et pour alléger le texte, ce groupe sera désigné indifféremment comme « Écossais » ou « des Highlands » tout au long du présent travail. Quand il sera question de l'ensemble des gens originaires de l'Écosse, donc à la fois des Lowlands et des Highlands, la distinction sera faite.

qu'il fallait quand même vouloir quitter pour pouvoir s'établir ailleurs. Ainsi, l'établissement de la colonie sera traité en premier lieu, avec un aperçu des querelles et autres difficultés qui ont caractérisé sa création et mené à ce qu'elle est aujourd'hui. Ensuite, c'est vers l'Écosse que nous nous tournerons, endroit qui a fait couler de l'encre s'il en est un, pour présenter la situation, cas-type des excès des capitalistes pour Karl Marx (1950 (1867)), qui a poussé tant de ses ressortissants à tenter leur chance ailleurs. Puisqu'il ne suffit pas s'en aller, mais il faut aussi aller quelque part, les raisons qui ont attiré les Écossais vers la Nouvelle-Écosse seront présentées, puis la vie dans leurs nouvelles terres et leur émigration subséquente.

Une fois bien situés dans l'espace et dans le temps, viendra le moment de s'attarder plus à fond sur la langue comme telle, le gaélique, langue minoritaire et considérée comme menacée de disparition tant en Amérique qu'en Écosse. Un bref aperçu de son histoire sera tracé, avant de présenter brièvement sa situation actuelle et les facteurs qui y ont contribué. Pour ce faire, puisque ces deux foyers influent toujours sur sa situation au Cap-Breton, l'ascendant de différents éléments (école, église, médias, économie, transmission de la langue) sera présenté en parallèle dans son action sur le *Gàidhealtachd* (région traditionnellement peuplée par des locuteurs natifs du gaélique<sup>2</sup>) écossais et néo-écossais. C'est en prenant conscience de la situation de la langue que l'on peut saisir tout ce qui devrait s'opposer à l'idée de l'apprendre : elle ne compte que peu de locuteur, ses jours sont pour ainsi dire comptés, elle n'occupe plus une place prépondérante nulle part dans le monde, elle n'est indispensable à rien à part peut-être elle-même, etc.

Malgré le déclin dramatique du gaélique, sa résilience, surtout au Cap-Breton, a ceci d'extraordinaire que, comme l'a démontré Christina Bratt Paulston (1994), une minorité linguistique, dès qu'elle en a l'opportunité et la motivation, change typiquement pour la langue de la majorité. Principalement

---

<sup>2</sup> Pour faciliter la compréhension du lecteur, un lexique de quelques termes utilisés spécifiques au sujet traité se trouve en annexe.

en Amérique, mais aussi en Écosse, ce ne sont ni les opportunités, ni la motivation qui ont manqué pour les Gaëls. Ainsi, l'histoire, les institutions et l'économie ne sont vraiment pas seules garantes de la situation d'une langue. Parmi les puissants facteurs d'attraction ou de répulsion face à cette dernière, l'image que l'on a de ses locuteurs est non négligeable, la langue bénéficiant du prestige de ses locuteurs (Nancy Dorian, 1998). Au cours des derniers siècles, l'image des Gaëls a changé du tout au tout : de barbares à fuir à idéal à promouvoir. Ainsi, il sera question de quelques éléments qui ont participé à cet impressionnant revirement. Parmi ceux-ci, l'appriovissement et la romantisation du Highlander par la société écossaise, l'apport de la littérature, avec une emphase particulière sur *Ossian* de James Macpherson et la création de la *tartanry* seront abordés. Dans un contexte plus néo-écossais, la valorisation de l'*innocence* telle que définie par Ian McKay (1994) et l'« écossisation » de la province seront présentées, puisqu'elles sont indissociables de l'image que l'on peut actuellement avoir de la chose gaélique. Et cette image est partie intégrante, peut-être même presque entièrement responsable, de son attrait et de sa capacité à mobiliser des gens extérieurs à la communauté pour la défendre comme l'apprendre.

Dans un contexte global, le cas du gaélique n'est pas unique, puisque l'on a vu un mouvement général de valorisation et de tentative de sauvetage des langues minoritaires menacées de disparition au cours des dernières décennies. Si d'innombrables facteurs peuvent être invoqués pour expliquer ce phénomène, quelques principaux seront approfondis en raison de leur importante influence, mais aussi puisqu'ils continuent de participer à l'attrait que l'on peut avoir pour tout ce qui est écossais, dont la langue gaélique, et ainsi sont susceptibles de contribuer au choix d'entreprendre de l'apprendre. Parmi ceux-ci, l'antimodernisme, tel que théorisé entre autres par Charles Taylor (1991), un repli vers le passé pour fuir l'uniformisation et le désenchantement du monde. En parallèle à ce mouvement, une autre réaction

face à la froideur ressentie de la modernité est de chercher à atteindre l'authenticité qui, plus souvent qu'autrement, rime avec archaïsme et perpétuation de traditions ancestrales. La quête de l'identité propre est aussi importante puisqu'elle est encore moins que jadis héritée et immuable, mais de plus en plus caractérisée par son auto-attribution, conformément aux théories de Frederick Barth (1995 (1969)). Comme l'identité et la langue sont étroitement liées, les actes de langage étant des actes d'identité selon Andrée Tabouret-Keller (1997), cette recherche de définition identitaire a des répercussions directes sur la langue, son maintien et sa revalorisation. En plus de tout cela, il est indéniable qu'il existe une celtomanie ambiante, qui par la littérature, la musique, le cinéma, les nouvelles religions et tout ce qui a trait au médiéval-fantastique (vêtements, jeux de rôles, jeux vidéos, magie, etc.) rend ce qui est même vaguement celte visible et désirable et ce, pour à peu près toutes les catégories de personnes de la société.

À la fois dépositaire et incarnation de tous les courants cités plus haut, il existe à St Ann, au Cap-Breton, une institution du nom de Gaelic College of Celtic Arts and Crafts qui, en raison même de ce statut, m'a semblé l'endroit idéal pour amorcer l'étude de ce qui pouvait convaincre les gens d'entreprendre l'apprentissage du gaélique. C'est par l'anthropologie participante, lors d'une session de cours pour adultes d'une semaine en août 2007 que cette exploration a eu lieu. Pour permettre de mieux cerner les motivations initiales de cette entreprise, ce sont les débutants qui ont été sélectionnés comme population, quoiqu'elle ait dû être étendue en raison du faible nombre de participants. Ces derniers ont fait l'objet d'entrevues semi-dirigées où il était question de ce qui les avait poussés vers le gaélique, de leurs intérêts généraux, de leurs antécédents linguistiques et familiaux et de leurs objectifs par rapport à la langue.

Ces rencontres avaient pour but de découvrir qui était attiré par le gaélique et ce type de séjour d'enseignement, quelles étaient les raisons

principales qui avaient motivé leur décision d'y participer, qu'est-ce qu'ils allaient en retirer en terme d'apprentissage linguistique ou de motivation à le continuer et quel est l'impact que cela pourrait avoir sur la langue et ses chances de survie. Plutôt que de traiter du déclin de la langue, il était plutôt ici question de ce qui participe à la garder en vie, à quel niveau se situe l'intérêt de ceux qui décident de l'apprendre (politique, culturel, religieux, identitaire, social ou personnel). Par l'analyse quantitative des entrevues et des données recueillies sur les lieux, il a été possible de constater que finalement, pour la langue ainsi que plusieurs autres aspects de notre société, la communauté ne semble plus être le point central, mais il s'est plutôt opéré un recentrage vers l'individu, qui s'y consacre comme à autre chose, comme une nouvelle brique à ajouter à son édifice personnel.

Issue de l'histoire, des courants et contextes qui l'ont précédée, le gaélique continue donc, quoiqu'à échelle réduite, à se perpétuer. Mais sans le support d'une communauté vivante et active réussira-t-il à le faire tout en conservant un statut de langue vivante?

## **Chapitre 1 : Un brin d'histoire**

Rien n'est plus facile que d'imaginer des hommes en kilt quand on entend le nom « Nouvelle-Écosse ». Après tout, ne désigne-t-on pas là, directement, la terre d'accueil des Écossais en exil ? Mais le nom est-il vraiment représentatif de la population de la province maritime canadienne ? La question peut sembler étrange, mais si l'on s'attarde au voisinage, on s'aperçoit que personne n'espère trouver un folklore particulièrement allemand quand il est question du Nouveau-Brunswick (Braunschweig)... Qu'en est-il donc de cette *nouvelle* Écosse ?

Il est intéressant de faire ici un bref survol de son histoire puisqu'elle permet de découvrir que, non seulement les Écossais ne sont pas les premiers Européens à y avoir élu domicile, mais que le nom lui a été donné plus d'un siècle et demi avant qu'une immigration écossaise digne de ce nom ne lui permette de le mériter. Voici donc, de façon évidemment trop succincte pour lui rendre véritablement justice, un aperçu des événements qui ont fait de la Nouvelle-Écosse et du Cap-Breton ce qu'ils sont aujourd'hui, histoire de mieux s'y situer et ainsi mieux comprendre la situation actuelle.

### **Un endroit à découvrir**

Ça ne sera une surprise pour personne : les premiers habitants de ce qui se nomme dorénavant la Nouvelle-Écosse étaient Amérindiens. Quand les Européens ont « découvert » cette région de l'Amérique du Nord, elle était habitée par les Mi'kmaq, peuple de chasseurs-cueilleurs algonkiens, depuis environ 2 000 ans (Bruce : 1997, 8-13). Cette rencontre ne sera pas sans conséquence pour ces derniers, loin s'en faut. Comme ailleurs en Amérique, l'introduction de maladies européennes ravagea rapidement leurs rangs et les nouvelles technologies européennes (métal, outils, armes, techniques, alcool, etc.) créèrent une dépendance rendant presque impossible leur retour à un mode de vie précontact entièrement traditionnel. Il est difficile de savoir exactement quel fut le premier peuple à poser un regard non autochtone sur la Nouvelle-

Écosse. Des hypothèses diverses abondent : certaines parlent des Égyptiens, des Phéniciens ou même des Romains, d'autres mentionnent les Irlandais ou encore les Vikings (Bruce : 1997, 15). Une chose est sûre, bien avant sa découverte « officielle », le golfe du St-Laurent était visité régulièrement par des pêcheurs de l'Europe de l'Ouest, que ce soit des Bretons, des Normands, des Basques, des Irlandais, des Portugais ou encore des Anglais. Mais à une époque où les lieux inexplorés disparaissaient à vue d'œil, celui-ci ne fit pas exception, ne tardant pas à se retrouver sur les cartes et dans la mire des grands empires coloniaux occidentaux alors en formation. Spécifiquement dans celle de deux grandes puissances, soit la France et l'Angleterre, qui ne tardèrent pas à s'engager dans une joute de ping-pong militaro-politico-diplomatique pour la possession de ce que nous nommerons pour l'instant l'Acadie, histoire d'alléger le texte et de référer à une entité généralement connue.

Le premier explorateur européen de la Renaissance à avoir navigué dans les eaux du golfe serait John Cabot, voguant sous la bannière anglaise. Quoique l'endroit exact soit impossible à prouver, il serait débarqué de son vaisseau le 24 juin 1497, peut-être au Cap-Breton, apportant avec lui le drapeau royal et prenant possession des terres qu'il croyait être asiatiques au nom de Henry VII (Bruce : 1997, 19). Bien que la pêche était, on l'a dit, déjà couramment pratiquée dans les eaux poissonneuses du Golfe, les descriptions qu'en fit Cabot finirent d'en éventer le secret et attirèrent encore plus de bateaux voulant profiter de la manne de bancs de poissons si compacts que les vaisseaux avaient peine à les traverser.

Mais ce fut la France qui poussa plus en avant l'exploration de la région. Ainsi, lors de ses différents voyages de 1534 à 1541, Jacques Cartier explora les côtes de ce que seront plus tard le Québec et les provinces maritimes. À cette époque, l'île du Cap-Breton portait déjà son nom. Connue avant la Nouvelle-Écosse continentale en raison de sa contiguïté au golfe du St-Laurent, elle était visitée régulièrement par les pêcheurs et les chasseurs de morses et de baleines, Français comme Anglais. Selon l'hypothèse la plus généralement acceptée, ce



nom lui aurait été donné en raison de l'important nombre de Bretons (Français) qui l'utilisaient lors de leurs voyages de pêche. Thomas C. Haliburton, Esq., le premier à avoir tenté une synthèse de l'histoire de la Nouvelle-Écosse au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la favorise (Haliburton : 1973 (1829), 9). Mais Richard Brown qui, lui, écrivit l'histoire du Cap-Breton quarante ans plus tard, avait une autre explication :

It is generally supposed, and apparently with good reason, that the Basque fishermen first gave the name of Cape Breton to the eastern promontory of [this] island after 'Cap Breton', near Bayonne, in remembrance of their home.  
Brown, 1979 (1869) : 15

### **Une colonie à fonder et conserver**

Qu'importe le nom, ce n'est pas au Cap-Breton que la première tentative de colonie fut tentée en 1598, mais plutôt à l'Île-de-Sable (appartenant aujourd'hui à la Nouvelle-Écosse), croissant sablonneux au large du Golfe, à la fois point d'entrée et dangereux obstacle pour les navires qui arrivaient vers le territoire que l'on désignait dorénavant « Acadie », et qui appartenait à la France. Elle dura cinq ans avant d'être abandonnée dans des circonstances plutôt tragiques.

La première colonie européenne permanente au nord de la Floride allait être fondée par les Français à Port-Royal (aujourd'hui Annapolis Royal, en Nouvelle-Écosse) en 1604. Elle fut abandonnée en 1607, pour être reprise en 1610. Mais cette reprise allait être de courte durée. En effet, le 31 octobre 1613, le redoutable capitaine Samuel Argall attaqua la jeune colonie, brûla tout ce qui s'y trouvait et revendiqua l'Acadie au nom de l'Angleterre. Cette attaque était peut-être la première contestation par la violence de la présence française en Amérique du Nord de la part des Anglais, mais elle ne sera pas la dernière, loin de là !

Pendant ce temps en Angleterre, Sir William Alexander, comte de Stirling, réussit à convaincre le roi James I de lui octroyer un territoire pour fonder une *Nouvelle Écosse* en 1621. Le territoire en question comprenait ce que l'on nomme aujourd'hui les provinces maritimes, en plus de la péninsule de

Gaspé, donc, à peu près les mêmes frontières que ce que la France nommait l'Acadie et qu'elle commençait à occuper. Qu'à cela ne tienne, Sir William commença à recueillir des fonds pour sa colonie, dont il obtint même le nom, le drapeau et les armoiries officielles en 1626, qui sont toujours ceux de la Nouvelle-Écosse actuelle. Malheureusement pour son rêve d'une Écosse d'outre-mer, les colons ne se bousculaient pas tout à fait pour la peupler; seulement environ 70 accostèrent dans un Port-Royal déserté en 1629 (Bruce : 1997, 53).

La Nouvelle-Écosse anglaise, aussi modeste soit-elle, n'allait être que de courte durée puisqu'en 1632, lors de la rédaction du Traité de St-Germain entre la France et l'Angleterre, Charles I<sup>er</sup> céda tous les droits qu'il avait sur le territoire de la Nouvelle-France à Louis XIII, retournant de ce fait l'Acadie à la France. Quand, au mois de décembre, les quelques Écossais qui s'y étaient établis quittèrent la Nouvelle-Écosse, ils amorcèrent une période de plus de 140 ans durant laquelle elle ne méritait vraiment pas son nom, n'abritant aucune véritable présence écossaise.

Mais la partie était loin d'être terminée pour l'Acadie, qui commençait alors à être peuplée avec plus de sérieux, de détermination et surtout de moyens par la France. Dès 1654, elle tombait sous l'assaut de forces provenant de la Nouvelle-Angleterre, sous le commandement de Robert Sedgwick. Si son statut allait demeurer incertain pour les 16 prochaines années, cette conquête amena les Acadiens à faire de plus en plus affaire avec les commerçants et les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre qui s'aventuraient toujours plus en avant sur ses côtes. Évidemment, une guerre européenne allait de nouveau décider du sort de l'Acadie; par le Traité de Breda en 1670, elle retournait à la France. Mais les guerres continentales successives commençaient à peser sur les finances françaises ainsi que sur sa démographie. De moins en moins disposée à dépenser argent et hommes pour des colonies dont la rentabilité restait à démontrer, elle décida de laisser aux colons le soin de peupler eux-mêmes, avec leur fertilité déjà reconnue, le territoire qu'elle venait de retrouver.

À peine deux décennies sans histoire plus tard, Sir William Phips, de la Nouvelle-Angleterre, dirigea sept vaisseaux qui réussirent à prendre Port-Royal. L'Angleterre ne fit pas grand-chose de cette conquête et semblait même ignorer qu'elle eût lieu. En fait, l'Acadie ne semblait pas trop préoccuper les grandes puissances sauf, bien sûr, quand venait le moment de négocier des traités. Cela n'allait évidemment pas tarder. En 1697, lors du Traité de Ryswick... l'Acadie retrouva son statut de possession française !

Si Port-Royal redevint la capitale de l'Acadie, les commerçants de la Nouvelle-Angleterre ne cessèrent pas pour autant d'en fréquenter les ports et les eaux. Les Acadiens, quant à eux, ne sachant d'un jour à l'autre à qui ils devaient allégeance, continuèrent à faire affaire avec ces derniers quand c'était à leur avantage. Les choses ne pouvant rester ainsi bien longtemps, le général Francis Nicholson réussit à prendre Port-Royal en 1710, après que les Acadiens soient parvenus à repousser trois attaques britanniques en six ans avec, pour ainsi dire, aucune aide française. Cette fois-ci, la conquête était plus sérieuse. Les Britanniques renommèrent la capitale Annapolis Royal, nom qu'elle a conservé aujourd'hui.

Le prochain traité européen (Utrecht, 1713) allait être beaucoup moins clément qu'à l'habitude pour les possessions françaises d'Amérique du Nord. L'Acadie allait être séparée pour ne laisser à la France que l'Île Royale (île du Cap-Breton) et l'île St-Jean (Île-du-Prince-Édouard). Ces pertes motivèrent tout de même la France à mettre un peu plus d'effort dans la constitution d'une colonie forte et puissante, espérant ainsi réussir à garder au moins les possessions qui lui restaient. Ainsi, elle encouragea le peuplement du Cap-Breton par des milliers de colons français, en plus d'y construire une capitale fortifiée qui ferait pâtir toutes les constructions de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi naquit le projet de la forteresse de Louisbourg, dont la construction commença dès 1720. La réputation de la forteresse ne sut tarder; « Dunkirk d'Amérique », « Gibraltar français d'Amérique », elle était réputée imprenable et devait être la démonstration de la grandeur de la France en Amérique faite

Pierre. Peut-être l'était-elle, finalement, puisqu'elle capitula le 27 juin 1745, après sept semaines de bombardement par la milice de la Nouvelle-Angleterre aidée par un blocage maritime de la marine anglaise. La forteresse imprenable avait été prise, et par des non professionnels de surcroît ! Mais, à peine les troupes britanniques eurent-elles fini de réparer les dommages que les attaques avaient causés aux fortifications, que la vieille Angleterre, au détriment et au désagrément de la Nouvelle qui n'allait jamais vraiment lui pardonner, offrit de rendre Louisbourg à la France par le Traité d'Aix-la-Chapelle en 1748.

Entre-temps, en Nouvelle-Écosse continentale, une colonie s'organisait dont la capitale, Halifax, fut fondée en 1749. Malgré tous les efforts de colonisation, les Acadiens y étaient toujours au moins trois fois plus nombreux que les colons d'origine britannique. Cette statistique avait l'heur d'inquiéter les autorités, surtout que l'ombre de la Guerre de Sept ans, qui allait déchirer les puissances européennes tant chez elles que dans leurs colonies, commençait à planer. Pour essayer d'enrayer tout risque de mutinerie de l'intérieur, le gouverneur Lawrence lança une opération dont les blessures ne sont pas encore guéries aujourd'hui. En effet, dès 1755 il amorça le Grand Dérangement, ou la Déportation des Acadiens. Croyant pouvoir conserver leur neutralité habituelle, ceux-ci refusèrent une fois de trop de prêter serment d'allégeance à la couronne britannique; ils furent massivement déportés par les autorités britanniques et ceux qui en eurent l'occasion s'enfuirent. Les terres qu'ils avaient cultivées, parfois depuis des générations, devinrent propriété du roi d'Angleterre et furent ensuite distribuées à ses sujets selon son bon vouloir.

La situation française en Amérique alla ensuite de mal en pis. En 1758, la forteresse de Louisbourg tomba une autre fois sous les assauts britanniques après avoir tenu un siège de deux mois, assez long pour empêcher les troupes de poursuivre leurs attaques jusqu'à Québec. Mais il ne s'agissait là que de retarder l'inévitable. La reddition de Louisbourg ne sonna pas seulement le glas de sa possession de la ville ou même du Cap-Breton, mais aussi de l'Île-du-Prince-Édouard. Le traité suivant ne parvint pas à lui rendre quoi que ce soit;

par le Traité de Paris de 1763, la France ne conserva de possessions que les îles de St-Pierre et Miquelon au nord de l'Amérique. Cette fois-ci, le sort en était véritablement jeté, et cette situation perdure jusqu'à ce jour.

### **Une colonie définitivement britannique**

Les anglophones étaient si triomphants que, une fois en possession de tout ce qui avait été la Nouvelle-France, ils permirent même aux Acadiens qui acceptaient de signer un serment d'allégeance de retourner vivre en Acadie. Plusieurs se prévalurent de ce droit, quoique leurs terres étaient maintenant occupées par des colons de la Nouvelle-Angleterre et que les Britanniques refusèrent de les voir se regrouper près les uns des autres, ils durent donc se disperser et s'établir dans des endroits reculés et souvent de qualité bien inférieure à ceux dont ils avaient été chassés. Ils n'étaient plus du tout majoritaires en Nouvelle-Écosse non plus; des 13000 habitants qui y étaient établis, 8000 étaient originaires de la Nouvelle-Angleterre, de loin la composante principale de la population (Bruce, 1997 : 124).

Maintenant que l'acquisition était complétée, le temps était venu pour les Britanniques de mieux définir les frontières de leur nouveau territoire, qui avaient toujours été un peu floues. Au fil du temps, ce qui avait été l'Acadie fut divisé en quatre provinces distinctes histoire de se gouverner plus facilement et de permettre d'accueillir un flot plus important d'immigrants : la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick (1784), l'Île-du-Prince-Édouard (1769) et le Cap-Breton (1784). Ne recevant pas autant d'immigrants que ce qui avait été envisagé, ce dernier fut finalement rattaché à la Nouvelle-Écosse en 1820, dont il fait toujours partie.

Si les historiens font remonter le début de l'immigration écossaise en Nouvelle-Écosse à 1773, année où le navire *The Hector* a accosté à Pictou, ce n'est pas encore à ce moment un groupe dominant dans la population de la province. Il y arrivait encore beaucoup de gens d'Angleterre (particulièrement du Yorkshire). Mais la révolution américaine allait changer la donne pour la

colonie britannique. Fuyant dès 1776 le port de Boston qui ne reconnaissait plus leur autorité pour celui d'Halifax, les troupes britanniques amenèrent avec eux des Loyalistes craignant les assauts des Yankees en colère. Le flot ne faisait que commencer.

En effet, malgré le fait qu'elle abritait une population dont les deux tiers étaient originaires de la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Écosse ne prit pas part à la révolution que firent ses voisins du sud contre les dictats de l'empire où le soleil ne se couchait jamais. Point le plus rapproché du foyer de l'insurrection où continuait à flotter l'Union Jack, elle devint donc une terre d'accueil toute désignée pour ceux qui ne partageaient pas les vues des révolutionnaires, et ils étaient nombreux, assez pour submerger la population préalable. En effet, on estime que presque 34 000 Loyalistes se sont ajoutés à la population néo-écossaise alors de 20 000 personnes, en plus des 6 000 qui décidèrent de s'établir à l'ouest du Québec (Bruce : 1997, 138), justifiant ainsi la création du Haut et du Bas-Canada.

Ainsi, la Révolution américaine allait changer à jamais la face de l'Amérique du Nord britannique, mettant un terme définitif à la domination des francophones catholiques pour asseoir celle des protestants anglophones. Parmi le flot des Loyalistes se trouvaient aussi environ 3 000 Noirs (Bruce : 1997, 139), engagés dans l'armée britannique en échange de leur liberté, fuyant l'esclavage ou encore conservant leurs chaînes et suivant leurs maîtres en exil. Définitivement, la Nouvelle-Écosse n'était plus pareille. Sa population ayant plus que doublé dans un laps de temps très court, la transition ne se fit pas sans heurts. Il manquait de tout : de terres, de nourriture, de ressources, etc. Il y eut de nombreuses disputes entre les nouveaux arrivants (dominants) et les Néo-Écossais de plus longue date qui ne contrôlaient plus du tout leur province, des maladies et toutes sortes de difficultés finirent de convaincre plusieurs qu'ils n'avaient peut-être pas réussi à atteindre la terre promise. Après l'immigration massive, ce fut au tour de l'émigration d'agir sur la population.

Dès que la situation et les esprits se furent calmés aux États-Unis, plusieurs Loyalistes décidèrent d'y retourner tenter leur chance, ayant souvenir de terres beaucoup plus fertiles là-bas qu'en Nouvelle-Écosse. D'autres décidèrent de s'établir ailleurs, d'ouvrir des territoires encore vierges pour se construire une vie meilleure. Il y eut tout de même un nombre plus important de Loyalistes qui restèrent que celui de ceux qui émigrèrent. Pour ce qui est de la communauté noire, environ un tiers de ceux qui avaient trouvé refuge en Nouvelle-Écosse décidèrent de la quitter le 15 janvier 1792 à bord de navires britanniques pour aller fonder la future nation de la Sierra Leone.

Quoi qu'il en soit, au fur et à mesure que les gens émigraient, les immigrants écossais prenaient leur place. De l'arrivée du *Hector* en 1773 jusqu'aux années 1830, leur présence augmenta constamment jusqu'à ce qu'ils composent le groupe ethnique le plus important de la province (Campbell et MacLean : 1976, 32) vers la fin de cette période. Comme les autres groupes massifs d'immigrants, les Écossais connurent aussi une période d'émigration qui suivit celle de leur arrivée et de leur installation. Malgré tout, ils laissèrent une empreinte indéniable sur la province qui, enfin, put se targuer de mériter son nom de Nouvelle-Écosse. La situation particulière des Écossais sera traitée plus en avant dans un chapitre subséquent en raison de son aspect central dans le présent travail.

Pour ce qui est de la Nouvelle-Écosse, elle continua son chemin dans l'histoire jusqu'à ce jour. Plusieurs âges s'y sont succédé après l'immigration. Il y eut l'âge de la consolidation, de l'industrialisation, du chemin de fer, de la construction navale, de l'extraction de charbon, de la fondation du Dominion du Canada en 1867, de nombreuses dépressions économiques aussi. Au fil du temps, la province a petit à petit perdu de son importance stratégique, politique et économique au profit des provinces canadiennes centrales, particulièrement de l'Ontario. Mais cette petite province maritime a tout de même réussi à devenir partie intégrante de la Confédération canadienne tout en conservant son caractère propre, reflet de son histoire, malgré les coups durs qu'elle a subis.

Aujourd'hui, la Nouvelle-Écosse comprend 913 462 des 31 612 897 habitants du Canada (source : Statistiques Canada, recensement de 2006). Sa population est très fortement rurale, puisqu'en 2001, 44 % de cette dernière était considérée comme telle, vivant à l'extérieur des centres comptant 1 000 habitants et à l'extérieur des régions comptant 400 personnes ou plus au kilomètre carré, selon la définition de la ruralité de Statistiques Canada (recensement de 2001). À titre de comparaison, la moyenne nationale est de 20 % selon les mêmes critères et pour la même période. Le taux de chômage y est plutôt élevé, soit de 8,1 % en septembre 2007 pour l'ensemble de la province et de 12,2 % pour le Cap-Breton en particulier, comparé à une moyenne nationale de 5,9 % (source : Statistiques Canada). Et malgré le temps qui passe et l'intégration à la mosaïque canadienne, environ 30 % des habitants de la Nouvelle-Écosse continuent de clamer leur origine écossaise (idem, recensement de 2001) et occupent un espace prépondérant dans la représentation de la province, particulièrement au niveau touristique.



## Chapitre 2 : Des Écossais errants

La situation de l'Écosse, alors que sa population commence à s'éparpiller de par le monde, a fait l'objet de plusieurs représentations populaires, souvent empreintes d'un certain romantisme mélancolique. Alors que résonne la mélodie d'une cornemuse perdue au sommet d'une montagne brumeuse, d'honnêtes paysans sont chassés *manu militari* de leurs terres ancestrales par d'avidés seigneurs qui leur préfèrent les moutons. Même Marx n'a pu résister à en faire l'ultime exemple de la puissance machiavéliquement efficace de la machine capitaliste (Marx : 1950 (1867)). Mais la situation véritable du pays est un peu plus complexe. Dans ce chapitre, nous allons tenter de présenter l'état initial du pays qui poussa plusieurs de ses ressortissants vers l'émigration, les caractéristiques de leur installation en Nouvelle-Écosse et leur statut au sein de leur terre d'accueil, tout en portant une attention particulière à la présence de la langue gaélique. Puisque ces derniers sont les ancêtres directs des Gaëls actuels de la province, de tout ce qui a trait à son caractère écossais et à la langue, il semble important de suivre leur cheminement dont les répercussions se font toujours sentir aujourd'hui.

### Pourquoi quitter l'Écosse ?

Alors que les empires coloniaux se forment, l'Écosse, et plus particulièrement ses Highlands, se trouvent à un moment charnière de leur histoire. Encore pris dans un système féodal vacillant, ils n'arrivent plus à soutenir une population qui commence lentement à profiter des avancées de l'ère moderne. Un des premiers changements qui affecte l'ordre des choses dans les Highlands est sans contredit la Réforme, et ce, de plusieurs façons. Jusqu'alors, l'Église catholique avait régné non seulement sur les âmes, mais aussi sur les terres écossaises, en grande propriétaire. Lors de sa chute, celles qui avaient été utilisées par la communauté se retrouvent entre les mains de propriétaires uniques, soit parce qu'ils sont près du roi ou encore parce qu'ils

les achètent à vil prix. En même temps, la disparition du régime monastique retire un débouché intéressant pour un nombre important d'enfants de petits fermiers dont la terre ne peut suffire à nourrir toutes les bouches. Et ce, d'autant plus que les progrès de la médecine et de l'hygiène concourent à constamment diminuer le taux de mortalité infantile. Le passage du catholicisme au protestantisme s'accompagne aussi, et ce n'est pas négligeable, d'une transformation dans les mentalités, ce dernier étant à la base beaucoup plus individualiste que le premier.

Mais le changement le plus significatif dans la destinée des Highlanders reste sans contredit l'effondrement du système clanique qui réglementait jusque-là les rapports entre tous les hommes et définissait leur place dans la société. Après avoir soutenu à deux reprises au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle (1715 et 1745) les tentatives de restauration des monarques Stuart au trône d'Écosse, plusieurs chefs de clan, qui étaient opposés à l'Union de l'Angleterre et de l'Écosse de 1707, ont dû essuyer la violente réponse des autorités britanniques en place : ils devaient tomber, et leur système avec eux.

The hereditary power of their chieftains was destroyed, and that section of Scotland which had once sheltered independent bands of fighting men was converted into a quiet countryside, the homes of powerless farmers and fishermen. Military roads were constructed through their midst, and the central government at last acquired what it long had aimed at, namely a unified control over the entire county. The change which brought peace to the nation, brought indignity to the Highlanders.

Dunn, 1953: 11

De par ce nouvel état des choses, plus rien n'est pareil dans les Highlands. Non seulement tout ce qui était attaché aux clans est dorénavant interdit, mais la présence anglaise se fait dorénavant beaucoup plus sentir dans des endroits, châteaux forts de la culture gaélique, lui étant jusqu'alors considérés inaccessibles. De plus, ce ne sont pas seulement les chefs qui ont perdu leur emploi et leur raison d'être, mais aussi tous ceux qui participaient au maintien de leur rang. Ainsi, du jour au lendemain, cette classe de combattants claniques à la loyauté héréditaire indéfectible, toujours prête à mourir pour défendre les siens contre le clan voisin, doit trouver une autre activité de

subsistance. Ceci, de concours avec le fait que moins d'escarmouches de ces ancestrales guerres intestines entraîne nécessairement moins d'hommes tombés au combat, contribua encore une fois à augmenter la pression démographique sur des terres déjà peu fertiles, qui ne pouvaient absolument plus subvenir aux besoins de leur population.

Plus que la situation concrète, c'est le changement dans la situation morale qui achèvera la transformation des Highlands. Si les hommes ne peuvent ou ne doivent plus se battre pour leurs grands hommes, il en résulte automatiquement que ces derniers n'aient plus besoin d'eux ou de leur loyauté, ni intérêt à les avoir sur les terres dont ils sont propriétaires titulaires héréditaires.

De leur propre autorité, ils convertirent leur droit de propriété titulaire en droit de propriété privée, et, ayant trouvé que les gens du clan dont ils n'avaient plus à répandre le sang faisaient obstacle à leurs projets d'enrichissement, ils résolurent de les chasser de vive force.

Marx: 1950 (1867), 169

C'est cette période que l'on a nommée les *Highlands Clearances* quand, pour un ensemble de raisons, incluant le désir de transformer leurs terres en pâturage pour les moutons ou en réserve de chasse pour de riches chasseurs, les propriétaires ont décidé de ne pas renouveler les baux de leurs tenanciers.

Pour le Highlander moyen, les *Clearances* ont détruit ce qui lui restait de foi en ses anciens chefs; d'être évincé des terres que sa famille occupait depuis plusieurs générations pour laisser la place à des moutons était complètement étranger à sa conception de la loyauté et de confiance. À l'avenir, cette confiance allait être transférée dans des institutions plus permanentes (Campbell et MacLean : 1976, 13).

Si cette vision a définitivement marqué davantage les esprits, il faut tout de même se rappeler qu'elle est loin d'avoir été la seule cause du départ massif des Écossais, tel qu'il a été exposé plus haut. Somme toute, les Highlanders ont quitté leurs terres natales soit parce que la pression économique les y a poussés, soit parce que la perspective d'une vie au Nouveau Monde les a attirés (Dunn : 1953, 12), en leur offrant la possibilité d'être, pour la première fois,

propriétaires de la terre qu'ils cultivaient. Reste que les Highlands ne pouvaient plus du tout supporter leur population, et ce, durant toute la période de l'émigration. Il n'y avait ni assez de travail, ni assez de nourriture. Les emplois qui avaient existé avant avaient disparu, les terres arables avaient diminué pour les cultivateurs, tout comme leur contrôle des pâturages. En bref, le système de l'utilisation terrienne avait été commercialisé aux dépens de l'économie de subsistance (Campbell et MacLean : 1976, 7). Le régime féodal était dorénavant bel et bien mort et enterré. Avec la surpopulation en plus, plusieurs n'avaient plus le choix; ils devaient partir ou mourir.

### **Pourquoi aller en Nouvelle-Écosse ?**

Une fois que la décision de partir est prise, reste encore à savoir où aller. La Nouvelle-Écosse a recueilli la plus grande concentration d'Écossais de toute l'Amérique du Nord britannique et, pourtant, elle ne frappe pas au premier abord par sa fertilité ou son climat clément. Le point de départ de ce mouvement de masse se trouve évidemment en Écosse.

Au lendemain de la défaite de la rébellion de 1745, les troupes anglaises sont établies un peu partout dans les Highlands pour assurer le maintien de la paix. Les officiers, dont, par un de ces hasards frappants de l'Histoire, le major Wolfe, remarquent alors qu'il y a toute une classe d'hommes braves et bouillants, habitués à la bataille, qui sont maintenant désœuvrés et difficiles à commander. Ils suggèrent donc de les enrôler dans l'armée britannique tout en leur offrant de former des régiments particuliers leur permettant de conserver leurs caractéristiques culturelles propres, tant dans l'habillement que dans l'armement (Brown : 1979 (1869), 422). La suggestion fut retenue, les régiments des Highlands formés et les batailles dans lesquelles ils servirent ne tardèrent pas à se succéder. Nombre de celles-ci les opposèrent aux troupes françaises, dont le siège de Louisbourg et la conquête de la Nouvelle-France.

Ayant été en contact avec les étendues « vides » du Nouveau Monde, plusieurs ne manquèrent pas de remarquer comment les collines néo-écossaises

ressemblaient à celles de leur mère patrie, tout en apparaissant plus fertiles, de par la végétation qui les recouvrait. Ils décidèrent de s'y installer lorsqu'ils obtinrent leur congé, puis écrivirent à leurs parents et amis restés en Europe, aux prises avec les problèmes socio-économiques exposés plus tôt. Beaucoup furent bien vite convaincus qu'il y avait là une occasion à ne pas manquer et vinrent les rejoindre. Rapidement, le mouvement fit boule de neige.

Le flot des immigrants écossais qui submergea la Nouvelle-Écosse est habituellement temporellement circonscrit entre les années 1770 et 1830. Comme il a été dit dans le chapitre précédent, l'événement fondateur de ce mouvement humain est l'arrivée en 1773 à Pictou du navire le *Hector*, le premier à transporter une « cargaison » d'Écossais. Les premiers arrivants tendent à s'installer tout près de Pictou, lieu où ils ont touché terre. En quelques années, toutes les terres avoisinantes sont occupées et les colons doivent aller de plus en plus loin en longeant les côtes maritimes et les rivières, alors seules voies de communication, jusqu'au Cap-Breton, pour fonder leur foyer. Chaque colon satisfait de son lot cherchera à faire venir ses proches et des communautés entières se déplacent pour se reformer sous de nouveaux cieux.

La majorité de ceux qui s'établirent au Cap-Breton provenaient des Highlands de l'ouest ou des Hébrides. Si ces nouvelles terres leur paraissaient particulièrement fertiles, c'est que celles qu'ils avaient laissées derrière eux étaient recouvertes de roches et de marécages. Mais le potentiel agricole de l'île est limité : seulement un quart de sa superficie a une quelconque valeur agricole, le reste est trop pentu, trop humide ou recouvert d'une mince couche de sol acide<sup>3</sup>.

Plusieurs des communautés qui se formèrent alors semblaient plutôt avoir été transplantées que véritablement constituées au Nouveau Monde. En effet, l'émigration écossaise avait ceci de particulier qu'elle s'est faite en

---

<sup>3</sup> Hornsby, Stephen. «Scottish emigration and settlement in early nineteenth-century Cape Breton» in Donovan: 1990, 56

« chaîne »<sup>4</sup>. Victimes des mêmes conditions difficiles au pays, des groupes entiers unis par des liens de parenté ou de voisinage se sont embarqués ensemble, réduisant d'autant le dépaysement de l'exil. Ceci leur a donc permis de conserver leurs traits culturels particuliers, dont le gaélique spécifique à leur région d'origine, ce qui explique la présence, encore aujourd'hui de différents accents gaéliques au Cap Breton, hérités des différentes régions écossaises d'origine des premiers arrivants, ou encore certains aspects de leur tradition orale, par exemple.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Écossais sont de loin le plus important groupe ethnique de la Nouvelle-Écosse (Bruce : 1997, 151). En moins d'une génération, l'objet de leur loyauté a changé complètement. Ceux qui se battaient contre les forces anglaises en 1745 sont maintenant les plus fidèles serviteurs de la Couronne britannique. Ils ont grossi les rangs de son armée en quittant l'Écosse, ils lui conservèrent leur allégeance alors que la Révolution américaine faisait rage. De plus, comme les Écossais n'avaient pas d'antécédents d'autonomie gouvernementale locale, de remises en question ou de demandes à l'autorité en place, ils n'étaient pas les plus susceptibles de se joindre aux rangs des insurgés, mais plutôt de les combattre, ce qu'ils firent.

Finalement, pour les émigrants écossais, la Nouvelle-Écosse n'était pas un pauvre désert boréal où ils avaient échoué, mais bien une nette amélioration par rapport aux conditions qu'ils avaient connues préalablement. C'était la première véritable chance qu'ils avaient de posséder une terre en propre. Pour ceux qui avaient été tenanciers d'un lot montagneux des Highlands, même le mince sol rocheux du Cap-Breton était invitant, surtout quand il était à leur nom.

### **La vie en Nouvelle-Écosse**

Les premiers colons d'Écosse, comme on l'a dit, se sont établis le long des côtes et des rivières. Mais, alors que le flot d'immigrants ne se tarit plus,

---

<sup>4</sup> Shaw, John (éd.) in MacLellan: 2000, 5

ces terres, les meilleures, sont maintenant entièrement occupées, et il faudra donc recourir à celles de l'arrière-pays. Parallèlement, la « qualité » des migrants diminue aussi; si les premiers à arriver avaient encore un peu d'argent et de compétences techniques, alors que la situation est de plus désespérée au pays et que même les propriétaires terriens commencent à payer le prix de la traversée à leurs anciens tenanciers pour pouvoir libérer leurs terres, ceux qui arrivent ne possèdent ni argent, ni biens, ni métiers. Plus pauvres et moins qualifiés dès le départ, ils auront en plus de moins bonnes terres, ce qui n'aidera pas à faciliter leur installation.

En effet, la fierté de se voir propriétaire pour la première fois ne rend pas la vie de colon beaucoup plus facile. Les lots octroyés devant d'abord être défrichés pour être cultivables, cela signifie qu'il y avait au moins un an de travail acharné avant d'espérer pouvoir planter de quoi se nourrir. Il ne faut pas oublier que, pour des gens originaires des Highlands, où les collines ne sont généralement recouvertes que de bruyère, les épinettes canadiennes, auxquelles ils n'étaient généralement pas préparés, devaient être une source constante de malédictions ! L'hiver aussi a dû faire figure de mauvaise surprise. L'Écosse a beau être située plus au nord, elle bénéficie d'un climat plus clément. Là-bas, au mois de mars, le printemps fait revivre les plantes et la famine de l'hiver ne devient qu'un mauvais souvenir alors qu'ici, à la même époque, la neige commence à peine à montrer les premiers signes de sa prochaine disparition. Mais l'être humain a l'étonnante faculté de s'adapter à presque tout et il en fut de même pour les colons écossais.

Il est difficile d'imaginer un groupe plus complètement paysan que les Highlanders de cette époque. Comme il a été mentionné plus tôt, le régime féodal était en cours de démantèlement et les mentalités n'avaient pas vraiment changé depuis le Moyen-Âge. C'est cette façon d'être qui a été transportée au Nouveau Monde, provoquant parfois le ressentiment des ressortissants de d'autres peuples et l'image rétrograde accolée aux Highlanders. Comme en témoigne Thomas C. Haliburton dans son livre de 1829 :

The Highlanders are not so advantageous a class of settlers as their Lowland neighbours. Their wants are comparatively few, and their ambitions chiefly limited to the acquirement of the mere necessities of life. If in some instances they extend their clearings they derive not so much advantage from them as others. Their previous habits have fitted them better for the management of stocks than the cultivation of the soil. From this cause they sometimes indulge their inclination so much, that they have more stock than their means would permit them to keep in good condition. As their hay land becomes exhausted from age or repeated cropping, they are obliged to appropriate a greater extent to that purpose and have in consequence too little pasture, and no scope for improving the soil and trying the ameliorating influence of the Plough. The Lowlanders, on the contrary, to the frugality and industry of the Highlanders, add a spirit of persevering diligence, a constant desire of improvement, and a superior system of agriculture, which renders them a valuable acquisition to the Province.

Haliburton: 1973(1829), 279

En 1953, Charles W. Dunn tente de relativiser ces pratiques et attitudes jugées reprochables et de les justifier sur le plan culturel :

The Highlanders are not, in fact, lazy. Their previous environment had encouraged an attitude towards life that demanded only a very meagre standard of living so long as there was ample opportunity for amusement and happiness. The Highlander was thus more of an artist than a labourer, and it is through the utterances and actions of the artist that we can best understand his philosophy of life.

Dunn: 1953, 109

Il est à noter que, si les Highlanders partaient déjà de bien plus loin, question savoir-faire, en raison des lieux reculés de leur origine, que leurs compatriotes des Lowlands, la situation ne s'est pas vraiment améliorée de par leur arrivée en Nouvelle-Écosse puisqu'ils se sont établis en des endroits similaires et que, généralement analphabètes et parlant gaélique, ils n'avaient pas plus accès aux publications des nouvelles avancées techniques et agricoles qu'avant.

À ces différences d'origine géographique s'ajoutait celle découlant de la religion. Les premiers navires d'émigrants écossais en Nouvelle-Écosse apportaient à leur bord des presbytériens mais, bientôt, de nombreux catholiques vinrent les rejoindre. Ce fait est non négligeable puisque, au fil des ans, le nombre de catholiques dans les régions à forte population originaire des Highlands a devancé celui des presbytériens. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre, puisque le presbytérianisme est la norme religieuse écossaise depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, et ce, tant en Écosse même que dans les communautés écossaises du Canada central, les catholiques sont encore aujourd'hui plus



nombreux que les presbytériens dans les régions du *Gàidhealtachd* néo-écossais.

La religion, comme la région, a donc beaucoup influencé le style de vie des Écossais émigrés en Nouvelle-Écosse. De façon générale, les catholiques ont été beaucoup plus conservateurs dans leurs pratiques, que ce soit par choix ou tout simplement par isolement culturel plus grand encore que celui des Highlanders presbytériens. Ils se sont donc contentés de continuer à vivre selon leurs valeurs et leurs habitudes, sans vraiment chercher à améliorer leur sort. Le presbytérianisme a, quant à lui, motivé ses fidèles à tendre vers un progrès continu en plaçant un accent constant sur l'assiduité, le travail et la parcimonie. Ainsi, alors que les presbytériens amélioraient toujours plus leur situation, les catholiques continuaient à lutter pour leur simple survie, perpétuant ainsi leur image négative de groupe presque primitif. Par contre, au niveau de la rétention des valeurs, de la culture et de la langue, les presbytériens font piètre figure à côté des catholiques. Malheureusement, tous ces facteurs n'étaient pas du tout des critères de réussite alors que se consolidait la société néo-écossaise.

Porte d'entrée de l'Amérique du Nord britannique, la Nouvelle-Écosse, et plus particulièrement le Cap-Breton, devient de plus en plus isolée au fil du temps. Hors des routes habituelles, elle est exclue des avancées scientifiques et littéraires, ce qui constitue un handicap culturel et économique croissant. Bientôt, comme une histoire qui se répète, la terre ne peut plus nourrir toutes les bouches.

### **Rester en Nouvelle-Écosse ?**

Vers les années 1850, à peine la période d'immigration en Nouvelle-Écosse est-elle terminée qu'une nouvelle phase d'émigration s'amorce. Le Cap-Breton en est particulièrement touché. Les familles sont trop nombreuses, la pauvre terre commence déjà à s'épuiser, les techniques les plus rudimentaires permettant de la maximiser étant toujours ignorées par beaucoup de gens, et la famine menace. Beaucoup opteront pour un simple changement de la ferme à la

ville, histoire de trouver un travail salarié moins sujet aux caprices de dame nature. Néanmoins, d'autres iront chercher leur fortune beaucoup plus loin. Le Canada central et, plus tard, l'Ouest canadien ont beaucoup reçu de ces migrants internes. Cependant, durant toute cette période, l'Eldorado se nomme « The Boston States ». En effet, c'est sous cette appellation que l'on désigne chez les Écossais d'origine la ville de Boston, mais aussi la Nouvelle-Angleterre et les États-Unis en général. Beaucoup iront y tenter leur chance.

Comme souvent dans ce type de situation, ce furent surtout les jeunes hommes qui décidèrent d'aller voir ailleurs si leur vie pouvait y être meilleure. Évidemment, cela laissa un certain déséquilibre dans la répartition des genres. Surnuméraires, les jeunes femmes durent aussi aller chercher ailleurs pour se trouver un mari, augmentant d'autant le nombre de départs. L'émigration de la Nouvelle-Écosse, amorcée durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, n'a pour ainsi dire jamais cessé, son ampleur a tout simplement varié selon les années.

Le développement culturel du Cap-Breton a toujours été en retard et moins dynamique que celui du reste de la Nouvelle-Écosse. Peuplé de gens pauvres, isolés des courants intellectuels, politiques, sociaux et culturels, handicapés encore davantage par leur isolement géographique et leurs différences linguistique et religieuse, il était difficile pour le Cap-Breton d'attirer ou même de conserver ses habitants. Surtout quand même le trafic et la construction navale se sont lentement mais sûrement éloignés des Maritimes pour se diriger vers le fleuve Saint-Laurent. De plus en plus, l'âge du chemin de fer prenait son expansion, laissant la Nouvelle-Écosse, et les provinces maritimes en général, en périphérie du système économique nord-américain.

L'histoire du Cap-Breton, comme celle d'une bonne partie de la Nouvelle-Écosse, et des Maritimes d'ailleurs, est celle d'un sous-développement généralisé. Ceux qui y restèrent, s'ils n'ont profité d'aucun boom économique impressionnant ou d'industrie particulièrement florissante, ont tout de même souvent, comme conséquence de leur isolation, réussi à conserver vivante une culture qui est morte ailleurs. Dans le cas qui nous

occupe, cela signifie aussi la langue gaélique qui, si elle n'a pas fait long feu à l'ombre des gratte-ciels, garde encore quelques racines dans les campagnes du Cap-Breton, assez du moins pour permettre et justifier son enseignement dans la province et attirer ainsi des gens de l'extérieur.

## Chapitre 3 : La langue gaélique

### Arrivée, expansion et déclin du gaélique en Écosse

Le gaélique fut introduit en Écosse vers le IV<sup>e</sup> siècle par l'établissement sur son territoire de peuples celtes ayant quitté l'Irlande, apportant avec eux leur langue. De la langue de ceux qui les y précédèrent et qu'ils eurent tôt fait de supplanter, les Pictes, on ne sait que bien peu de choses : elle n'était probablement pas celtique, peut-être pas même indo-européenne et possiblement apparentée au basque, quoiqu'il n'existe à ce jour aucun consensus sur le sujet parmi les scientifiques. Ainsi, le gaélique tel qu'on le retrouve en Nouvelle-Écosse, est un descendant direct du vieil irlandais dont l'évolution lui fut parallèle jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle. L'Écosse eut son heure de gloire alors que la région de Dalriada, avec le monastère d'Iona, était le principal centre d'apprentissage chrétien du VI<sup>e</sup> siècle. Il est raisonnable de supposer qu'au XI<sup>e</sup> siècle, le gaélique, et généralement seulement le gaélique, était parlé sur tout le territoire principal et les îles écossaises, sauf dans de petites enclaves Angles au sud-est et Norses à l'extrême nord-est.

Cependant, le déclin ne se fit pas longtemps attendre; Malcolm Canmore (1058-93), le dernier roi d'Écosse dont la langue maternelle fut le gaélique, introduit l'anglais à la cour. De pair avec l'anglicisation due à la féodalité, l'apparition des bourgs, lieux d'échange et de commerce, fit aussi pénétrer au pays l'influence majeure de l'anglais qui fit que, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, les Lowlands étaient déjà anglophones. Ses habitants, dominant totalement la vie politique écossaise des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, voyaient d'un plus en plus mauvais œil les Highlanders dont la langue, le style de vie et la religion (ils n'avaient pas encore été touchés par la Réforme) étaient si différents des leurs. Il se créa donc, lentement mais sûrement, une scission géographique, politique, culturelle, religieuse et linguistique entre les deux parties de l'Écosse (Highlands et Lowlands), alors que rien ne permettait au départ d'en différencier les habitants quant à leur origine ethnique. Cette division ira jusque

dans la nomenclature linguistique et raciale, suivant une évolution un peu similaire à celle du terme *Canadien*, plus près de chez nous :

In following the fortunes of the Gaels, linguistic and ethnic names can be seen to have symbolic importance. Scotland takes its name from the Scots, who arrived from Ireland in the fifth century, bringing the Gaelic (that is, the “Scottish”) language with them. That language was appropriately called “Scots” until the sixteenth century, while the Germanic speech of Lowland Scotland was called “Inglis”. In the course of the sixteenth century, the Germanic dialect preempted the label “Scots”, along with its associations with the national identity, and Gaelic came to be called “Irish” – not a favorable label in the century of the Scottish Reformation, when to be Irish was to be Catholic and to be Catholic was to be unacceptable.

Dorian : 1981, 20

Ce qui était gaélique était perçu comme mauvais et sujet à la destruction. Quiconque de rang se devait donc d’envoyer au moins son fils aîné se faire éduquer en anglais, dans les Basses-Terres. Le Traité d’Union avec l’Angleterre de 1707 ne laissa au Royaume-Uni qu’une langue officielle, l’anglais, et qu’un parlement, celui de Londres. Si, contrairement au gallois, le gaélique n’a jamais été interdit par la loi, il est *de facto* ignoré par les autorités qui ne ressentent pas même le besoin d’un quelconque service de traduction. Son déclin, amorcé à la fin du Moyen-Âge en Écosse, s’est poursuivi de façon continue jusqu’à nos jours, amplifié à certaines époques par l’émigration des Gaëls de leurs régions traditionnelles d’habitation, tel que vu plus tôt.

Le présent chapitre exposera la situation de la langue gaélique et de son utilisation, tant en Écosse qu’en Nouvelle-Écosse, histoire de broser un tableau de sa condition actuelle globale.

### **Le gaélique aujourd’hui**

Aujourd’hui, en Écosse, le gaélique est la langue de petites communautés des Highlands, mais surtout des îles de l’ouest, les Hébrides. On retrouve aussi des locuteurs émigrés dans les grands centres, à Glasgow notamment. On nomme *Gàidhealtachd* les régions où demeurent les locuteurs « naturels ». Selon le recensement de 2001, 93 282 habitants de l’Écosse sur 5 062 011 ont certaines notions de gaélique, soit 1,8 % de la population (General Register Office for Scotland). De ces derniers, seulement 58 650 le

parlent (1,2 % de la population), mais la fréquence n'est pas mentionnée. Autre fait notable, moins de 60 % des gaëlophones habitent dans le Gàidhealtachd, les autres ayant émigré ailleurs pour une raison ou une autre.

En Nouvelle-Écosse, 1 035 personnes affirment avoir une connaissance du gaélique, dont 415 pour qui c'est la langue maternelle. Pour ce qui est de son utilisation, 185 personnes affirment l'utiliser à la maison : 20 uniquement, 10 surtout, 10 à égalité avec une autre langue et 150 régulièrement (Statistiques Canada, Recensement de 2001). Le gaélique n'a pas de statut particulier au Canada, qui ne reconnaît que deux langues officielles, soit l'anglais et le français. Il fait plutôt partie des *autres* langues regroupées sous la bannière du multiculturalisme. Pourtant, il aurait pu en être autrement : en 1890, le sénateur Thomas Robert MacInnes, siégeant pour la Colombie-Britannique, mais originaire du Cap-Breton, a déposé un projet de loi pour faire du gaélique la troisième langue officielle. Son argument était que, si l'on prenait les données du recensement de 1881 et que l'on combinait les populations d'origine écossaise et irlandaise, on arrivait à un total de 1 657 266 personnes, ce qui était énorme comparé aux 1 298 929 d'origine française et aux 881 301 d'origine anglaise (Kennedy : 2002, 34). Même en étant conscient que tous ne parlaient pas gaélique, il considérait que le nombre de locuteurs serait tout de même amplement suffisant pour justifier un statut officiel. Malgré le fait que plusieurs sénateurs, membres du parlement et même le premier ministre de l'époque (John A. MacDonald) parlaient gaélique, le projet fut défait 42 à 7. Pour les tenants de la survie du gaélique, la bataille pour son accession à un statut légal officiel, sinon au Canada, du moins en Nouvelle-Écosse, n'est pas terminée, puisqu'elle figure parmi les buts à atteindre du Gaelic Development Steering Group dans son rapport de 2004.

L'UNESCO (Salminen, 1999) considère le gaélique comme une langue en danger, c'est-à-dire qui possède des enfants locuteurs, mais de moins en moins. Au sein du Royaume-Uni, le statut du gaélique est celui d'une langue « ethnique » officiellement tolérée et protégée, car ce sont là des conditions

nécessaires à l'adhésion du pays à l'Union Européenne, alors que seul l'anglais est langue officielle. Mais cela tend à changer, puisque les Écossais se sont voté un parlement en 1997, qui est en fonction depuis 1999.

Le nouveau parlement écossais est responsable des pouvoirs qu'avait l'exécutif écossais, parmi lesquels se trouvent la responsabilité de la promotion du gaélique, en plus de l'éducation, des arts, de la culture, des sports, du logement, de la santé, du tourisme, de l'environnement, de la pêche et de l'agriculture, de légiférer et des impôts. Mais rares sont les fois où l'on peut entendre le gaélique dans les murs du parlement écossais. Par contre, des efforts sont entrepris pour offrir des services, des fascicules et des signaux routiers bilingues là où le besoin se fait sentir. Si le mouvement de revitalisation du gaélique ne s'est pas attaché à un parti politique en particulier, il est à noter que le Scottish National Party s'est engagé à promouvoir son utilisation afin de le rendre aussi valide que l'anglais. Dans le même ordre d'idées, le parlement a adopté, le 21 avril 2005, le Gaelic Language (Scotland) Bill, dont l'objectif est le suivant :

The Bill provides for the establishment of *Bòrd na Gàidhlig* to develop the use of Gaelic with the aim of securing it as an official language of Scotland which commands equal respect with English. The aim is to increase the number of people able to use and speak Gaelic, to encourage the use of the language and make the language and culture more accessible.

Scottish Parliament, 2005

S'il est mentionné ici que le gaélique est une langue officielle de l'Écosse au même titre que l'anglais, le statut co-officiel des langues anglaise et gaélique n'est pas proclamé très clairement (Leclerc : 2007). En fait, cet acte permet surtout la création et l'attribution de pouvoir au *Bòrd na Gàidhlig*, agence de développement du gaélique et organisme responsable de la promotion et de la facilitation de l'utilisation de la langue. Celui-ci a aussi le mandat d'élaborer des plans et de proposer des stratégies pour inciter la population et permettre aux gens d'utiliser couramment le gaélique. Il doit aussi apporter des conseils sur son développement et son enseignement.

## L'école

L'école a servi à la fois la conservation et l'assimilation au fil du temps. Les premières écoles des Highlands, initiatives religieuses, privées ou semi-privées, ont tenté d'instaurer la base de l'alphabétisation des régions éloignées (en gaélique). Mais, en 1872, l'*Education Act*, qui rend obligatoire et universelle l'éducation des 5-13 ans, ne reconnaissant même pas l'existence du gaélique, détruit tous les efforts préalables. Il faudra attendre la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour que l'école redevienne une bouée pour le gaélique. En effet, lentement mais sûrement, de nouvelles lois et mesures s'imposent pour permettre aux élèves d'étudier dans leur langue maternelle dans les régions où sa concentration est forte. La lenteur de leur application et la réticence des parents à envoyer leurs enfants dans la soixantaine d'écoles primaires où le gaélique est la langue d'enseignement, fait que leur influence n'est pas assez importante pour enrayer le déclin du gaélique. Durant l'année scolaire 2005-2006, 2 068 élèves recevaient une éducation primaire en gaélique dans l'un des 61 établissements scolaires l'offrant à travers l'Écosse (Leclerc : 2007). Pour ce qui est du secondaire, 34 établissements offrent des cours pour ceux qui parlent couramment gaélique et 15 autres proposent d'autres matières en gaélique. Des cours pour débutants sont aussi donnés.

Quant à l'éducation postsecondaire, on retrouve un collège (Sabhal Mor Ostaig) sur l'île de Skye qui offre des formations et des immersions en gaélique, trois universités qui, dans les départements d'études celtiques, offrent certains cours en gaélique, et deux autres qui forment les professeurs de cette même langue. Malgré tous les efforts, l'éducation antérieure strictement anglaise fait que l'analphabétisme traditionnel en gaélique reste un problème (il est à noter que, même si le gaélique utilise 18 lettres romaines pour s'écrire, elles n'ont pas exactement la même valeur phonétique qu'en anglais). La langue est aussi victime de la perception des gens, qui fait que le gaélique semble bien adapté à l'histoire, la religion et la philosophie, mais pas à la science et aux



choses techniques. Malgré cela, la majorité des programmes cités plus haut ont connu une hausse de popularité ces dernières années.

En Nouvelle-Écosse, l'éducation a suivi un parcours semblable à celui de l'Écosse. Aux premiers temps de la colonie, les colons étant entièrement laissés à eux-mêmes dans ce domaine, elle était prodiguée par des membres de familles influentes qui partageaient leur savoir de façon plus ou moins formelle, selon l'ancienne tradition des Highlands, et par les hommes d'Église. Mais à mesure que l'émigration continuait et que les conditions de vie se dégradèrent en Écosse, de plus en plus de colons étaient analphabètes, rendant ainsi difficile la perpétuation de cette éducation informelle, puisque de moins en moins de gens étaient aptes à l'offrir.

En 1841, l'*Education Act* stipule que les écoles dont l'instruction est donnée en français, en gaélique ou en allemand sont aussi admissibles à la réception de fonds publics. Mais les avantages qu'offrait cette législation ont été bien peu saisis. Que ce soit en raison du désir des parents de donner de meilleures chances de gravir les échelons de la société à leurs enfants en les inscrivant à l'école anglaise ou tout simplement par manque d'enseignants qualifiés, très peu d'élèves Gaëls ont pu recevoir un enseignement dans leur langue maternelle. Le gouvernement, s'il a permis l'utilisation du gaélique, n'a rien fait pour en faciliter l'implantation : rien pour la formation des enseignants, rien pour développer le curriculum, rien pour produire ou se procurer des livres ou tout autre matériel.

Ainsi, de façon générale, le gaélique n'était utilisé à l'école que dans la cour de récréation. Le niveau de répression exercé sur ceux qui enfreignaient cette règle allait du léger reproche à la punition corporelle, tout dépendant du bon vouloir de l'enseignant. Pour les élèves, la honte était si grande d'entrer au primaire sans comprendre un mot d'anglais que, dans les familles monolingues, une fois que les plus vieux enfants avaient acquis quelques notions d'anglais à l'école, ils s'empressaient de les transmettre à leurs cadets pour leur éviter ce traumatisme. Le statut officiel du gaélique comme langue d'enseignement dans

les écoles a été retiré en 1864, lors de la création du système d'écoles publiques gratuites. Les enfants du Cap-Breton ont donc continué de se faire enseigner dans une langue qu'ils ne parlaient pas, contribuant ainsi à perpétuer l'image de rustre des Highlanders. Ce n'est pas seulement la langue qui était alors absente des programmes scolaires, mais aussi toutes les notions d'histoire et de culture écossaise qui étaient évacuées au profit de leurs équivalents anglais.

Quand vint le temps de fonder des établissements d'éducation supérieure, la Pictou Academy en 1816, puis le College of St. Francis Xavier (qui deviendra l'Université St. Francis Xavier), leur situation dans des régions à forte concentration gaélique ne les a pas empêchés d'exclure la langue de leur curriculum à leur fondation. C'est en 1891 que le premier cours de langue et de littérature gaélique a été donné à l'université.

En 1921, à la suite d'une pétition, le ministère provincial de l'Éducation a admis le gaélique comme sujet optionnel du curriculum habituel. Cette autre victoire a mené à bien peu de résultats puisque les professeurs compétents et le matériel d'enseignement étaient quasi inexistantes, tant l'éducation en gaélique avait manqué à la génération précédente. À cette époque, si le gouvernement ne fait rien de particulier pour promouvoir l'usage du gaélique dans les écoles, il ne fait rien non plus pour le décourager.

Indépendamment du système scolaire public, le révérend A.W.R. MacKenzie fonde en 1939 le Gaelic College à St. Ann's pour promouvoir et perpétuer les traditions des Highlands écossais, dont la langue gaélique, mais la guerre empêche l'établissement d'atteindre tout le succès qu'on lui destinait. La situation scolaire du gaélique a continué à osciller selon les années. Les choses semblaient reprendre, mais ce n'était que de courte durée puisqu'en 1964, la langue est de nouveau retirée du curriculum scolaire néo-écossais. Ensuite, on a créé des programmes pilotes, on a monté des cours à option puis, en 1977, le gaélique reçoit le même statut que les autres sujets du curriculum scolaire, statut qu'il conserve aujourd'hui. L'Université St. Francis Xavier a fondé une chaire particulière et offre plusieurs cours en gaélique et un programme de trois

ans d'études gaéliques. De plus, elle a créé le Gaelic Folklore Project qui recueille les éléments de tradition orale de la communauté. En Nouvelle-Écosse, le gaélique est aussi enseigné au University College of Cape Breton et à l'Université Saint Mary's d'Halifax, quoiqu'en parallèle du département d'études irlandaises.

### **L'Église**

Comme l'école, l'Église a eu un rôle mitigé dans la conservation du gaélique en Écosse. Tout d'abord, elle tente de l'éradiquer, le considérant comme primitif mais, comprenant qu'elle ne pourra conquérir de nouvelles ouailles à la Réforme si elle ne peut transmettre son message, elle adapte son discours à la langue locale et devient un agent de conservation. D'ailleurs, aujourd'hui, les membres des églises minoritaires (catholique romaine, libre et libre presbytérienne) semblent avoir une plus grande loyauté envers le gaélique que ceux de la bien établie Church of Scotland. Quand l'Église cesse d'offrir des sermons en gaélique, la langue disparaît à un rythme accéléré dans toute sa sphère d'influence. Il est à noter que les communautés du Gàidhealtachd sont reconnues pour leur intégrisme religieux et leur sabbatisme, particulièrement dans les régions calvinistes de l'île de Lewis. Facteur ambivalent : si l'Église permet une cohésion sociale conservatrice dans le Gàidhealtachd, elle contribue à la réputation rétrograde des Gaëls ailleurs au pays.

En Nouvelle-Écosse, la division confessionnelle a ceci de particulier que les catholiques y sont proportionnellement beaucoup plus nombreux que les protestants. On estime qu'au Cap-Breton, au sein de la population originaire des Highlands, il y aurait 60 % de catholiques et 40 % de protestants (Foster : 1988, 57) tandis qu'en Écosse, sur les 65 % de la population qui se disent chrétiens, seulement 16 % sont catholiques (General Register Office for Scotland, recensement 2001).

Alors que la société se développait dans les années 1820, les deux groupes confessionnels avaient à peu près autant d'adeptes et c'est

probablement ce qui les a forcés à adopter des politiques plus modérées l'un envers l'autre. Autre facteur non négligeable dans leur attitude plus inclusive; il manquait cruellement de représentants du clergé dans la colonie. En effet, bien peu d'hommes d'Église ont traversé l'Atlantique pour s'établir en Nouvelle-Écosse. Comme ils ne pouvaient déjà pas suffire à la demande, il était beaucoup plus logique pour les chrétiens de passer outre les différences sectaires pour profiter de celui auquel ils avaient accès. Il est aussi important de noter que l'affiliation très janséniste des catholiques des Highlands, contrairement aux Irlandais, les rendait beaucoup plus fréquentables pour les protestants avec qui ils arrivaient à se trouver des points communs.

De façon générale et comme il a été expliqué au chapitre précédent, les catholiques ont un facteur de rétention de la langue gaélique beaucoup plus élevé que les protestants. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette différence; la division interne du presbytérianisme le rendant plus libre d'innover, sa proximité avec le clergé et la société anglaise, son adoption d'une bible de langue anglaise, puis de services religieux en cette même langue, sa valorisation de l'individualisme et du succès personnel, qui passait nécessairement par l'anglicisation, son interdiction de certains éléments culturels (chansons, histoires et danses), etc. Les catholiques, quant à eux, déjà plus isolés de la société anglophone de par leur religion, étaient aussi culturellement plus conservateurs. Que ce soit au niveau des éléments de la tradition orale, religieuse ou sociale, ils étaient moins enclins au changement et cela inclut le changement linguistique. Il est à noter que le « gaélique d'église », comme le « gaélique de chansons » et celui « d'histoires », est d'un registre plus soutenu et parfois archaïque nommé *Gàidhlig dhomhain* (« gaélique profond ») et s'éloigne quelque peu de la langue courante. Il n'est donc pas surprenant que la permission, allant jusqu'à l'encouragement, de l'Église catholique de maintenir ces pratiques culturelles a aussi permis de préserver la langue religieuse.

Ainsi, l'adhésion religieuse a joué un rôle important en Nouvelle-Écosse dans la conservation du gaélique ou son abandon au profit de l'anglais.

## La transmission de la langue

En ancienne comme en Nouvelle-Écosse, même si les parents sont de plus en plus favorables à l'enseignement primaire en gaélique, les mariages linguistiquement mixtes et le statut incontournable de l'anglais pour la réussite sociale font que la transmission intergénérationnelle reste faible, ce qui a d'ailleurs principalement causé le déclin de la langue et continue à menacer sa survie.

Perhaps the factor that weighs most heavily against Gaelic has been indifference towards it on the part of Gaelic-speakers themselves who, seeing the restricted role it occupies in their society as compared with English, have all too often come to the inconsequential but, in the circumstances, understandable conclusion that it is itself in some way inferior and unworthy of respect.

Price :1985, 63

Ainsi, à la fin des années 1990, seulement un quart des enfants qui entraient au primaire dans les écoles des Hébrides, noyau principal du Gàidhealtachd écossais, avaient acquis des notions de gaélique à la maison. De plus, l'anglais étant répandu partout, il suffit parfois que de quelques enfants unilingues anglophones dans une communauté à forte majorité gaélique pour que tous les enfants adoptent ce langage dans leurs jeux. Les spécialistes s'accordent pour dire que, pour qu'une langue survive dans une communauté, au moins 70 à 80 % de ses habitants doivent la parler. Or, seulement un quart des Gaëls écossais vivent où l'on retrouve ce niveau de locuteurs<sup>5</sup>. Donc, malgré l'augmentation des heures de classe et de la visibilité du gaélique, celui-ci continue à perdre du terrain comme langue maternelle.

La situation est encore plus dramatique en Nouvelle-Écosse où il ne reste que 415 personnes, généralement âgées, dont le gaélique est la langue maternelle et 1 035 qui affirment avoir des connaissances de la langue (Statistiques Canada, recensement de 2001). Au Nouveau Monde, succès rimait d'autant plus avec anglais que l'on pensait même que la simple connaissance du gaélique allait nuire à son apprentissage et, ainsi, à son avancement social. Cette croyance n'est pas unique à la Nouvelle-Écosse, mais fait partie d'un

---

<sup>5</sup> James « What future for Scotland's Gaelic-speaking population? » in Williams :1991, 174

couple de croyances, traitées, entre autres, par Nancy C. Dorian (1998, 10-11), nuisant à la survie des langues minoritaires ou indigènes que les Européens ont répandu de par le monde dans la foulée de leurs entreprises coloniales. La première imagine une survie de la langue la plus apte, un darwinisme social du langage. Selon cette logique, si des langues sont en danger de disparaître, c'est qu'elles n'ont pas l'habileté « naturelle » de s'adapter au monde nouveau et de présenter adéquatement une pensée précise et claire. Ce type de raisonnement va généralement de pair avec le discours sur la suprématie des langues indo-européennes tenu, bien sûr, par ses locuteurs, surtout des langues dominantes de la famille. Évidemment, il n'est pas recevable puisqu'il a depuis été prouvé qu'il n'y a aucune langue incomplète ou primitive, tout peut être dit dans chaque langue, même si les moyens employés peuvent différer. Reste que cette croyance subsiste, en tout ou en partie. Dans le cas du gaélique, par exemple, il en est plusieurs pour penser que, si la langue est parfaitement adaptée pour parler de poésie, d'histoire ou de littérature, elle ne peut être employée pour discourir d'avancées technologiques, de science ou d'économie.

Le second préjugé ayant nui à la transmission du gaélique est celui sur le coût du bilinguisme. Il est particulièrement répandu dans le monde anglophone. Il voudrait qu'il soit très onéreux pour un individu de parler deux (ou encore pire, plusieurs) langues, puisqu'il ne peut en maîtriser parfaitement qu'une seule. Même s'il peut sembler absurde, surtout si l'on pense ne serait-ce qu'à tous ces grands intellectuels et scientifiques qui ont publié leurs découvertes dans une langue qui n'était pas leur langue maternelle (latin, français, allemand, arabe, hébreux, anglais, etc.), ce préjugé survit toujours, même jusque dans le discours de certains linguistes (Dorian : 1998, 11). Ainsi, plusieurs parents Gaëls ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher leurs enfants d'acquérir des notions de gaélique pour leur éviter d'avoir un anglais « marqué », ce qui allait sûrement nuire à leur ascension sociale. Évidemment, ne parlant pas eux-mêmes nécessairement l'anglais, la langue qu'ils ont

transmise était loin d'être parfaite, et l'on peut imaginer l'estime linguistique de ces enfants ne parlant véritablement aucune langue avant d'aller à l'école...

Ce modèle de transmission langagière asymétrique semble avoir marqué toute cette période dans plusieurs régions celtiques. Lorsqu'une génération parentale monolingue était située à côté de la frontière anglaise, les enfants tendaient à devenir bilingues. Lorsque les parents étaient bilingues, les enfants tendaient à devenir monolingues dans la langue dominante. C'est le schéma tri-générationnel classique de passage d'une langue à l'autre qui rend les enfants étrangers à leurs propres grands-parents : la génération 1 est monolingue [gaélique], la génération 2 est bilingue et la génération 3 est monolingue anglaise. Le processus peut parfois s'étendre sur plusieurs générations, la phase de bilinguisme étant plus longue et plus progressive, mais le point d'arrivée est presque toujours le même.

Nettle : 2003, 146-147

Le bilinguisme n'était donc pas une option viable pour les parents souhaitant une vie meilleure à leurs enfants, surtout dans les temps difficiles de la dépression des années 1930. Alors que la solidarité au groupe local avait jusqu'alors contrebalancé le prestige de l'anglais, l'identité rurale, et la langue qui venait avec, devient de plus en plus une nuisance économique et la chaîne de transmission de la langue s'est pour ainsi dire brisée. « Hence Gaelic came to be considered the language of poverty and ignorance and was therefore despised, while English was regarded as the language of refinement and culture and therefore cherished. » (Dunn : 1953, 134) Le monde moderne parlant anglais, il devenait primordial de s'y conformer. Ainsi, le nombre de locuteurs du gaélique a fondu comme neige au soleil au cours du seul XX<sup>e</sup> siècle, soit de 99 % (Kennedy : 2002, 114), victime de la bienveillance de parents voulant offrir les meilleures chances d'avancement à leurs enfants.

Ce phénomène aussi est loin d'être unique à la Nouvelle-Écosse, ou même au monde celtique. Comme le constate Paulston (1994, 9) : « ethnic groups within a modern nation-state, given opportunity and incentive, typically shift to the language of the dominant group. » À la lumière des observations de cette dernière, l'élément surprenant n'est plus le fait de ne pas transmettre la langue, mais plutôt qu'elle ait pu durer si longtemps. En effet, les Gaëls de Nouvelle-Écosse font partie de la catégorie la plus susceptible d'un transfert linguistique rapide vers la langue dominante, soit celle des migrants subordonnés.

### Les médias

Un peu comme l'école, les médias ont beaucoup changé au cours des dernières années en ce qui concerne le gaélique. Des quelques publications de journaux, de magazines, livres, émissions de radio et de télévision offerts il y a quelques années, l'arrivée de l'Internet a fait exploser le nombre et la facilité d'accès à quiconque s'intéresse à la langue gaélique, que ce soit pour s'informer, se divertir ou encore pour l'apprendre. C'est évidemment la BBC Scotland (British Broadcasting Corporation) qui produit et traduit le plus d'émissions, à la radio comme à la télé, ayant un public plus considérable que la CBC, mais cette dernière offre quand même un certain contenu gaélique pour ses auditeurs radio des Maritimes. D'autres stations locales diffusent également des émissions de langue gaélique, mais sa présence à la radio en Nouvelle-Écosse tourne la plupart du temps autour de la musique plutôt que la langue en tant que telle. Malgré l'absence d'un véritable gaélique « unifié » les médias contribuent certainement à la promotion et à la valorisation des nombreux accents gaéliques en présentant des locuteurs issus des différents Gàidhealtachd.

En Écosse, ITV, Grampian TV et Scottish Television produisent et diffusent des séries télé. Le jeudi soir, BBC Scotland offre différents types d'émissions, des dessins animés aux documentaires dans la langue du Gàidhealtachd. De plus, favorisant une approche intégrée de ses différents services, elle annonce ces émissions dans les deux langues et à travers l'horaire complet, en plus des concours et suppléments disponibles dans son site Web (dont les très populaires cours de langue pour débutants, *Beag air Bheag* « petit à petit »). BBC Radio nan Gaidheal, chaîne radiophonique gaélique écossaise, diffuse aussi en temps réel dans Internet, permettant à quiconque à travers le monde de la syntoniser. Son contenu est diversifié pour plaire à différents groupes d'âge. De plus, plusieurs projets se dessinent, tant en Écosse qu'en



Nouvelle-Écosse, pour rendre accessibles les trésors de différents services d'archives visuelles et sonores gaéliques, à tous les utilisateurs des nouveaux médias. Ainsi, cette langue jusqu'à récemment confinée à l'archaïsme et au rural semble fortement bénéficier de l'apport des technologies de pointe pour continuer à exister et rejoindre un nombre croissant d'auditeurs.

Par contre, les porteurs de tradition ne peuvent s'empêcher de penser à l'effet dévastateur qu'a pu avoir l'arrivée de la télévision et de la radio sur les modes de divertissement et de transmission d'artéfacts de la littérature orale et chantée. En effet, avant l'arrivée de ces dernières, les soirées étaient souvent meublées par un *céilidh*, pinacle de la culture gaélique communautaire, rencontre plus ou moins formelle dans une maison du voisinage. Ces soirées étaient l'occasion d'entendre des histoires ou des chants traditionnels, de voir et participer à des danses ou des pièces musicales, etc. Depuis la disparition de la classe professionnelle des bardes, dans les lointaines suites de l'introduction du christianisme dans le monde celtique, le *céilidh* était l'endroit par excellence pour apprécier, maintenir et transmettre la culture gaélique. Mais la vie moderne et sa technologie du divertissement ne lui ont pas permis de survivre dans sa forme traditionnelle et, de nos jours, on désigne *céilidh* une soirée organisée, un spectacle de danse et de musique celtique. Il y a maintenant une barrière entre ceux qui *performent* et ceux qui assistent, la participation et l'interaction ne sont plus du tout les mêmes, tous n'y sont plus impliqués. Plus besoin de faire partie de la communauté ou de parler la langue pour y assister. Par contre, les *céilidhs* modernes attirent les foules de l'extérieur et permettent à des artistes locaux de se faire connaître de par le monde.

### **L'économie**

Traditionnellement, ceux qui ont conservé le gaélique comme langue d'usage quotidien vivaient dans des endroits reculés, îles et montagnes, de métiers ancestraux comme l'agriculture, la pêche et l'élevage, par exemple. Ainsi, le Gàidhealtachd est caractérisé par une économie primaire qui ne pèse

pas très lourd dans la balance britannique ou canadienne et contribue à l'image « primitive » attachée aux Gaëls. Le manque de perspectives continue à drainer la population vers les grands centres. Les tentatives d'implantation de manufactures n'ont pas vraiment fonctionné, en plus de diminuer l'usage du gaélique et d'amoindrir la cohésion communautaire en attirant de la main-d'œuvre d'autres régions du pays. La découverte de pétrole dans la mer du Nord a aussi cet effet négatif, malgré qu'elle permette quand même à plusieurs de travailler dans la région de leur naissance.

On parle de plus en plus de « l'économie gaélique » et des politiques mises en place pour revaloriser l'économie du Gàidhealtachd. Cette économie se doit de considérer à la fois des facteurs sociaux et économiques pour découvrir si le soutien de politiques publiques pour les langues minoritaires a un effet secondaire économique bénéfique pour les régions géographiques qu'elles tentent de développer (Sproull : 1996 , 94). Il y a des secteurs où de nouveaux emplois liés au gaélique se créent avec un impact positif sur la communauté : l'industrie artistique, le tourisme, où l'exotisme de la différence est de plus en plus valorisé, l'éducation, la traduction et les médias.

Reste à savoir à quel point le gaélique peut contribuer à l'établissement de conditions favorables au processus de développement économique. La création de ces emplois est surtout importante en termes de cohésion sociale, de fierté culturelle et de confiance communautaire qui, une fois la valeur perçue de sa communauté augmentée, multiplie la volonté de ses membres à l'améliorer et à la développer de l'intérieur, de façon à moins dépendre des décisions économiques de l'extérieur et des politiques économiques initiales. Phénomène qui se nourrit de lui-même, plus les gens réussissent à vivre, et bien vivre, en restant dans leur communauté et en utilisant leur langue maternelle, plus les gens vont essayer de faire de même étant de plus en plus audacieux économiquement et développant de nouveaux secteurs d'activité permettant ainsi à d'autres gens de demeurer chez eux, etc. Selon Clive James, la façon d'arriver à ce résultat passe par la fierté de la langue :

The cardinal issue is to maintain the economic viability of the area where there is still substantial Gaelic communities and to give to the language and the literature the prestige it deserves. There is a subtle connection between pride in a language and the distinctive life-style it conveys and the social moral needed to maintain and develop a community.

James, op.cit. dans Williams, 1991 : 214

L'engouement généralisé pour la musique traditionnelle du Cap-Breton avec tous les tentacules économiques y étant attachés, que ce soit au niveau de l'industrie du disque, du spectacle, des festivals ou du tourisme, est l'un des facteurs qui valorise la culture et la langue gaélique tout en permettant à plusieurs d'en vivre sans quitter leurs communautés. Du côté écossais, plusieurs emplois liés au nouveau parlement et au Bòrd na Gàidhlig permettent à des gaëlophones de décrocher des postes intéressants grâce à leur connaissance de la langue, lui conférant ainsi une utilité économique certaine.

### **Les problèmes du gaélique**

Malgré tous les efforts déployés ces dernières années, le gaélique continue à avoir un pied dans la tombe. Si c'est l'action combinée de plusieurs facteurs différents qui a mené à la situation actuelle, il est sûr que certains continuent de nuire à sa survie. Tout d'abord, les Gaëls ont été victimes de leur relative acceptation à la société écossaise ou néo-écossaise, ce qui a toujours des échos dans le capital de sympathie qui leur est accordé. N'ayant pas été autant ostracisés que les Acadiens ou les Mi'kmaq, par exemple, leur langue et leur cohésion sociale ont souffert de leurs contacts plus faciles avec la société anglophone et ils ne peuvent aujourd'hui profiter des mêmes dispositifs d'aide gouvernementale que ces derniers. Si cette proximité a permis à des ressortissants de la communauté gaélique de s'illustrer dans les plus hautes sphères de la société canadienne (même les deux premiers premiers ministres canadiens, John A. MacDonald et Alexander Mackenzie étaient gaëlophones, Kennedy : 2002, 35), ils n'ont rien fait pour encourager la conservation de la langue.

Les guerres de clocher ont aussi miné la force de la communauté gaélique mondiale. Provenant de régions séparées géographiquement, les locuteurs du gaélique présentent certaines différences dialectales qui sont tout aussi présentes en Nouvelle-Écosse en raison de la migration en chaîne qui a poussé les émigrants de ces régions à s'installer ensemble. Longtemps, ces différences ont été une source de discorde à savoir qui avait le « bon » gaélique. Mais ceci tend à changer par la présence unificatrice des médias qui, non seulement utilisent un certain « gaélique standard », mais permettent aussi aux différentes variétés régionales de se faire entendre et ainsi être reconnues comme aussi dignes de diffusion que les autres.

Contrairement aux autres langues minoritaires européennes, le gaélique n'a pas profité d'un mouvement nationaliste pour favoriser sa rétention. Que ce soit à cause de son déclin déjà bien amorcé, de l'intégration relativement facile de ses locuteurs à la société ou de langues minoritaires en compétition (écossais/lallans, français acadien, langues amérindiennes) reste qu'il est devenu possible de se considérer comme un « vrai » Écossais (ou descendant Écossais) sans posséder aucune notion de gaélique et cela n'a pas aidé à sa revitalisation. La présence de l'accent écossais suffit souvent amplement, quoiqu'en Nouvelle-Écosse, elle n'est même pas requise. Il ne faut pas oublier non plus que les efforts de revalorisation des langues minoritaires en Écosse sont d'autant dilués que beaucoup se consacrent à l'écossais (aussi appelé «scots» ou «lallans»), langue germanique des Lowlands s'étant développée parallèlement à l'anglais et lui ressemble beaucoup. D'ailleurs, le simple fait de lui obtenir un statut de langue à part entière, par opposition à un simple accent de l'anglais, a longtemps fait partie de la lutte.

Quoi qu'il en soit et malgré toutes les initiatives actuelles pour en faire la promotion, tant et aussi longtemps que le taux de transmission intergénérationnelle du gaélique restera aussi bas, ses jours seront comptés. Malgré son agonie en tant que langue maternelle, le gaélique continue d'exercer un certain pouvoir au Cap-Breton, mais aussi beaucoup plus loin, assez fort

pour attirer des gens extérieur à la communauté qui, pour une raison ou une autre, décident de l'apprendre. Ce pouvoir, comme on le verra plus loin est très lié avec le changement d'image qu'ont connu les Écossais au cours des siècles derniers, ainsi qu'une certaine tendance de retour vers le passé.

## Chapitre 4 : Une question d'image

Comme il l'a été exposé lors des chapitres précédents, l'histoire du gaélique semble marquée, et ce depuis des siècles, par une lente mais sûre pente descendante vers le néant : du point de vue du nombre de locuteurs, de sa représentativité nationale, de son pouvoir politique, de sa valeur et de sa place au sein des langues du monde et, finalement, de sa reconnaissance et de son prestige en tant que « grande langue européenne ». Mais, récemment, sa cote de popularité semble vouloir faire retourner la vapeur et se mettre à repousser la pente vers le haut. Certains pessimistes qualifient ce mouvement de dernier petit sursaut de vie avant la mort. Les optimistes, quant à eux, préfèrent espérer le début d'un temps nouveau, d'une ère de vitalité pouvant sortir le gaélique de la liste des langues en danger pour le catapulter, bien en vie, dans un nouveau millénaire qui pourra le voir s'épanouir. Peu importe ce que l'avenir lui réserve, la simple possibilité d'un processus de revalorisation du gaélique, ainsi que des langues celtiques en général, n'aurait pu même être envisagée sans un sérieux changement d'image, image de la langue, image de la culture et image de ses représentants.

Au cours du présent chapitre, nous allons tenter de présenter quelques facteurs importants qui ont pu influencer le passage du gaélique de *borborygmes animaliers primitifs des Highlanders, ces brutes sauvages, farouches et indomptables* à *poétique langage naturel et musical de ces sympathiques et colorés anciens Écossais en kilt* dans l'imaginaire collectif occidental. Il sera donc question de l'appivoisement du Highlander, de l'influence littéraire sur l'image écossaise, de la création de la *tartanry*, puis de l'« écossisation » de la Nouvelle-Écosse et de ses conséquences sur les Gaëls, tous des éléments qui peuvent aussi servir à motiver la décision d'entreprendre l'apprentissage de la langue gaélique.

« **From threat to pet**<sup>6</sup> »

Il n'a pas toujours été mal vu d'être Gaël. Les premiers à en discourir, les Romains, n'étant pas racistes, ne voyaient rien de fondamentalement négatif avec cette affiliation ethnique. Mais, depuis que le clergé catholique celtique a perdu le haut du pavé devant l'Église de Rome, la langue gaélique n'a cessé de reculer, emmenant ses locuteurs avec elle. Ainsi, poursuivant cette disgrâce médiévale, les Gaëls, comme les Celtes en général, confinés aux extrêmes périphéries ouest-européennes, dans des endroits jugés inhospitaliers, sont peu à peu tombés dans l'oubli. Le latin remplaça le gaélique dans les monastères celtiques, les élites écossaises devinrent anglophones, et l'on perdit vite la notion que la langue avait déjà été parlée dans presque toute l'Écosse et qu'elle pouvait servir à toutes les formes de discours, comme l'ensemble des langues du monde, d'ailleurs. Plus la modernité suivait son cours, plus la cote des Gaëls, maintenant relégués aux périphéries du territoire et du pouvoir politique, descendait, les rendant gênants pour les Anglais, bien sûr, mais aussi pour les Lowlanders.

Retirés dans des endroits difficiles d'accès, liés par un système de relations incompatible avec la modernité et parlant un langage incompréhensible, ils étaient plus que dérangeants pour les autorités en place qui ne pouvaient les maîtriser; ils étaient dangereux. Mais, une fois que leur rébellion fut matée, que leurs clans furent soumis et les signes de leurs appartenances bannis, que l'armée pût pénétrer au cœur des Highlands, que les écoles se mirent à enseigner l'anglais et qu'ils commencèrent ainsi à être « civilisés », ils n'étaient plus la même menace, ils pouvaient commencer à être apprivoisés. C'est dans ce contexte que les choses se mirent à changer, au lendemain de la bataille de Culloden en 1746.

Une fois les clans dissous, les tartans bannis et la cornemuse interdite par ordre de la royauté britannique, la vision des marqueurs ethniques associés

---

<sup>6</sup> Clyde, Robert (1995) *From Rebel to Hero : The Image of the Highlander 1745-1830*. East Linton: Tuckwell press, préface, cité dans (Kennedy: 2002, 5) et (McEwan-Fujita: 2003, 18)

aux Highlanders a bien dû se modifier, puisque l'on peut voir de nos jours le Prince Charles, pourtant pas particulièrement écossais, et encore moins des Highlands, parader fièrement en kilt devant les caméras du monde entier. Cette modification a suivi plusieurs étapes distinctes. Premièrement, les Lowlanders, maintenant qu'ils n'avaient plus à craindre les raids de ceux qu'ils considéraient jusqu'alors comme des bandits de grand chemin, se mirent à les observer plus attentivement et d'une nouvelle façon. La peur dissipée, ils exercent maintenant une fascination sur leurs voisins urbains anglicisés, qui amorçaient lentement le processus de *romantisation* et de glorification des Gaëls.

Centuries of repression have resulted in Gaelic cultural decline, in negative characterizations of Gaelic culture, and in dramatically decreased meaningful Gaelic influence upon the evolution of national Scottish culture and symbology. However, there has been an important countercurrent. Even while Gaelic society was being vigorously repressed and denigrated, it was being enthusiastically romanticized.

Kennedy : 2002, 5

Il faut dire qu'un repositionnement de l'identité écossaise se déroule simultanément. Maintenant que l'union des couronnes d'Angleterre et d'Écosse est bien consommée, on amorce la réflexion sur le fait que les Anglais sont peut-être encore un peu des ennemis, plutôt que de simples alliés. Dès lors, il faut se démarquer de ces voisins du Sud qui font de plus en plus sentir leur puissance au Nord. Ainsi, plutôt que de les rejeter comme un lointain parent rustre honteux, les Lowlanders commencent à regarder les Gaëls comme leurs nobles et fiers frères qui, non seulement se sont toujours battus pour leur liberté, mais sont aussi dépositaires de l'essence de la nation écossaise. La distanciation fait maintenant place à l'association, pour finalement céder le pas à l'appropriation, comme nous le verrons un peu plus bas. Cette réhabilitation se fera rapidement : en moins d'un siècle (de 1746 à 1830 environ) la transformation est complète, et le Highlander est passé de menace à icône, « from threat to pet » pour reprendre les termes de Clyde (*op. cit.*).

### **L'apport de la littérature**

Un des facteurs importants dans le retour en avant-scène du fait celtique, tant au niveau écossais que dans l'Occident en général, est sans contredit la



littérature. Pour bien comprendre son importance, il faut savoir qu'au cours du Moyen Âge, ce que l'on nomme maintenant les épopées nationales ne sont plus présentes dans la mémoire de ceux pour qui elles sont censées être des textes fondateurs. Le passé héroïque païen est on ne peut plus éloigné des élites de sociétés où le savoir passe généralement par l'Église.

Les premières traces celtiques qui atteindront une grande popularité littéraire transeuropéenne, sans jamais vraiment en démentir, sont ce que les Français nomment les « matières de Bretagne » au XII<sup>e</sup> siècle, dans la littérature courtoise. *Tristan et Yseult*, les légendes arthuriennes, Chrétien de Troyes, etc., en sont d'importants représentants. Il ne faut cependant pas croire que les Celtes sont valorisés à cette époque, tant s'en faut.

Dire, par exemple que les Français descendaient des Gaulois était une hérésie diabolique. Ils ne pouvaient que descendre de Mérovée, puis de Clovis, premier roi des Francs et non des vaincus. Sous Louis XIV [1638-1715], on envoya encore des hommes à la Bastille pour avoir exprimé les origines celtiques de la France.

Guillerm : 1992, 87-88

On est encore bien loin du « nos ancêtres les Gaulois » enseigné dans les écoles françaises !

La première véritable bombe littéraire celtique à bouleverser les choses allait venir d'Écosse, peu après Culloden, dans les années 1760 : *Fragments of Ancient Poetry Collected in the Highlands of Scotland and Translated from the Gaelic or Erse language* aussi connu sous le nom *The Poems of Ossian* de James Macpherson. Le succès fut immédiat et retentissant, mais la controverse ne se fit pas longtemps attendre. Au premier abord, ce qui charma le monde occidental fut la différence de cette œuvre, présentée comme la traduction de vieux poèmes gaéliques, avec ce qui avait cours à l'époque. Loin du classicisme, des vers réguliers, des images douces et paisibles, Ossian se démarquait d'abord par son mélange de vers irréguliers et de prose, mais surtout par son propos présentant des héros (et héroïnes, ce qui est très remarquable pour l'époque) forts, produits d'une nature sauvage et indomptée. On y vit un pendant celtique, parfois même considéré comme supérieur, à

*Illiade* et *l'Odyssée* d'Homère. Les Gaëls s'y teintèrent d'une image sombre et sublime, en phase avec cette nature surpuissante dont ils étaient le produit.

Before 1745 the Highlanders had been despised as idle predatory barbarians. In 1745 they had been feared as dangerous rebels. But after 1746, when their distinct society crumbled so easily, they combined the romance of a primitive people with the charm of an endangered species. It was in this climate of opinion that Ossian enjoyed his easy triumph.

Trevor-Roper: 1983, 25

La popularité d'*Ossian* traversa vite les frontières de toute l'Europe, alors qu'on le traduit en ses différentes langues. Elle eut une importance particulière en Allemagne, étant une parfaite représentation de la vision de ce qui allait devenir le mouvement romantique; Goethe en a traduit et cité tout un poème dans *Les souffrances du jeune Werther*, Herder aussi s'en réclamait. Pour la culture et la langue gaélique, la publication de Macpherson eut l'effet d'un électrochoc positivement revigorant, après une longue période de dénigrement. Non seulement on s'y intéressait soudainement massivement mais, en plus, avec une certaine admiration. Maintenant, les Gaëls n'étaient plus de vulgaires paysans rétrogrades, mais bien les dépositaires d'une riche tradition orale millénaire.

*Ossian* changed the Gaelic world in terms of both physical and metaphysical perspectives. His Gaelic vision, so to speak rehabilitated the natural environment as effectively as it enshrined the essence of the Gaelic spirit.<sup>7</sup>

Mais le reste du monde celtique n'est pas en reste. Vite, les Irlandais clament connaître aussi ces poèmes, après tout, ils datent quand même de l'époque où tous les Gaëls étaient Irlandais. La réaction galloise ne se fait pas plus attendre; reconnus pour leur talent lyrique, ils cherchent à montrer la valeur de leur propre épopée traditionnelle. En Bretagne aussi, on cherche à montrer et faire reconnaître ses propres trésors.

Hors du seul monde gaélique ou celtique, *Ossian* a également joué un rôle fondateur dans l'esprit du mouvement romantique, dans la célébration du génie primitif, de l'esthétique nordique, de la sensibilité émotionnelle et du sublime. Au lendemain de sa publication débute un véritable raz-de-marée de

---

<sup>7</sup> Meek, Donald E. «The Sublime Gael: The Impact of Macpherson's Ossian on Literary Creativity and Cultural Perception in Gaelic Scotland» in Gaskill :2004, pp.40-68, p.63.

textes reproduisant la « saveur » *Ossian*. On profite de la manne puisque le public est friand de tout ce qui ressemble, même vaguement à ce nouveau classique du genre.

Cependant, en Angleterre, l'accueil du recueil de Macpherson est plutôt mitigé.

Within an English society increasingly anxious about Scottish influence and success, (...) *Ossian* was a sign of both Scottish ambition and of Scottish ridiculousness, a threat to be contented and put down, but also a weak link to be exploited. (...) *Ossian* is a symbol of Scottish ambition and pretentiousness, but also of laughable bad taste and of what will pass for culture if they get their way.<sup>8</sup>

Le scandale qui va suivre ne fera rien pour glorifier la littérature gaélique aux yeux des Anglais.

Petit à petit, des doutes surgissent quant à l'authenticité des sources ayant été utilisées pour la rédaction du livre; on demande à voir les originaux gaéliques. Ne pouvant les produire en entier, Macpherson est vite accusé d'avoir monté une gigantesque supercherie en composant lui-même l'ensemble des textes qui s'y retrouvent. Quand la version gaélique des poèmes est publiée, pour dissiper les soupçons, tous n'en sont pas convaincus, y voyant plutôt la traduction gaélique des poèmes en anglais que le contraire. Le débat fit rage longtemps après la mort de Macpherson, d'une certaine façon, il dure toujours, puisque l'on publie encore des textes pédagogiques sur le sujet. Il est tout de même intéressant de constater qu'actuellement, l'on accorde généralement une plus grande part de réelles sources archaïques au texte qu'aux débuts de la controverse. Reste qu'il est certain que Macpherson a dû broder entre les différentes pièces pour pouvoir offrir un tout uniforme, à quel point demeure la question.

Authentique ou pas, il est indéniable qu'*Ossian* a laissé une trace immense dans la littérature mondiale, ouvrant la voie à tout un pan de cette dernière, recherchant le passé spécifique des peuples et la glorification de leurs récits originels.

---

<sup>8</sup> Moore, Dafydd. « The Reception of The Poems of Ossian in England and Scotland » in Gaskill :2004, pp. 21-39, p.24.

If we look for *Ossian's* impact we must trace it in its 'flavour' rather than in its substance: its heroico-melancoly Sentimentalism, its thematization of loss and historical defeat, its use of liminality and mantic ideas of inspiration.<sup>9</sup>

Ce goût de rechercher dans les arrières pays l'essence des peuples, de s'intéresser à la littérature orale et aux textes fondateurs auquel a contribué *Ossian* a permis par la suite de redécouvrir et de publier *Beowulf* en 1815, la *Nibelungenlied* en 1826, puis la *Chanson de Roland* en 1836. Dorénavant, on ne se réfère plus seulement aux Anciens, aux Classiques, Grecs et Romains, ceux dont on croyait descendre par l'esprit et la tradition de civilisation, mais aussi à ceux dont ont dit provenir par le sang et l'« essence », les différents peuples européens, les anciens Barbares.

Le mouvement romantique n'en restera pas à la seule recherche de sources authentiques; la fiction aussi se teintera vite de ses enseignements, de sa recherche, de sa présentation et représentation de l'exotisme intraeuropéen. Là encore, l'Écosse était à l'avant-garde du mouvement, puisque l'un des premiers à écrire de tels romans fut Sir Walter Scott, et l'exotisme qu'il représentait était, surtout en ses débuts, gaélique. *Waverley* (1814), puis *Rob Roy* (1817), qui se déroulaient principalement dans les Highlands, furent d'immenses succès, contribuant ainsi à conserver et promouvoir l'image romantique des Highlanders, tant au niveau national qu'occidental.

Following Walter Scott's Europe-wide success, the historical novel was a largely important genre for the literary reflection on colourful and half-forgotten parts of the past; it also proved highly useful for the purpose of describing the roots of the nation as a collective, and for giving a proper sense of historical identity to marginal or emerging nationalities.

Leersen, op. cit., p. 118

Dorénavant, puisque le monde entier avait adopté et admiré les Gaëls, il aurait été étrange pour les Écossais de les ostraciser et de s'en distancier davantage. De ce fait, ils décidèrent d'en valoriser les apports culturels et de s'en réclamer, mais pas de n'importe quelle façon : en les rendant socialement acceptables pour une collectivité moderne civilisée qui se respecte. Ainsi naquit ce qui sera plus tard désigné sous l'appellation de « *tartanry* » ou « *tartanism* ».

<sup>9</sup> Leersen, Joep « *Ossian and the rise of Literary Historicism* » in Gaskill :2004, pp.109-125, p.122.

Scottish Highlanders became the archetypal “noble savages.” With their simple, close-to-nature lifestyle, their unique social organization, their heroic, warrior ideals, their ancient poetry, and their distinctive language, traditions, music and clothing, they were easily imagined as the last remnants of an ancient, doomed, but formerly admirable civilization analogous to that of the Greeks and Romans. A notable feature of this Celtic romanticism was the lack of contemporary Celtic involvement.

Kennedy : 2002, 5

### **La tartanry**

C'est sous la désignation de « *tartanry* » ou « *tartanism* » que l'on regroupe l'ensemble des représentations de la culture ethnique écossaise particulière telles que popularisées durant l'époque victorienne et mises en marché de façon omniprésente dans tout ce qui a trait à l'industrie touristique. *Kilts*, *tartans*, *cornemuse*, « *Highlands dancing* », sont tous des éléments qui, quoique s'inspirant de pratiques et d'une certaine culture matérielle réelle des Highlanders, ont été modifiés et formatés par la culture victorienne, tant et si bien qu'ils n'ont plus de véritables liens avec la culture gaélique.

On peut tous reconnaître un produit écossais au fait qu'il est recouvert de tartan, même le *Scotch Tape* s'en drape ! Pourtant, les tartans n'ont pas toujours eu la signification qu'on leur prête aujourd'hui dans chaque boutique de souvenirs où l'on cherche à vendre celui qui représenterait le clan ancestral. La majorité des tartans que l'on peut retrouver dans de tels contextes ne sont pas issus d'un passé lointain perdu dans les denses brumes des Highlands écossais, uniformes indispensables permettant de reconnaître l'affiliation clanique de chaque personne, mais plutôt dans les Lowlands industriels du XIX<sup>e</sup> siècle (Kennedy : 2002, 241). Un objet somme toute fonctionnel a été transformé en marque héraldique sans équivoque, évoquant à la fois l'exotisme et le système clanique révolu qui, une fois débarrassé de ses connotations violentes, devint le signe d'un temps où la vie était différente, simple, communale et près de la nature. Tout ceci fait partie de la mythologie écossaise ayant vu le jour lors de la *romantisation* du passé écossais. Le public, friand de ce genre de choses, a tout de suite acheté (littéralement) le concept. D'où la pertinence des termes *tartanism* et *tartanry*, représentant parfaitement le

phénomène. Un système complexe a été mis sur pied, occultant et glorifiant en même temps le passé écossais en distanciant ses ressortissants à la fois de la réalité et du présent. Le fameux kilt en est un autre exemple probant.

The kilt, once simply the functional dress of the Gaelic-speaking common people of the Highlands, became a badge of the English-speaking social elite, worn even by the royal family. For many it became a symbol of formalized celebration — of pomp, pageantry, decorum, and social order — while for others, such as performers of heavy metal rock music, it has become a symbol of anarchy — sex, drugs, and rock-and-roll. The contradictions go on and on.

Kennedy : 2002, 7

La musique n'a pas été épargnée de la *tartanry*, loin s'en faut. Il n'y a qu'à prendre l'exemple de la cornemuse pour s'en convaincre. La façon de jouer a été complètement changée quand les compositeurs « sérieux » ont commencé à s'y intéresser, pris par l'engouement pour toutes choses celtiques. Tout d'abord, le rythme et la façon de jouer ont été entièrement modifiés, puis on créa le « pipe band », groupe de plusieurs joueurs de cornemuse, souvent accompagné de tambours, particulièrement présent dans la culture militaire britannique. Sa popularité fut immédiate. On oublia vite le piano et le violon, pourtant instruments très utilisés dans le *Gàidhealtachd*, puisque pas assez représentatifs de l'image que l'on se faisait du Gaël dans les Lowlands, et la cornemuse devint représentante de l'« essence » gaélique.

Tandis que le succès ne se démentait pas, on organisa des concours de toutes choses « des Highlands » où s'affrontaient différents « pipe bands », solistes de cornemuse, chanteurs, danseurs, etc., les *Mods*, inspirés d'événements semblables au pays de Galles. Et il arriva la chose suivante : alors qu'ils croyaient finalement pouvoir être reconnus, les véritables Gaëls, pourtant porteurs naturels de la tradition qui semblait être devenue valorisée par l'ensemble de la société écossaise, eurent bien peu de succès dans ces concours; on leur reprocha leur interprétation déviant des standards du genre, tels que redéfinis par les tenants du « bon goût » de l'époque. Pensant être sortis de l'ombre, on les y avait poussés encore plus loin, les dépossédant même de l'autorité sur ce qui était supposé les représenter. « The minority culture, then, is marginalized through repression and romanticism and then, finally, by an

outright rejection of its authority over the interpretation of its own culture. »  
(Kennedy : 2002, 8)

La « culture des Highlands », telle que présentée dans ce contexte, est devenue aussi factice que *Brigadoon*, la populaire comédie musicale de Vincente Minnelli de 1954, qui a dû être tournée en studio en Californie, malgré le désir initial de se rendre sur place et d'utiliser des décors naturels, puisqu'il n'existait nulle part en Écosse un endroit qui *ressemblait à l'Écosse* ! Tel est l'effet de la *tartanry*. Par contre, il est indéniable que la popularité mondiale de la culture matérielle et culturelle des Highlands telle que présentée est un apport économique important pour l'industrie touristique, du divertissement et du commerce de détail. Cependant, il est loin d'être évident que cela profite directement aux Gaëls puisque, dans le processus d'appropriation de ces éléments, ils en sont venus à être appropriés par les Lowlanders de telle façon qu'ils ne représentent plus aujourd'hui ces premiers, mais bien l'Écosse dans son ensemble et même la Grande-Bretagne en général, et, par extension, sa diaspora.

### **L'« écosseisation » de la Nouvelle-Écosse**

Comme il en a été question dans les chapitres précédents, la Nouvelle-Écosse n'a pas toujours été écossaise. On peut comprendre ce statut de deux façons : soit qu'elle n'avait pas de ressortissants écossais en nombre suffisant pour pouvoir se définir comme telle, soit qu'elle n'était pas reconnue comme présentant une telle image. On a vu que l'immigration écossaise a fini par faire mériter à la province son nom. Malgré tout, même quand un maximum de Gaëls peuplait ses côtes, avant le début de leur émigration, la Nouvelle-Écosse n'était pas particulièrement « écossaise » dans sa représentation. Aujourd'hui, en termes d'origine ethnique, 29 % de sa population se dit écossaise, 28 % anglaise et 17 % française (Baker : 2005, 40). Le fait écossais est non négligeable, mais justifie-t-il la présence d'un joueur de cornemuse à la frontière provinciale ? Surtout si l'on sait qu'elle n'est même pas

nécessairement la plus écossaise des provinces canadiennes (l'Île-du-Prince-Édouard est celle dont le pourcentage de la population d'origine écossaise est le plus élevé et l'Ontario en héberge davantage en nombre absolu)... En fait, certains auteurs vont encore plus loin en affirmant, comme Ian McKay (1992, 7) : « Simply stated, the greatest legacy of “ New Scotland “ to tartanism was not any plausible story of origins but merely the name “ Nova Scotia “ ».

Donc, la Nouvelle-Écosse n'était pas assez écossaise, ni en terme d'image, ni en terme de population, pour que tous ses emblèmes (drapeau, armoiries, tartan officiel) en fassent la référence unique. Si les deux premiers sont tout à fait justifiables lorsque l'on se rappelle qu'ils ont été octroyés en même temps que le nom, au XVII<sup>e</sup> siècle, le troisième l'est moins, étant une création récente. Il est le résultat du travail d'Angus L. Macdonald, Premier ministre néo-écossais de 1933 à 1940, puis de 1945 à 1954, qui décida d'opérer la sélection culturelle qui allait devenir la représentation usuelle de la Nouvelle-Écosse.

Le processus de transformation de la vocation de la province a débuté durant les années 1920, alors que l'on se mit à construire des routes pour pouvoir relier même les endroits les plus retirés au système de transport terrestre. Ainsi, les parties du territoire qui avaient été jusque-là inaccessibles deviennent des destinations possibles pour les touristes qu'il faut maintenant chercher à attirer.

Lorsque Macdonald est élu Premier ministre de la Nouvelle-Écosse en 1933, il règne en Occident une tendance certaine à l'antimodernisme. Les horreurs de la Première Guerre mondiale sont encore fraîches dans les mémoires et ce n'est pas le krach boursier de 1929 qui redonnera confiance en la modernité à la population. Cette attitude prend une teinte particulière en Nouvelle-Écosse qui a été définie par Ian McKay (1994, 30) :

This local variant of antimodernism can be called *innocence*. Innocence emerged in the period from 1920 to 1950 as a kind of mythomoteur, a set of fused and elaborated myths that provided Nova Scotians with an overall framework of meaning, a new way of imagining their country, a new core of hegemonic liberal common sense. Innocence discerned the essence of society. The province was



essentially innocent of the complications and anxiety of 20<sup>th</sup> century modernity. Nova Scotia's heart, its true essence, resided in the primitive, the rustic, the unspoiled, the picturesque, the quaint, the unchanging: in all those pre-modern things and traditions that seemed outside the rapid flow of change in the 20<sup>th</sup> century.

À la fois instigateur et participant à ce mouvement, Macdonald utilise l'antimodernisme ambiant et y rajoute une saveur écossaise telle qu'il l'interprète. Malgré ses origines qui en font au moins un semi-locuteur du gaélique, sa vision de « l'essence écossaise » de la province est beaucoup plus teintée de romantisme et de *tartanry* que de la réalité de la communauté. Très vite, les promoteurs touristiques commencent à promouvoir intensément l'utilisation du tartan. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de constater que des tartans officiels de la Nouvelle-Écosse, puis du Cap-Breton, aient été créés, évidemment loin des bastions restants de la culture rurale gaélique, pour offrir un produit mieux susceptible de répondre à la demande de souvenirs locaux.

De ce fait, tout est en place pour la *tartanisation* néo-écossaise : la faveur du public s'éloigne du progrès pour se réfugier dans la nature et le « bon vieux temps », l'industrie touristique propose une base économique solide et encourage les représentations « typiques » et un leader fort mène le bateau. Fusionnant sa vision des choses avec l'industrie pour créer la nouvelle image ancestrale de la province, il en multiplie les représentations autant que chose se peut. Pour Macdonald, tous les habitants de la *nouvelle* Écosse (surtout s'ils sont blancs) ont aussi quelque chose d'écossais de par l'essence de leur lieu de résidence, peu importe leur véritable origine. Maintenant, les joueurs de cornemuse seront de tous les événements officiels, de toutes les attractions, même dans les endroits qui n'ont jamais vraiment reçu de véritables immigrants écossais. La popularité des régiments militaires des Highlands en ayant habitué la population, elle ne semble pas y voir quelque étrange supercherie.

Cette « écossisation » de la province lui a créé une image de marque, un moyen de se différencier, de se faire reconnaître et de se vendre. Pour Macdonald, il y avait là une façon de rendre hommage à ses racines personnelles tout en développant une industrie touristique florissante. Dans un

monde toujours fasciné par l'image colorée et romantique des Highlanders qui avait été élaborée par les tendances littéraires et sociales exposées plus tôt, la perspective d'un voyage dans une province maritime nord-américaine avec un parc National des Highlands de Nouvelle-Écosse avait de quoi charmer à la fois l'amateur de culture que celui de nature.

In the triumph of tartanism we have an illustration of the cultural impact of tourism as it was powerfully focused by the activist 20th-century state, and of the ways in which anti-modernism influenced the vocabulary with which the Nova Scotia identity was constructed and diffused.

McKay : 1992, 9

Unfortunately, although tourist interest has helped to alter notions of Gaelic as a "barbaric" language to one that is quaint and desirable, it has not really resulted in any substantial or official (i.e. government) efforts to support, maintain, or revive Gaelic culture

Sparling : 2003, 152

Malheureusement, cette lecture romantique de l'histoire de la présence écossaise en Nouvelle-Écosse rend triviaux tous leurs accomplissements réels. S'il est vrai qu'une bonne partie de ce groupe avait conservé un statut paysan, beaucoup se sont illustrés dans des domaines complètement différents, que ce soit l'exploration minière, l'éducation, la recherche, la politique, le journalisme, l'extraction du charbon, etc. Leur existence fut complètement passée sous silence. Après avoir vanté la modernité durant l'époque victorienne, la Nouvelle-Écosse s'est retournée vers un passé mythique qui ne leur laisse plus de place, ne correspondant pas aux critères du genre imaginé. Ironiquement, alors qu'elle semble devenir de plus en plus écossaise chaque jour, le gaélique amorce une disparition rapide. Si l'on accueille les touristes avec la formule gaélique d'usage (*Ciad Mille Failte*, cent mille bienvenus), rien n'est fait pour aider ceux qui voudraient en préserver l'usage courant et la transmission linguistique rétrécit comme peau de chagrin.

Certainly, tourism and culture institutions in the province of Nova Scotia have bought into the mythology in a big way and to the detriment of the native culture of the province. Tourism promotion and advertising have relied heavily on the imagery associated with this sort of Highland pageantry and in so doing have elevated its standing even further, helping to further extend the myth of cultural and historical relevance.

Kennedy : 2002, 185

### **Conséquences pour les Gaëls néo-écossais**

Pour les Néo-Écossais d'origine écossaise, la *tartanry* a été en quelque sorte admise facilement puisque, à première vue, elle leur donnait une certaine validation dans un monde où ils étaient souvent relégués à la marge. Mais ils ne seront pas ceux qui tireront profit de cette glorification de leur image. Comme le dit Heather Sparling (2003, 153), « while the general attitude towards Gaelic language and culture has shifted from negative to positive, it is still heavily stereotyped and both remain at the mercy of outsiders, such as tourists and governments. »

Il appert assez rapidement que ce mouvement les place dans une double contrainte. D'un côté, ils semblent omniprésents, acceptés et valorisés par l'utilisation de leur culture pour représenter l'ensemble.

Greater visibility of group markers and customs is a product of social change, and reflects revised perceptions of what is possible, and desirable, without placing in jeopardy the benefits of social advancement and accessibility.

Edwards : 1985, 101

De l'autre, comme elle a été institutionnalisée par un autre groupe, soit celui des Lowlanders ou même des Britanniques en général, ils ont perdu le contrôle et l'autorité morale sur son interprétation et sa valorisation. Dès lors, les Gaëls sont toujours une minorité ostracisée, exclue des institutions dominantes et soumise à l'assimilation, cependant, comme ils bénéficient de cette apparente supériorité, ils ne peuvent pas non plus profiter des mesures mises en place pour venir en aide aux minorités.

De surcroît, la situation des Gaëls néo-écossais est encore plus dramatique que celle d'Écosse puisqu'ils doivent encore composer avec une évolution séparée de 250 ans, ce qui rend la possibilité de légitimité de leurs formes culturelles des plus ténue. En effet, si les Gaëls d'Écosse ont de la difficulté à faire reconnaître leur culture devant la *tartanry* omniprésente, imaginez les « cousins outre-Atlantique » qui, non seulement présentent des adaptations à leurs nouvelles conditions, mais aussi des survivances de traditions disparues dans les vieux pays, en plus d'être beaucoup moins nombreux. Leur conformité avec l'image que l'on se fait d'eux est encore plus limitée.

The problem of the Scottish stereotype and ethnic community survival in Cape Breton is, therefore, two-pronged: there exists a Gaelic-language based ethnic community, declining in numbers and unbalanced age-wise which is largely rural, and also an urban-based or urban-looking group, sustained in its ethnic perceptions both by symbols of ethnic cohesion, some of which, such as name, dialect and musical interests, derive genuinely from their ethnic group, others such as kilts, bagpipes and Highland Dancing being in their current forms, the result of processes of considerable changes in their style and format down through the years.

Macdonald : 1988, 136

Il est presque impossible de concilier ces deux réalités, surtout en l'absence d'une élite culturelle gaélique ou du moins d'infrastructures institutionnelles ayant l'autorité reconnue et acceptée de le faire. La culture gaélique réelle, en fin de compte, n'a finalement survécu que dans les transmissions informelles des communautés rurales. Ainsi, la représentation écossaise de la Nouvelle-Écosse n'est que de la poudre aux yeux. Malgré l'évolution qu'elle a semblé suivre, malgré son omniprésence, l'image des Gaëls des Highlands, véritables tenants de la culture gaélique, n'a vraiment pas changé autant qu'on pourrait le croire. Avant on les trouvait trop différents, barbares, primitifs puis, ensuite, pas assez fidèles à leur passé mythique pour être conformes à notre imagination.

N'empêche, il s'en trouvera toujours pour dire : « parlez-en en bien, parlez-en en mal, mais parlez-en ». De cette optique, cette *tartanisation* de la Nouvelle-Écosse ne serait pas complètement négative pour la communauté gaélique, en ce sens qu'elle permet tout de même de faire connaître son existence. De ce fait, certaines personnes, d'abord attirées par le côté romantique, pousseront leur intérêt plus loin pour découvrir, entrer en contact et soutenir la culture réelle. Ainsi, d'une façon détournée, la culture réelle sera valorisée. Quelque part, c'est un peu ce qui s'est produit au Cap-Breton : certains éléments véridiques ont réussi à traverser l'écran de fumée et prouver leur valeur, malgré leur éloignement des standards officiels. Ceci s'est surtout avéré sur le plan musical, alors que plusieurs autorités artistiques et académiques ont reconnu la valeur de certaines formes conservées au Cap-Breton qui avaient été perdues en Écosse. Ainsi, peu importe les raisons

initiales sous-jacentes, l'intérêt pour le fait gaélique et la résurgence de la langue semblent bien réels, fruits d'une évolution de quelques siècles de leur image projetée, et tout à fait inscrits dans un mouvement mondial de revalorisation des cultures minoritaires.

## **Chapitre 5 : Une entreprise de sauvetage**

L'intérêt suscité par le gaélique et les autres langues minoritaires au cours du XX<sup>e</sup> siècle est le fruit de plusieurs processus qui ont touché une bonne partie de l'Occident avec des conséquences semblables dans divers pays. Un peu partout, mais surtout en Europe, on assiste à une remontée des langues minoritaires que l'on avait pourtant condamnées à la mort et à l'oubli au siècle précédent. Cette remontée est le résultat de tendances qui se sont articulées à différents degrés selon les pays et selon leur niveau de désenchantement par rapport à la modernité au lendemain des deux grandes guerres mondiales. Au cours du présent chapitre, nous allons tenter de présenter brièvement quelques-unes de ces tendances qui ont influé sur le cours de l'existence, de l'utilisation et de l'attrait pour la langue gaélique, particulièrement en Nouvelle-Écosse et au Cap-Breton, attrait qui continue à exercer assez de pouvoir pour convaincre certains d'entreprendre l'apprentissage de la langue, même s'ils ne sont pas directement issus de communautés la parlant, ou même de régions géographiques où elles se trouvent.

### **Antimodernisme**

Depuis l'ère industrielle, mais surtout au cours du XX<sup>e</sup> siècle, un courant antimoderniste a envahi l'Occident là où une croyance presque aveugle au progrès l'avait précédé. Cette tendance a été attribuée à de nombreux facteurs : les conditions urbaines difficiles apportées par l'industrialisation, les excès du capitalisme sauvage, les horreurs auxquelles a été appliquée la technologie moderne durant les conflits armés, la société de consommation, la dissolution du tissu social traditionnel, l'anonymat de la vie moderne, le déclin du système colonialiste, les limites de la médecine, etc.

Selon Charles Taylor (1992), il y a trois grands malaises éprouvés devant la modernité telle que conçue en Occident : le premier concerne ce que nous pouvons appeler la perte de sens, la disparition des horizons moraux qui

délimitaient auparavant la vie. Le second traite de l'effacement des fins devant la raison instrumentale et, finalement, le troisième touche la perte de liberté (p.10). Si ce dernier peut sembler paradoxal comparé à la vision que l'on peut avoir de notre vie, surtout mise en parallèle avec celles qu'ont pu vivre nos ancêtres, même récents, elle prend tout son sens si l'on suit la logique de l'auteur.

Notre liberté moderne s'est construite sur le rejet de l'ancien ordre moral qui attachait chaque individu à une place lui étant destinée dans une organisation préétablie de l'univers. Tout en nous restreignant, cette organisation donnait un sens précis et explicable au monde et aux activités sociales. Mais le discrédit de tout cela a fait s'effondrer l'édifice des croyances, faisant perdre aux choses leur magie. C'est ce que l'on a appelé le « désenchantement du monde ».

De nos jours, une des inquiétudes de plus en plus exprimées concerne la perte par l'individu de quelque chose d'important en même temps que l'ordre social et cosmique régissant ses actions. Une certaine dimension héroïque de la vie, un dessein supérieur de l'existence, une raison de sacrifier sa vie ont aussi été perdus. En d'autres termes, le revers de l'individualisme est que le recentrage des perspectives sur la personne, plutôt que sur le tout social et cosmique, diminue la portée de nos vies, les appauvrit en sens et les rend moins concernées pour les autres ou la société en général.

Ce processus de désenchantement du monde est aussi relié à un autre phénomène important de l'ère moderne, lui aussi source d'inquiétude; la raison instrumentale, soit le genre de rationalité qui fait calculer constamment les façons les plus économiques d'arriver à ses fins, sans vraiment tenir compte de leur coût, social ou autre. Selon cette logique, le succès d'une entreprise se mesure à son efficacité, à son habileté à obtenir le meilleur ratio coût/produit qui soit. La crainte qui en découle est, évidemment, que l'on oublie complètement l'humain et l'environnement face à la possibilité alléchante d'un profit immédiat et exponentiel.

Ceci nous amène au plan politique où l'on s'inquiète toujours des conséquences possibles de l'individualisme et de la raison instrumentale. Les institutions et structures de la société industrielle et technologique pourraient sévèrement réduire nos choix en forçant les sociétés comme les individus à accorder de l'importance à la raison instrumentale là où des délibérations morales sérieuses ne le feraient jamais. C'est là que se situe la perte de liberté de l'individu. Il est pris dans une logique qui l'empêche de prendre les décisions qu'il aurait normalement privilégiées parce qu'elle avance une réflexion aux bases et aux résultats favorisés différents, avec une rationalité implacable et autojustifiée. Il se sent obligé de suivre et d'accepter son raisonnement, malgré ses propres convictions. Maintenant convaincu de son impuissance personnelle, il se désengage de la politique, laissant le champ libre à tout ce qui est généralement bloqué par la participation publique à l'exercice démocratique. Ceci renforce d'autant l'impuissance et la perte de liberté de choix de l'individu quand vient le moment d'essayer de faire valoir son opinion. La possibilité d'une montée du totalitarisme par le désengagement politique populaire fait aussi partie des angoisses exprimées devant la modernité.

En plus de toutes ces craintes, l'antimodernisme occidental a aussi été nourri d'un autre courant, celui du rejet de la production industrielle à outrance, de l'uniformisation du monde par la mise en marché des mêmes produits identiques partout dans le monde, peu importe les antécédents culturels de l'endroit ou la présence de réalisations indigènes tout aussi valables, de la surconsommation, etc. Né de la contreculture, des revendications du mouvement hippie des années 1960 et du dégoût face aux différentes guerres passées et présentes, ce courant a suscité plusieurs prises de position contre le « progrès ». Celles-ci ont ensuite mené à un mouvement de retour à la terre duquel nous traiterons un peu plus loin, à une valorisation du folklore et d'autres pratiques ancestrales, en plus de teinter les discours et la mentalité de nombreux ressortissants de la génération des *baby-boomers*.



There are people who look on the coming of technological civilization as a kind of unmitigated decline. We have lost contact with the earth and its rhythms that our ancestors had. We lost contact with ourselves, and our own natural being and are driven by an imperative of domination that condemns us to ceaseless battle against nature both within and around us. This complaint against «disenchantment» of the world has been articulated again and again since the Romantic period, with its sharp sense that human beings had been triply divided by modern reason – within themselves, between themselves, and from the natural world.

Taylor : 1991, 94

### **La Celtomanie**

Comme il a été présenté dans le chapitre précédent, les poèmes d'*Ossian* de James Macpherson ont déclenché une vague de sympathie pour tout le répertoire celtique. Un peu partout, on s'est mis à rechercher ses ancêtres celtes, et nombre de chercheurs ont envahi l'Écosse, l'Irlande et toutes les régions où l'on reconnaissait des survivances du fait celtique. Ce phénomène a aussi été particulièrement prenant en France qui, délaissant son appartenance au monde des vainqueurs francs germaniques, s'est tournée vers la recherche de son héritage gaulois, d'où découle la création de l'Académie Celtique en 1805.

Cet engouement nouveau a eu la particularité de tourner le regard exotisant des confins des empires coloniaux, vers l'arrière-pays des métropoles, qui devenaient maintenant tout aussi sujettes à être scrutées dans leurs moindres recoins. Derrière les mythes, les croyances, les superstitions, les chansons et les histoires, on trouva un vieux fond païen préchrétien qui ne demandait qu'à être remis au goût du jour. Allant de pair avec l'antimodernisme, le désenchantement du monde, la diminution de la poigne et de la possession de la vérité absolue de l'Église chrétienne et les limites de la pensée cartésienne, le monde celtique apportait surtout avec lui une magie à la fois puissante et inoffensive. Présenté comme éthéré, baigné de la chaude lumière du soleil couchant, il représentait l'endroit idéal pour s'évader des aléas de la vie moderne toujours plus rapide. Associé à la fois à la nature, la musique, la poésie et à un style décoratif particulier, il allait faire sentir son influence dans plusieurs sphères différentes. La celtomanie a ceci de particulier qu'elle affecte

un très large spectre de gens, touchant à peu près tous les âges et les types de personnes, ce qui garantit son succès instantané.

L'apport de l'inspiration celtique à la littérature est toujours aussi présent, même si ce n'est pas de la même façon qu'au lendemain de la publication d'*Ossian*. On ne compte plus les livres qui y font référence soit directement, avec des romans, généralement romantiques, se déroulant sur les terres celtiques, particulièrement en Écosse, soit en utilisant des éléments qui lui sont associés, comme la magie, dans des entreprises plus fantaisistes. La trilogie du *Seigneur des Anneaux* en est un exemple des plus probants, avec son succès qui n'en démord pas, amplifié d'autant par la sortie des films à grand déploiement rajoutant tout l'apport visuel celtisant aux thèmes déjà développés dans le livre. La littérature d'inspiration celtique réussit ainsi, avec ses différentes branches, à toucher à peu près tous les types de lecteurs possible, du jeune garçon lisant ses premiers romans à la grand-mère lectrice accomplie.

La représentation celtique au cinéma est à peu près du même ordre. On y propose à la fois le côté légendaire (ex. : *Le Secret de Roan Inish*), mythologique avec ses elfes (*Le Seigneur des Anneaux*) et ses légendes arthuriennes (*Merlin, Excalibur*, etc.), le type où le Celte (souvent Highlander) est un « bon sauvage » (*Rob Roy*) et finalement les films à caractère plus historique (*Braveheart*). Évidemment, ces types se recoupent parfois dans un même film. Si ces catégories ne sont pas exhaustives, loin s'en faut, elles permettent tout de même de constater à quel point elles peuvent plaire à un public élargi au maximum.

La musique est l'un des domaines phare de la celtomanie, étant facilement accessible et immensément populaire. On en retrouve des traces dans à peu près tous les styles musicaux possibles et imaginables. C'est d'ailleurs l'un des facteurs-clefs de l'intérêt porté au gaélique du Cap-Breton. La langue et la chanson y sont doublement intimement liées.

While the song tradition is threatened by the decline of Gaelic, it may have a strong role to play in supporting the language in Nova Scotia. Gaelic song has crossed the Gaelic-English cultural barrier fairly well — certainly far better than

any of the other language arts — and it has an undeniable appeal for those who are interested in accessing the culture, especially for the young.

Kennedy : 2002, 140

But the song tradition is not simply at the mercy of the health of the language. Rather, the language is reciprocally affected by the song tradition, as many learners begin language lessons after hearing Gaelic songs. Indeed, the language is frequently taught through the medium of songs. The song tradition provides a *raison d'être* for the language, as there is little reason to learn Gaelic in the absence of a living, vibrant culture.

Sparling : 2003, 167

Dans le cas du Cap-Breton, on parle généralement de musique traditionnelle ou folklorique, surtout en ce qui a trait au violon. La technique particulière de jouer de cet instrument, à la fois propre à l'endroit et héritée d'Écosse, en a fait en quelque sorte une *Mecque* des « violoneux ». Ainsi, plusieurs de ses ressortissants ont connu une renommée internationale. Mais, plus que seulement un reflet du passé, la musique celtique a fusionné avec toutes sortes d'autres influences pour se décliner à toutes les sauces. Dans le cas du violon du Cap-Breton, par exemple, un musicien de formation traditionnelle comme Ashley MacIsaac lui a ajouté une touche de rock et de punk, puis une larme de chant gaélique sur certaines chansons, pour finalement obtenir un grand succès sur la scène alternative de la fin des années 1990. D'ailleurs, ce genre de mélange est si populaire qu'il existe un véritable courant musical de *celtic punk*. Dans le cas gaélique, certains musiciens, non contents de l'utilisation du répertoire celtique plus pour valoriser l'absorption d'alcool que la culture, en ont créé une branche plus radicale, le *Gaelic punk* où les paroles sont en langue gaélique. Rock, pop, chanson, métal, country, techno, hip-hop, tous les styles musicaux imaginables possèdent des groupes y infusant des éléments celtiques.

Un genre particulièrement marquant reste cependant la musique Nouvel-Âge. Il semble que la caractérisation du monde celtique comme éthéré, magique et près de la nature ait favorisé sa fusion avec ce courant, tant idéologique que musical. D'ailleurs, la mythologie celtique et sa féerie en ont été des sources d'inspiration importantes. Des artistes comme *Enya* et *Loreena McKennitt* représentent bien cette fusion d'éléments celtiques avec un charme vapoureux et

naturel qui donne ce que l'on a appelé le Nouvel-Âge, même si ces dernières n'acceptent pas nécessairement l'étiquette.

Les mêmes éléments ont été récupérés dans un ensemble plus ou moins défini de ce que l'on appelle les *nouvelles religions*. La magie, la présence d'éléments féminins forts, la communion avec la nature, etc., donnent lieu à de nouvelles croyances et à de nouveaux rituels dans un amalgame de pratiques antiques au goût du jour. Alors qu'on les avait presque oubliées, les fêtes principales du calendrier celtique (Lughnasa, Samain, Imbolc et Beltaine) recommencent à être fêtées par certains individus, et des magasins de magie blanche, philtres et potions ouvrent leurs portes. Ces néoreligionnaires craquent aussi souvent pour les bijoux et les vêtements à motifs celtiques.

Une autre facette de la celtomanie moderne s'illustre chez les adeptes de la mode médiévale ou plutôt du médiéval-fantastique. À la fois mode vestimentaire et style de vie, cette tendance est souvent associée aux jeux de rôle et aux Grandeur Nature (GN) où l'on se rencontre, soit pour reconstituer le plus fidèlement possible ce que l'on croit être la vie au Moyen-Âge, soit pour créer un univers fantastique où les elfes croisent les apothicaires, les chevaliers et les trolls. Là encore, l'influence celtique est omniprésente.

Découlant un peu de ce groupe de gens, il existe aussi de nombreux jeux vidéo présentant à peu près les mêmes influences. La présence celtique est aussi imposante dans Internet et dans une foule de regroupements, allant des cercles folkloriques et généalogiques aux groupes néonazis. L'esthétique celtique est toujours très présente dans les arts visuels ainsi que sur une foule d'objets du quotidien, de la papeterie à la literie. Décidément, la celtomanie n'a pas perdu de terrain depuis son apparition. Bien au contraire, à l'ère de la mondialisation, de la production et de la marchandisation à outrance, elle s'immisce dans toutes les sphères possibles, matérielles comme spirituelles.

### **Une question d'identité**

En continuité avec l'époque romantique et la création des États-Nations, le XX<sup>e</sup> siècle a vu se poursuivre la quête d'affirmation identitaire. Au début, ce mouvement nationaliste était d'autant plus menaçant pour les ressortissants de groupes minoritaires au sein de ces États-Nations en devenir qu'il leur fallait trouver l'essence (unique) du peuple voulant se créer un État et que cette essence se devait de représenter la nation entière sans note discordante à la toute nouvelle composition nationale. Comme on se devait d'affirmer son unité culturelle et de standardiser sa langue pour justifier la création du pays, les minorités furent tout simplement passées sous silence et tout un processus d'assimilation plus musclée enclenché. Mais bientôt, le raisonnement qui avait justifié la montée d'un groupe particulier par rapport à un ensemble plus grand s'étendit aux minorités à l'intérieur même de ce groupe.

*In an ironic turn of events, the excesses of nationalism itself have begun to effect a change in thinking that could conceivably, if it were to catch hold, lead to an improved outlook for small-language communities submerged in, or under the control of, contemporary nation-states.*

Dorian : 1998, p.18

Maintenant que la pluralité des nations et des langues était davantage perçue comme le reflet naturel de l'esprit des peuples, il était possible de se réclamer d'une minorité plutôt que de la majorité dominante. En quelque sorte, la fin des grands empires, la décolonisation et la diminution de l'acceptabilité de l'hégémonie militaroculturelle de l'un sur plusieurs ont contribué à laisser filtrer les revendications identitaires et la volonté d'autodétermination. Nous sommes entrés dans l'ère des nationalismes, avec les excès que cela a pu occasionner (nombreuses guerres, massacres, génocides et autres éclatements de pays justifiés par des arguments ethniques).

Mais ce mouvement n'a pas été que négatif; derrière les horreurs que l'on a pu lui attribuer, la montée du nationalisme ethnique a aussi permis de revaloriser et de reconnaître des groupes jusqu'ici condamnés à la marge, puis à l'oubli. Cette prise de conscience pour les groupes linguistiques minoritaires a aussi été favorisée par la création de l'Union européenne, puisque cette

organisation a inclus l'obligation de leur protection pour les pays voulant y adhérer. De plus, elle supporte activement le multilinguisme dans l'Union entière, mais aussi à l'intérieur de ses différents membres, ce qui augmente d'autant la reconnaissance et les ressources financières de ces langues.

This recent development shows a language ideology which has previously worked *against* small languages beginning to work *for* them instead: if all nations, no matter how small, have a right to the use of their own language, then, by extension other small-language population with or without a nation-state of their own, can with some justice claim the right to the use of their own languages as well. In some time of this change of attitude could conceivably be generalized into wider European spheres of influence.

Dorian : 1998, 19

Étant donné leur position géopolitique, les Celtes (Gaëls, Irlandais, Gallois et Bretons en particulier) ont pu en profiter pour faire entendre leur voix et valoir leurs droits. De façon générale, l'intérêt et la valeur prêtés à un groupe ethnique particulier, avec sa culture et sa langue propres, sont relatifs au prestige lui étant associé. Déjà remis au goût du jour en raison de la celtomanie et, dans une certaine mesure, de l'antimodernisme, les Celtes ont pu profiter de la montée de l'affirmation d'appartenance à des minorités ethniques pour rehausser d'autant leur prestige, tant à leurs yeux qu'à ceux des autres.

À son tour, ce nouveau statut social peut définir le niveau d'allégeance que ceux qui en sont issus vont avoir avec cette ethnicité. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'identité ethnique d'un individu n'est pas héritée entièrement et définitivement à sa naissance. Il s'agit d'un élément, non seulement complexe, mais changeant et difficile à définir.

Ethnic identity is allegiance to a group – large or small, socially dominant or subordinate- with which one has ancestral links. There is no necessity for a continuation, over generations, of that same socialisation or cultural pattern, but some sense of a group boundary must persist. This can be sustained by shared objective characteristics (language, religion, etc.), or by more subjective contributions to a sense of 'groupness' or by some combination of both.

Edwards : 1985, 10

La notion de frontières, d'abord avancée par Barth en 1969 (1995), permet d'expliquer que si l'individu peut quitter un groupe ethnique et un autre le rejoindre, le groupe comme tel continue d'exister, les différences culturelles

persistant malgré le contact et l'interdépendance avec d'autres groupes. Toujours selon Barth, le trait décisif du groupe ethnique est sa caractéristique d'autoattribution ou de l'attribution par d'autres à une catégorie ethnique.

Une attribution catégorielle est une attribution ethnique quand elle classe une personne selon son identité fondamentale, la plus générale, qu'on présume déterminée par son origine et son environnement. Dans la mesure où les acteurs utilisent des identités ethniques pour se catégoriser eux-mêmes et catégoriser les autres dans des buts d'interaction, ils forment des groupes ethniques en ce sens organisationnel.

Barth : 1995, 210-211

Dès lors, on conçoit aisément que l'identité ethnique n'est pas un tout monolithique englobant l'ensemble du groupe, mais est plutôt située au sein de l'individu qui la définit pour lui-même. Ce qui, évidemment, ne signifie pas non plus que le groupe n'existe pas.

(...) l'appellation ethnique recouvre un nombre de caractéristiques simultanées qui forment sans aucun doute des constellations statistiques, mais qui ne sont pas absolument interdépendantes ou reliées entre elles. Ainsi, il y aura des variations entre les membres, certains manifestant de nombreuses caractéristiques, d'autres en montrant peu.

*idem*, p. 234

Mais, alors que les frontières étatiques semblent de plus en plus ouvertes, que les grandes villes sont un amalgame de ressortissants de tous les continents, que l'information voyage à la vitesse de l'éclair pour être partagée à la planète entière, que le monde devient un *village global*, pour reprendre l'expression de Marshall McLuhan, qu'en est-il des identités ethniques ?

The pressure to define a unique and authentic national character and identity, one that is distinct from all the others (preferably having originary and premodern roots, an always already-manifest destiny), may indeed be growing and even more urgent with the globalization of our own post-modern era where cultural and natural distinctiveness and distinctions are fading, and cultures all grow increasingly to resemble, not distinct and separate uniquenesses, but predictable simulacra of millennial inauthenticity, complete with CNN and a McDonald's in every village.

Cheng : 2004, 5

Ainsi, il semble que la peur de la perte de son identité particulière pousse à vouloir la définir dans son unicité, mais, en même temps, cette pression de définition ethnique cherche à mettre de l'avant des marqueurs visibles qui ne sont pas nécessairement toujours authentiques. D'une certaine façon, la *tartanry* illustre parfaitement ce conflit dans le monde écossais.

### À la recherche de l'authenticité

En ligne directe avec l'antimodernisme, la celtomanie et la quête d'identité, on assiste aussi à une quête constante d'authenticité. Ce mouvement tire aussi ses origines de l'époque romantique, quand la grande recherche de l'essence du peuple a commencé. Mais tous n'avaient pas en eux la qualité essentielle de porter la quintessence de la nation; c'était le privilège des paysans, de préférence pauvres, arriérés et éloignés des grands centres. Eux seuls possédaient encore les savoirs anciens et inchangés, donc authentiques.

That which is unchanging, the true, solid and possibly even providential core of a culture and society, resides within the Folk. Change was equated with degeneration and deviance – an entropic vision that is the unifying thread of the folk concept to the present day. Identifying the true with the constant meant that discussion of the Folk and their lore stressed with an uncanny consistency, such essentialist questions as those of *origin* and *authenticity* (authenticity being construed in the most rigid possible way : a version of a song was « authentic » only if it consistently reproduced the characteristics of the piece in its « original » form).

McKay : 1994, 13-14

L'authenticité est donc recherchée partout et dans tout, et l'image que l'on s'en fait est bien précise. Malheureusement, cette image correspond rarement à la réalité. Malgré son attrait poétique, Brigadoon (de la comédie musicale du même nom), village écossais mythique, resté inchangé depuis 200 ans puisqu'une malédiction ne le fait apparaître sur terre qu'une seule journée tous les siècles, n'existe pas. Il en est de même pour les gens et leurs productions. Nulle part dans le monde on ne peut trouver des gens qui vivent exactement comme il y a 1 000 ans, figés dans le temps malgré son passage. L'évolution peut être différente, plus lente, les tendances culturelles plus conservatrices, mais la cryogénie culturelle totale reste impossible. Malgré tout, on recherche l'archaïque authentique et, si on ne peut le trouver, on le construit, histoire de mieux en recueillir les artefacts, éléments de culture orale comme matérielle, que l'on apprécie simplement pour le charme vétuste qu'on leur prête.

In this construction of the Folk, culture was a collection of decontextualised artifacts – old ballads, sayings, superstitions, customs, handicrafts – whose value



lies not in the functions they performed for those who employed them, but in their status as isolated relics of an older and better time.

McKay : 1994, 22

Cette recherche constante des traces du temps d'avant s'inscrit non seulement dans une fuite de la réalité vers un passé idéalisé, mais aussi dans un besoin de définition, de recherche constante de ce qui fait de *nous* un groupe particulier et, donc, digne de mention. Dans un cas comme la Nouvelle-Écosse, ce besoin définitoire est passé par l'aspect rural, près de la nature. Prise dans une Amérique moderne et technologique où elle ne se sentait plus la force de soutenir le rythme effréné du progrès pour demeurer dans le peloton de tête, la province s'est donné une identité écossaise, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, mais aussi paysanne. Les *vrais* Néo-Écossais sont devenus, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, ceux qui travaillaient la terre. Si les tenants de ce discours ne faisaient pas nécessairement partie de ce groupe, ça ne les a pas empêchés de le définir et de le valoriser, dans les limites de leur définition.

... they underlined the Otherness of the Folk : the were simple isolated, different : they were Other, and not « us ». And yet, paradoxically, the folk were more « us » than we ourselves, more *essentially* Nova Scotian, the last true products of our soil and the last authentic producers of our culture.

McKay : 1994, 29

C'est donc dans les campagnes les plus reculées et inaccessibles possible que l'on recherche l'essence de la Nouvelle-Écosse. Si les gens sont friands des chansons et histoires qui y sont recueillies, on s'extasie aussi devant les productions matérielles rustiques. Seulement, il y avait un léger problème pour ce cas particulier; on ne retrouvait pas dans la province les mêmes traditions artisanales qu'aux États-Unis ou encore qu'en Angleterre, endroits qui avaient préalablement connu un retour de la production maison. Qu'à cela ne tienne, si les paysans ne savaient pas produire du *traditionnel*, on pouvait leur montrer.

*Authenticity had to be created.* The state, through its program of handicrafts, could teach its citizens how to be authentic Nova Scotian Folk – how, in particular, to respond correctly to the natural landscape around them.

McKay : 1994, 179

Évidemment, il y a quelque chose d'incroyablement inauthentique dans cette recherche constante de l'authenticité. Par contre, un peu comme dans le cas de la *tartanry*, cette montée en épingle du concept ne doit pas faire oublier qu'il avait aussi une base réelle et bien vivante, particulièrement chez les Gaëls, surtout au Cap-Breton.

Entre 1977 et 1983, le Gaelic Language and Folklore Project est initié à l'Université St. Francis Xavier. Entreprise académique importante menée par des chercheurs sérieux, elle avait pour but de recueillir les éléments de tradition orale gaélique qui risquaient de se perdre étant donné le déclin de la langue et le changement de style de vie. Les chercheurs y ont trouvé des porteurs de tradition dont le degré de rétention d'éléments et le conservatisme étaient très impressionnants.

The striking degree of cultural conservatism among Cape Breton Gaels is certainly a result of geographical isolation. Yet, for items in the oral tradition such as the Ulster Cycle or Fenian material which can be termed particularly ancient, there is a further cause: Cape Breton is the most recent and far-flung outpost of the Scottish Gàidhealtachd (Gaelic speaking region), and it is a well-documented phenomenon that archaic survivals of social and cultural institution are most likely to be found in the periphery of a given cultural area.

Shaw in MacNeil : 1987, XIX

Mais s'il y avait une base réelle à cette recherche de l'authentique, cela ne veut encore une fois pas nécessairement dire que c'est cette dernière qui a été valorisée. L'image que l'on s'est faite de ce que l'on cherchait a parfois nuit à la recherche véritable et, ainsi, plutôt que de valoriser les pratiques existantes, on en a créé de nouvelles pour pouvoir offrir le même type de production que ce qui était offert ailleurs, tout en le revendiquant comme essentiellement sien.

It is here perhaps that we may glimpse a hint of the cultural forces behind the continuing reification of authenticity and ethnic identification in the world today – at the time when one might be tempted to imagine the need for such militant identity politics to be less necessary, with distant cultures gradually melding into a transnational global culture : rather than needing now to depend less on cultural differences and identities, previously distinct cultures suffer in anxiety about perceived loss of identity and subjectivity, thus requiring the continuing construction and maintenance of fantasmatic identities and authenticities so as to continue to be able to assert difference and superiority (...) – whether in the form of World Cup soccer competition, sectarian politics, or ethnic warfares.

Cheng : 2004, 32

### **Le mouvement de revitalisation linguistique**

Cette recherche d'authenticité, teintée de revendications ethniques et d'antimodernisme, a favorisé la revalorisation et la revitalisation des langues minoritaires. « [L]anguages have the standing that their speakers have. If the people who speak a language have power and prestige, the language they speak will enjoy high prestige as well. » (Dorian: 1998, 3) Ainsi, les différents processus évoqués plus haut ont pu contribuer à changer l'image du gaélique et convaincre de cette façon ses locuteurs de le conserver mais aussi, et surtout, d'autres gens d'entreprendre son apprentissage ou encore de supporter des mesures de sauvetage. Il faut dire qu'une langue, comme à peu près tout, d'ailleurs, n'apparaît jamais comme autant précieuse que lorsqu'elle est menacée. Ce sentiment de perte imminente a sûrement poussé plusieurs à s'y intéresser. Mais ce n'est pas tout : il ne faut pas oublier la montée de l'appartenance ethnique particulière et les revendications qui sont venues avec. Quand vient le temps de définir son identité, il est rare que la langue soit passée sous silence. « Language acts are acts of identity » (Tabouret-Keller : 1985, 315). Si la langue permet de s'identifier, l'identité n'est, bien évidemment, pas entièrement comprise dans la langue utilisée.

Hence identity is rather a network of identities, reflecting the many commitments, allegiances, loyalties, passions, and hatreds everyone tries to handle in ever-varying compromise strategies. These imply language use to mark group affiliation, to reveal permitted or forbidden boundaries, to exclude or include, etc.  
(*Ibid.*, 321)

Mais qu'arrive-t-il quand l'on fait partie d'un groupe qui se conçoit comme particulier, sans avoir de langue le distinguant de la majorité ? Faut-il obligatoirement se fondre dans la masse, abandonner toute aspiration à une définition différente de cette dernière, oublier son identité distincte ?

Since identity essentially rests upon the continuation of boundaries which, in turn, depend upon a maintained sense of groupness, the erosion of an original language – at least in its ordinary, communicative aspects- does not mean the erosion of identity itself.

Edwards : 1985, 40

Mais le lien entre l'identité et le langage est si fort que plusieurs ne peuvent concevoir leur particularisme sans avoir une langue propre, surtout quand ils savent qu'il en a déjà été ainsi. Longtemps, les langues comme le gaélique ont été considérées comme un stigmaté, une tare empêchant l'ascension sociale. Ainsi, plusieurs ont décidé de l'abandonner, soit personnellement, soit en ne le transmettant pas à leurs enfants. Mais le monde et les temps changeant, les attitudes et choix linguistiques aussi. Quand un groupe marginal veut s'affirmer et revendiquer sa juste place, l'une des premières choses qu'il fait est souvent de revendiquer ses stigmates, de s'en servir pour s'identifier. Cela peut, dans certains milieux, se faire par le choix de la langue.

Language choices depend to a considerable extent on the type of social networks favoured within the communities, and on linguistic norms and value systems that community networks protect and impose on members.

Dabène et Moore : 1995, 29

Cependant, ce choix n'est pas automatique. Dans le monde gaélique, il n'est pas évident, même aujourd'hui, que ceux qui connaissent la langue vont l'utiliser. Chez les locuteurs natifs, par exemple, il existe tout un code de politesse et de bienséance qui fait qu'il est mal vu de parler gaélique s'il se trouve des gens ne comprenant pas la langue à distance d'écoute, qu'ils fassent ou non partie de la conversation. Ainsi, il devient très difficile de l'utiliser dans quelque lieu public que ce soit. Par contre, pour les tenants du discours de la revitalisation, ceux qui ont appris la langue plus tard, souvent comme adultes et en réponse à des convictions identitaires et politiques, il faut parler partout, tout le temps, revendiquer haut et fort sa connaissance et son appartenance gaëlle.

It is often the case, of course, that strong ethnic and nationalist sentiments are urban phenomenon, and that individuals (and groups) concerned with language maintenance and revival are middle-class, city-dwelling intellectuals. Such persons are generally atypical of the heartland native speakers, have in fact assimilated successfully into the majority mainstream (or *are* majority-group members), have often romantically rediscovered their 'roots', and often evoke little interest from native speakers in the heart land.

Edwards : 1985, 71

Cette dichotomie reste un des points douloureux des mouvements de revitalisation linguistique, et particulièrement celui du gaélique. Douloureux parce que, si l'on décide d'abandonner sa langue ancestrale, c'est souvent pour arriver à bénéficier d'avancement social que l'on ne croit pas pouvoir obtenir en la conservant. Une fois ces meilleures conditions obtenues, on peut penser à valoriser ce que l'on a perdu, soit la langue et l'identité ethnique, reléguées auparavant à l'arrière-plan pour permettre de se rendre à ce point, et regretter cet utopique « bon vieux temps », d'autant meilleur que l'on n'est plus en contact avec les difficiles conditions de vie rurales. Dès lors, on a tout le loisir de se mettre à apprendre la langue et de revendiquer son appartenance au groupe. Mais ceux qui ont conservé tout cela, ils sont encore au point de départ, c'est-à-dire dans des régions rurales reculées où la vie est difficile. Alors, quand les *born-again Gaëls* viennent leur dire qu'ils sont du même groupe et qu'ils devraient ne parler que gaélique à leurs enfants, ils sont plutôt sceptiques. Eux aussi veulent le bien des leurs, leur avancement social, qui passe souvent par... l'abandon de la langue ancestrale au profit de la langue dominante. « Language shifts often reflect pragmatic desires for social mobility and an improved standard of living, and these are ignored by revivalists at their peril. » (Edwards: 1985, 50) Ainsi, on trouve parfois le phénomène dans le Gàidhealtachd écossais que les parents gaëls envoient leurs enfants à l'école anglaise et les anglophones à l'école gaélique.

N'empêche que la présence d'une classe moyenne urbaine et dominante est absolument nécessaire à toute tentative de revitalisation linguistique puisque le processus passe d'abord par une revalorisation de ses locuteurs. Comme le mentionne Dorian (1998, 20) : « It requires enormous social and psychological self-confidence for any small group to insist on the importance of ancestral-language retention ». Cette confiance ne peut être obtenue s'il n'y a pas de groupe ayant un minimum de prestige et de pouvoir, le sentiment et l'image d'avoir « réussi », assez de prospérité et d'éducation pour être fier de ses origines.

En plus de cette élite urbaine, le processus de revitalisation du gaélique en Nouvelle-Écosse a aussi été affecté par l'idéologie des hippies et autres participants à la contreculture des années 1970. En effet, dans un élan d'antimodernisme les poussant à rejeter complètement la société, plusieurs ont décidé d'effectuer un retour à la terre; ils se sont donc rendus dans les endroits les plus reculés possible, ce qui signifiait souvent, au Cap-Breton, dans les régions du Gàidhealtachd. Pour plusieurs adeptes de cette idéologie, les Gaëls représentaient le summum des gens restés connectés à la nature, avec qui ils allaient avoir beaucoup d'affinités naturelles. Il n'en fut pas nécessairement ainsi. Les hippies comprirent rapidement que les Gaëls n'étaient pas aussi archaïques et naturels qu'ils l'auraient voulu, et les Gaëls trouvaient les hippies sales et étranges.

Malgré les nombreuses difficultés d'adaptation et autres problèmes de départ, l'impact des adeptes de la contreculture sur les communautés gaëlles a souvent été positif. En effet, certains ont démontré un intérêt réel pour la culture, en sont venus à l'apprécier, puis à la promouvoir activement. Ils sont maintenant intégrés à la communauté et ont des activités importantes pour sa valorisation, que ce soit dans la presse écrite, la musique, l'organisation communautaire ou encore l'enseignement de la langue. Ainsi, ils ont fait connaître une culture qui restait auparavant plutôt dans son coin et créé des liens avec un réseau qui continue à la soutenir.

En plus de cet apport de sang neuf, qui voyait le fait gaélique différemment que les natifs de la communauté, les médias ont aussi contribué à populariser la culture gaélique. Tout a commencé par la musique. Avec les succès commerciaux d'artistes comme Ashley MacIsaac et la famille Rankin, on s'est mis à parler d'une revitalisation du gaélique en Nouvelle-Écosse dans les années 1990. L'accent était mis sur les thèmes suivants :

an ancient culture breathing new life, recovering from its deathbed; a new found sensibility, especially among young people, to assert their Gaelic identity; international acceptance of Cape Breton Gaelic culture; and an optimistic finale

wherein the Gaelic language and culture will thrive as long as there are people who wish it to continue.

Dembling : 1997, 61

Dans un tel contexte, la question n'est pas : « est-ce que la culture est valorisée ? », puisqu'il est bien évident qu'elle l'est, mais plutôt : « quelle culture est valorisée ? ». Il appert que ce sont surtout les éléments artistiques (musique, chanson, danse) plutôt que la langue qui en font l'objet. L'accent n'est pas nécessairement mis sur la langue. Ceci est parfaitement compréhensible en ce sens que cela permet aux non-locuteurs de participer aux activités culturelles traditionnelles, mais il est moins évident que ce renouveau des activités culturelles gaéliques profite à la langue, puisqu'elles remplissent le même besoin qu'elle aurait pu assouvir. « Cultural activities retain their appeal precisely because they provide desired links with tradition which are easy, not requiring substantial alterations to equally desired assimilative shifts which have occurred. » (Edwards: 1985, 72) Est-ce que la langue gaélique profite de toute cette activité culturelle ? Il semble que oui, puisqu'il y a de plus en plus d'inscrits dans les différents cours de langue offerts dans la province. Dans quelle mesure la langue va-t-elle prendre une place différente que celle qu'elle occupe actuellement, voilà qui est difficile à évaluer. En effet, étant donné qu'il n'existe pas de locuteur unilingue gaélique en Nouvelle-Écosse, ou dans le monde d'ailleurs, il est fort peu probable que la langue devienne soudainement une langue première de communication dans la province. Il ne faut pas se leurrer, tout se fait, et se fait bien, en anglais. Par contre, elle peut occuper une place particulière pour les membres de la communauté. Mais plusieurs restent plutôt sceptiques face à ses possibilités de regagner une part importante du terrain perdu.

Finally, neither the bards, the parents nor the scholars could have made the language of an ethnic minority the first language of Nova Scotia. Had the Scottish Nova Scotian put some earnest effort into the promotion of his language and made greater sacrifices to ensure its longevity, the Gaelic might possibly have become an active secondary language. That possibility has disappeared for ever and Gaelic has been banished to the realm of the exotic. Some people of Scottish ancestry, totally Canadian and desirous of renewing contact with their roots of

origins, will undoubtedly turn to Gaelic as an indication of their sincerity, while they fill their homes with the memorabilia of an idealized past.

Campbell et MacLean, 1976, 180-181

Reste qu'il est déjà impressionnant pour une langue condamnée à une mort certaine au début du siècle dernier d'avoir pu traverser la barre du XXI<sup>e</sup> siècle. Plusieurs l'enterraient bien avant. S'il semble peu probable qu'on assiste à une nouvelle dominance gaélique à travers la province, il se peut bien tout de même que le nouveau contexte l'entourant lui permette de survivre comme langue seconde auprès de la communauté et même de gagner quelques nouveaux locuteurs, attirés par la recherche de leurs racines, les productions artistiques ou autres.

Current activity around Gaelic in Nova Scotia does contain some elements which could be considered the beginnings of a linguistic revival. The number of people learning Gaelic have increased, by all accounts, over the last decade. The small proportion of these who have achieved or will achieve fluency will necessarily be very small, but their impact has already been noticeable. For the first time since the Second World War, there are children being raised in Gaelic in Cape Breton. A good deal of the linguistic activism has found its inspiration from the lived experience of those making up the last of the Gaelic community, as opposed to earlier (and some current) activities which viewed Gaelic culture through tartan glasses. These are the trends which began in the 1970's, concurrent with the revival of Cape Breton fiddling and the in-migration of back-to-the-earthers locally, and the explosion of minority cultures globally.

/

Dembling : 1997, 127-182

Évidemment, certains éléments de cette revitalisation sont aussi éloignés des locuteurs réels que ceux qui ont donné naissance à la *tartanry*, par exemple. Cependant, les effets pour la communauté en sont quand même bénéfiques. Cette nouvelle élite urbaine éduquée et ces adeptes de la contreculture cherchent tout de même à valoriser la langue et la culture, quoiqu'avec certaines revendications identitaires et politiques qui les éloignent parfois un peu des Gaëls. Mais tout évolue, même les communautés rurales et leur mentalité.

Si pour plusieurs il est déjà trop tard, il est néanmoins évident que le contexte général est plutôt favorable au gaélique. En plus de la celtomanie, de la montée des langues et des identités minoritaires, des politiques de l'Union européenne, qui oblige ses membres à soutenir ses minorités, il faut aussi



penser que l'arrivée du parlement écossais et des mesures qu'il a votées pour favoriser le gaélique ont aussi des répercussions positives sur le Gàidhealtachd d'outremer. Il est peut-être un peu tard, mais l'intérêt pour le gaélique n'en est pas moins réel.

## Chapitre 6 : Gaelic College of Celtic Arts and Crafts

Il existe un endroit à St. Ann's, au Cap-Breton, où tous les courants et tendances présentés dans les chapitres précédents se rejoignent et se côtoient : le Gaelic College of Celtic Arts and Crafts. Son mandat : « to promote, preserve and perpetuate through studies in all related areas the culture, music, language, arts, crafts, customs and traditions of immigrants from the highlands of Scotland<sup>10</sup>. » Sa relation et son rapport à la communauté gaélique sont plutôt ambigus et variables selon les époques. Au cours du présent chapitre, nous allons tenter de tracer les grandes lignes de son histoire et de son évolution.

### Fondation

Le Gaelic College est le fruit de l'imagination et du travail d'un certain révérend Angus William Rugg MacKenzie. Ce pasteur protestant est né à Portree, sur l'île de Skye, en Écosse, en 1891. Émigré au Canada en 1913, il gradue du Presbyterian College de Montréal en 1924. Puis, en 1935, il obtient le poste de pasteur presbytérien de Baddeck, petite ville du Cap-Breton, sur les rives du lac Bras D'Or. C'est en 1938 qu'il fonde ce qui s'appelle alors la Gaelic Foundation, sur la baie de St. Ann, pas trop éloignée de la ville de Baddeck. Cet emplacement avait été choisi en raison de son bagage historique particulier. En effet, l'on raconte que le collège a été construit à l'endroit même où se trouvait, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'église d'un autre ministre presbytérien, le révérend Norman McLeod. Ce célèbre personnage de la région est entré dans la légende non seulement par la popularité de son prêche et ses qualités personnelles, mais surtout parce qu'il a réussi à convaincre un groupe de ses paroissiens, majoritairement des émigrants écossais, de quitter leurs nouvelles terres pour aller s'établir à Waipu en Nouvelle-Zélande.

Le révérend MacKenzie était fasciné par la culture des Highlands. Malgré ses origines dans cette région, il n'en était pas lui-même issu, et ne

---

<sup>10</sup> Gaelic College, [www.gaeliccollege.edu](http://www.gaeliccollege.edu)

parlait pas gaélique. Mais son attirance envers cette culture était si grande qu'il a travaillé toute sa vie pour la préserver et la promouvoir au Cap-Breton. Cependant, étant un immigrant récent et non Gaël, sa compréhension n'en était pas nécessairement toujours en accord avec la communauté gaélique réelle. On raconte que l'ascendant de l'attirail écossais était si puissant sur lui que, d'abord immigré à Boston, aux États-Unis, il s'est enrôlé dans l'armée canadienne après avoir vu une affiche d'un régiment de Highlanders en habit traditionnel (Kennedy : 2002, 246). Au cours des années 1940, sa fondation l'accapare tant et si bien qu'il démissionne de ses fonctions ministérielles pour s'y consacrer à plein temps. Il restera connu comme le « directeur » du Gaelic College jusqu'à sa mort en poste en 1967. De Gaelic Foundation, le nom en sera changé pour Gaelic College of Celtic Folk Arts en 1955, puis pour Gaelic College of Celtic Arts and Crafts, nom qu'il porte toujours aujourd'hui.

Lors de la création de l'endroit, les buts de MacKenzie pour le collège sont clairs et bien définis : premièrement, être une source d'inspiration en histoire, littérature et culture celtique pouvant bénéficier aux Gaëls du monde entier, deuxièmement, assurer la diffusion et l'apprentissage de la langue gaélique et, finalement, encourager de jeunes Gaëls talentueux à poursuivre leurs études dans les principaux établissements d'enseignement supérieur (Foster : 1988, 85).

### **Lacunes originelles**

Dès sa fondation, le College avait de nombreux points faibles. Tout d'abord, l'endroit même de son érection, s'il fait partie de la légende, n'était pas tout désigné pour accueillir ce genre d'institution. Il s'agit d'une région rurale très pauvre, où les terres ne sont pas riches et où la population est en diminution constante. Il n'est pas évident de recueillir de l'aide financière pour un endroit de promotion culturelle privé dans une région où les habitants ont de la difficulté à survivre, surtout quand il est fondé en pleine dépression économique.

Qu'à cela ne tienne, MacKenzie, s'instaurant en croisé du gaélique, a réussi à attirer l'attention des bonnes personnes et à obtenir les fonds nécessaires à ses ambitions. Mettant à profit ses qualités d'activiste, il a créé un climat favorable à ses projets; il était extrêmement persuasif. Il faut dire que ses vues concordaient aussi parfaitement avec celles du Premier ministre de l'époque, Angus L. MacDonald (voir chapitre 4). Le College a donc débuté malgré tout sur une lancée positive. Cependant, le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale allait l'empêcher de continuer au même rythme.

Mais le plus grand défaut de l'entreprise de MacKenzie ne se situait pas du point de vue géographique ou économique, il se situait au cœur même de cette dernière, dans sa compréhension de la culture gaélique et dans ce qu'il voulait en promouvoir. Comme plusieurs personnes de son époque, MacKenzie était épris de *tartanry*, telle que développée et popularisée en Écosse. Si la communauté gaélique qu'il a retrouvée au Cap-Breton n'était pas entièrement conforme à ses attentes, ce n'était pour lui que parce qu'elle avait dévié de ses racines et il allait lui montrer à agir comme elle se devait et devenir similaire à ses aspirations. Voilà ce qui entache quelque peu une vie entière dédiée à la conservation de la langue. « Therein lies the problem with MacKenzie's brand of "revival"; a genuine concern for the survival of the language was lost in the larger attempt to fit Cape Bretoners into his tartanist mold. » (Dembling : 1997, 53)

### **Évolution au fil des ans**

Malgré ses vices de départ, le Gaelic College a continué ses activités et réussi à se tailler une place dans le paysage du Cap-Breton. Particulièrement dans les années 1950 et 1960, il reçoit des commentaires positifs soulignant les progrès importants réalisés dans la promotion de la culture et de la langue traditionnelles. Mais ça ne durera pas. Déjà, vers la fin des années 1960, le

collège a tellement vu ses activités s'atrophier qu'il n'en reste pas beaucoup plus que l'école d'été, le Mod et quelques classes durant l'hiver (Foster : 1988).

En plus de son penchant avoué pour l'imagerie romantique du Highlander, d'autres tendances fortes du collège apparaissent à cette période. Premièrement, la brièveté excessive des cours de langue, ne pouvait permettre à quiconque n'en possède pas déjà des bases solides d'apprendre quoi que ce soit de valable. Deuxièmement, la musique était l'attrait principal pour les étudiants et la première source de motivation dans leur décision initiale de s'y inscrire. Finalement, la clientèle attirée provenait généralement de milieux urbains éloignés et ne restait que pour de courts séjours dans la région rurale. Tous ces facteurs ne servirent pas vraiment à valoriser et à favoriser l'apprentissage de la langue gaélique locale.

De plus, même les disciplines musicales posaient problème. Malgré leur place prépondérante dans la culture traditionnelle gaélique du Cap-Breton, le violon, le piano et la claquette n'avaient pas leurs entrées dans le collège à ses débuts. On ne les trouvait pas assez « écossaises », malgré leur origine incontestable dans les traditions importées des Highlands. On leur préférait la cornemuse et la *Highlands Dance*. Dans ce premier cas, comme la façon traditionnelle de jouer était dénigrée comparée à celle élaborée dans les Lowlands au moment de la mise en route du processus d'appropriation et d'adaptation de la culture des Highlands, le collège ne favorisait pas du tout la valorisation des ressortissants de la communauté et la promotion de leur culture réelle. Un phénomène similaire s'est produit avec le chant gaélique. Ce fut d'autant plus dommageable que, avec son bagage tartaniste, le collège a introduit les Mods, soit les compétitions de différentes disciplines artistiques, aussi éloignés de la culture gaélique vécue au Cap-Breton. Malgré son origine dans une famille reconnue pour sa pratique exemplaire de la cornemuse ou du chant, par exemple, un musicien était rapidement déclassé lorsque jugé par les tenants du tartanisme, qui lui appliquaient des critères complètement différents, des canons qui avaient été créés bien après que ses ancêtres aient quitté

l'Écosse pour le Nouveau Monde. Il en est de même pour la danse. La *Highlands Dance* est une pure création des Lowlands, postémigration au Canada. La forme de danse pratiquée dans les foyers était la claquette qui, elle, était refusée d'entrée au collège parce que jugée inauthentique et pas assez typique. En voulant la sauver et la promouvoir, MacKenzie a donc contribué à ostraciser la culture gaélique du Cap-Breton.

Ultimately, the sort of "Gaelic Revival" which MacKenzie espoused was never really inspired by real Gaelic life, but by non-Gaelic speakers' ideals of their Highland ancestry. He could never allow his institution to evolve in a way which would expose his own estrangement from the culture which he championed, and as a result he served only to alienate the very people he had hoped to improve. MacKenzie gave Cape Breton Gaels the choice between tartanization and Anglicization, either path eventually leading to the other, and both perpetuating the stigma of Gaelic life in Nova Scotia.

Dembling : 1997, 54

### **Le Gaelic College aujourd'hui**

De nos jours, certains éléments nuisant au statut de promoteur de la culture réelle de la communauté gaélique du Cap-Breton demeurent attachés au Gaelic College, mais il est indéniable que des progrès importants ont été réalisés. En effet, le piano, le violon et la claquette ont été introduits dans les disciplines offertes et sont très populaires. Pour les enseigner, on a également fait appel à des ressortissants de la communauté. Il existe aussi différents programmes d'immersion en langue gaélique, que ce soit pour des fins de semaine ou des blocs de trois semaines durant l'été. Depuis 1996, un poste à plein temps de directeur du gaélique a été créé, ayant comme mandat d'augmenter la présence du gaélique dans tous les programmes du collège. Le matériel utilisé dans les classes provient de plus en plus de la tradition orale locale et ses porteurs naturels sont parfois invités à donner des cours, quoique, encore aujourd'hui, beaucoup de professeurs sont originaires du Gàidhealtachd écossais. De plus, le côté compétitif du Mod a été un peu mis de côté pour mettre de l'avant l'aspect festif et la simple participation.

Malgré tout, le tartanisme reste toujours aussi indissociable de l'établissement. Il faut dire que, si MacKenzie n'a pas trop tablé là-dessus lors de son règne de directeur, l'apport touristique est devenu impossible à ignorer pour le collège, surtout quand on sait que l'image de marque de la Nouvelle-Écosse a été bâtie sur son côté écossais. Bien promue par les guides touristiques et autres publications gouvernementales destinées à profiter de la manne des vacanciers, la boutique de souvenirs du collège se drape de ses plus beaux tartans et offre tout ce que l'amateur d'antimodernisme à sauce celtique peut désirer. Et, bien sûr, un joueur de cornemuse l'accueille à son arrivée.

Cependant, il faut dire que l'institution ne peut se permettre de cracher sur cette source additionnelle de revenus. Partiellement financée par des fonds privés, partiellement par des subventions gouvernementales provinciales, elle a besoin d'autres sources pour pouvoir faire ses frais. Elle y parvient seulement en ajoutant le prix demandé pour les différents cours offerts, des campagnes de financement diverses, des concerts, des conférences et, évidemment, les ventes de la boutique, à son budget.

Ainsi, malgré toutes les bonnes intentions qui ont mené à sa création, le Gaelic College of Celtic Arts and Crafts n'a pas toujours été un facteur positif pour la communauté gaélique. Mais les choses tendent à changer. Si le contenu plus lié à la tartanry n'a pas été retiré du curriculum (pipe bands, Highlands Dance, tartans, etc.), des éléments de la tradition locale réelle y ont été ajoutés. Cependant, il appert indéniable que la musique reste l'attrait primordial pour ceux qui décident d'aller y suivre des cours, bien avant la langue comme telle. Aussi, comme à ses débuts, la clientèle provient généralement de l'extérieur et peu de la communauté gaélique rurale locale. Mais si les prémisses qui ont mené à sa création sont toujours aussi biaisées, reste que, l'âge et la sagesse aidant, il profite maintenant de l'apport considérable de la communauté gaélique et se veut de plus en plus intégré à celle-ci.

## Objectifs de recherche

C'est en raison de son statut de synthèse des grandes tendances historiques et relatives à la langue et la culture gaélique que j'ai voulu effectuer un court séjour sur le terrain au Gaelic College of Celtic Arts and Crafts de St. Ann's. En effet, il appert que cet endroit représente assez bien de par son histoire la situation et l'évolution de la province en général face à son origine écossaise, même si ce n'est pas toujours nécessairement en lien avec la communauté gaélique réelle. Ce qui peut sembler une lacune à première vue, m'apparaît plutôt ici comme une force, puisque cette déviation suit de près celle de l'ensemble. De la même façon, le tartanisme de l'institution reflète aussi l'image projetée par la province.

En me rendant au Gaelic College, il y avait plusieurs questions auxquelles je voulais tenter de répondre. Est-ce que les activités du College participent à une renaissance réelle du gaélique au Cap-Breton ? Procède-t-il d'une démarche politique de sauvetage de la langue ? Qui est attiré par ses sessions estivales ? Dessert-il la population locale ? Est-ce que les enseignements prodigués durant ces sessions vont durer dans le temps ? Est-ce que les participants apprennent concrètement une bonne base linguistique ? Assez pour vouloir continuer ? Assez pour vouloir transmettre ce qu'ils ont appris ? Pourquoi apprendre le gaélique aujourd'hui ? Est-ce que les gens s'y rendent réellement pour la langue ? Plus pour la musique ? Pour la culture en général ? Par nostalgie ? Pour retrouver leurs racines ? Par conviction politique ou religieuse ? etc.

Évidemment, je n'ai jamais cru pouvoir apporter réponse à toutes ces questions avec un terrain et un travail de la nature de celui que j'ai effectué. Par contre, il me semblait tout de même propice pour amorcer une piste de réflexion sur ces sujets.

Étant donné que plusieurs travaux d'éminents chercheurs ont déjà porté sur le déclin de la langue gaélique, tant en Écosse qu'au Cap-Breton, ce n'est



pas l'angle que j'ai voulu aborder. Je ne me suis donc pas attardée aux raisons qui ont fait que la langue est en danger de disparaître, mais plutôt sur ce qui fait qu'elle existe encore. Qu'est-ce qui justifie qu'une langue aussi peu « rentable », puisqu'elle n'est pas nécessaire à la communication, ni même vraiment à l'identification, puisque de nombreux autres éléments l'y ont supplantée, perdue en terrain aussi hostile et réussit à attirer assez de nouveaux adeptes pour justifier son enseignement.

Il ne faut pas se leurrer; de nombreuses autres langues ont été apportées massivement par les immigrants au Canada. Par contre, malgré son statut peu enviable à même son pays d'origine, le gaélique a fait preuve d'une résilience extraordinaire, surtout quand l'on considère qu'il n'est pas perçu comme ayant le statut de grande langue européenne de culture au même titre que le français, l'allemand, l'italien ou même le russe, par exemple. Sans même s'éloigner de leur famille immédiate, les Écossais ont fait preuve d'un conservatisme linguistique de beaucoup supérieur aux Irlandais, qui ont pourtant aussi afflué abondamment vers le Nouveau Monde.

Encore une fois, ce présent travail ne prétend pas avoir la profondeur ou même l'étendue nécessaires à une étude exhaustive de ce phénomène de résilience. Il ne s'agit pas non plus d'une étude comparative entre différents groupes d'immigrants. Plutôt exploratoire et à échelle réduite, il s'est préférablement concentré sur ceux qui entreprenaient l'apprentissage du gaélique, pour essayer de cerner quelles tendances exposées plus haut (antimodernisme, celtomanie, identité ethnique, revitalisation linguistique, etc.) ont été instrumentales dans leur décision de s'inscrire à une session d'été du Gaelic College. Aussi, il cherche à mettre en lumière le niveau d'engagement projeté de ces nouveaux étudiants envers la langue; les buts qu'ils se sont donnés, leurs intentions par rapport à la langue et leur désir de transmettre leurs connaissances la concernant. Il y aurait eu de nombreuses façons d'aborder un tel problème, une seule a été retenue, elle sera présentée dans la section suivante.

## **Méthodologie**

### **Choix de la population étudiée**

Premièrement, pour toutes les raisons évoquées plus haut, j'ai décidé d'effectuer ma collecte de données au Gaelic College of Celtic Arts and Crafts, durant la session d'été. Ce choix tient autant de l'intérêt pour l'établissement en tant que tel, que de son accessibilité accrue de par le fait qu'il offre des programmes estivaux de courte durée, avec hébergement, propices à attirer une clientèle variée et pas seulement les étudiants habituels, universitaires ou autres. Cette ouverture était à la fois propice pour que je puisse m'intégrer au groupe et pour que ce dernier présente un plus large spectre des tendances à l'œuvre pour y attirer les étudiants, ceux-ci étant recrutés dans une population plus générale, incluant les travailleurs profitant de leurs vacances pour entreprendre l'apprentissage du gaélique.

Deuxièmement, j'ai choisi la session en fonction de la clientèle recherchée. En effet, le College offre des sessions pour jeunes (5-18 ans) seulement, d'autres pour adultes seulement et certaines sont mixtes. N'ayant pu me permettre un séjour de plus d'une semaine – pour des raisons économiques et temporelles – j'ai opté pour une session pour adultes seulement. Ce choix rendait les démarches de recherche plus aisées puisque les individus étaient libres de participer ou non, sans que je doive obtenir la permission écrite de leurs parents ou tuteurs légaux. Mais, plus que bureaucratique, cette décision a d'abord été motivée par la recherche elle-même : des adultes ont pu choisir librement et après réflexion personnelle d'investir temps et argent dans cette activité, des jeunes ont pu subir l'influence de leurs parents. En sélectionnant une population adulte, je voulais tendre vers les motivations les plus larges possible, puisqu'il est fort probable que le biais identitaire et musical soit plus important chez les jeunes, surtout si leurs parents les poussent à prendre part à l'activité. Après tout, leur statut de pourvoyeurs de fonds peut limiter le choix

d'activités comme les raisons justifiables d'y participer pour leurs enfants, contrairement aux adultes indépendants.

Toujours en restant avec une population adulte, j'aurais pu décider d'observer les participants au programme TIP (Total Immersion Plus), mais cela aurait fait naître de nombreuses nouvelles contraintes. Premièrement, l'obligation constante de parler gaélique, langue que je ne maîtrise pas, aurait rendu difficile la tenue d'entrevues avec les participants dans une autre langue. Ensuite, ce programme attire une population beaucoup plus pointue que les autres. En effet, il faut être bien plus dévoué à son apprentissage pour décider d'investir trois semaines complètes de son été pour son immersion en plus des frais de cours, d'hébergement, de transport, etc. Il y a aussi de fortes chances que ce ne soit pas le premier pas effectué dans l'apprentissage, mais plutôt une étape subséquente à d'autres, pour se plonger plus avant dans la langue. Ainsi, cette clientèle me semblait moins représentative de la population plus générale des débutants dans l'étude du gaélique, en plus d'être plus difficile d'accès.

De cette manière, la session 3A, ouverte seulement aux adultes, a été sélectionnée pour tenir l'enquête de terrain. Elle se déroulait du lundi 6 au vendredi 10 août 2007, inclusivement. Chaque jour, il y avait cours de 9 h à 15 h, avec parfois la possibilité d'une assemblée générale à 8 h 30, particulièrement le lundi et le vendredi. La première était pour accueillir les nouveaux étudiants. La deuxième pour remettre diplômes et médailles aux participants. De nombreux cours étaient offerts en plus du gaélique (cornemuse, bodhran, claquette, harpe, piano, tissage, chant gaélique).

Parmi les différents niveaux de langue offerts, j'ai décidé de me concentrer sur les débutants (« New beginners », niveau G5 du Gaelic College, n'ayant aucune expérience préalable nécessaire<sup>11</sup>). Ce groupe commençant tout juste à s'investir dans le gaélique, il me semblait plus à même de bien percevoir les raisons qui l'ont poussé à faire ce premier pas. Puisqu'il n'est pas question ici de persister dans sa démarche d'apprentissage, mais bien de tendre à définir

---

<sup>11</sup> « Summer School Courses » in Gaelic College of Celtic Arts and Crafts : 2008

les tendances qui sont les plus susceptibles d'inciter les gens à l'entreprendre. Le choix de débutants excluait la variable additionnelle des raisons pour continuer, une fois que l'on a eu une première démonstration de la difficulté de la langue. Puisqu'il faut bien le dire, le gaélique n'est pas une langue facile pour le locuteur anglophone moyen qu'est la très grande majorité des étudiants du Gaelic College. Aussi, et c'est non négligeable, il s'agissait du niveau auquel je me classais moi-même, n'ayant pas eu de formation préalable en gaélique.

Avec quatre périodes sur cinq par jour dédiées à ce niveau de langue (durant la cinquième période, le cours de chant gaélique recueillait la majorité des étudiants de la langue, quel que soit leur niveau), il m'apparaissait propice à recueillir un échantillon raisonnable pour ce genre de recherche, soit une dizaine de personnes. Le College ne forme en effet que de petits groupes pour faciliter l'apprentissage, ainsi, si l'on tient compte des refus de participer et de la redondance des participants, cet échantillon semblait assez réaliste de la collecte possible à effectuer.

### **Collecte de données**

La collecte de donnée s'est effectuée sur deux niveaux. Premièrement, m'étant moi-même inscrite au programme, j'ai pu faire de l'observation participante, tant dans les cours comme tels que sur le campus. Ensuite, j'ai effectué des entrevues avec d'autres participants. Ces entrevues ont été filmées à l'aide d'une caméra numérique. Chaque participant s'est d'abord vu expliquer le projet et offrir un formulaire de consentement avant de commencer l'entrevue. Ils ont aussi eu le choix d'être filmés ou non ou encore d'enregistrer leur voix, sans leur image.

Les entrevues étaient semi-dirigées, c'est-à-dire que j'avais une liste préétablie de thèmes que je voulais aborder avec chacun, mais pas de questions précises et identiques pour tous. Les thèmes étaient développés au gré de l'ordre de la conversation, certains répondants ne nécessitant que très peu

d'interventions de ma part pour les aborder, alors que d'autres exigeaient une constante direction pour alimenter le dialogue.

Je n'ai effectué aucune entrevue la première journée de cours. Je me suis plutôt présentée sans même apporter mon équipement audiovisuel. J'ai profité de cette journée pour me faire connaître, pour approcher des sujets potentiels et pour entrevoir les possibilités de filmer en classe. Il n'y a pas eu d'opposition.

Les entrevues avaient plutôt la forme d'entretiens informels, je portais la caméra en parlant au participant, puis je la laissais rouler sans plus lui porter attention. Évidemment, certains ont été plus naturels que d'autres et ont mieux répondu à de telles circonstances en oubliant plus ou moins qu'ils étaient filmés. Tous étaient libres de terminer l'entrevue, de retirer leur participation du projet ou de me poser toute question qui pouvait leur venir en tête.

Les entrevues se sont déroulées entre les cours, de façon à ne pas nuire à leur apprentissage ou aux activités qu'ils avaient planifiées pour cette semaine au Gaelic College. La durée moyenne était d'une douzaine de minutes. Chacun était libre d'indiquer la plage horaire qui lui convenait le mieux ainsi que l'endroit. De façon générale, les entrevues se sont déroulées dans les salles de cours. Une participante a préféré sa chambre. Une autre avait choisi l'extérieur, sur le campus, mais la météo en a décidé autrement : pour éviter la pluie, l'entrevue a aussi eu lieu dans une salle de classe.

### **Méthode d'analyse**

Il est bien évident que l'utilisation de l'observation participante et de l'entrevue semi-dirigée comme moyens de collecte des données prête à l'analyse qualitative. Une analyse quantitative de la situation des adultes entreprenant l'étude de la langue gaélique au Gaelic College demanderait un échantillon beaucoup plus large pour commencer à être représentative; elle devrait même s'étendre sur plusieurs années. Ce travail n'a pas un objectif aussi large. Il s'agit plutôt d'esquisser un instantané de la situation telle qu'elle s'est présentée dans la semaine du 6 au 10 août 2007. Par le témoignage de ces

participants, je voulais faire ressortir les points communs dans leurs motivations et leurs intentions et la possibilité réelle de leur implication avec le gaélique.

### **Problèmes rencontrés**

Le principal problème rencontré dans la collecte des données fut celui du nombre de personnes. J'avais espéré effectuer une dizaine d'entrevues. Il n'y avait même pas la moitié de ce nombre d'inscrits aux cours de niveau G5. Non seulement les mêmes étudiants se retrouvaient aux différentes périodes, mais ils étaient beaucoup moins nombreux qu'escompté. Dans la première période, nous étions trois, m'incluant. Dans la deuxième, quatre, comprenant les trois mêmes personnes que la première période, puis dans la troisième, deux, m'incluant ainsi qu'une autre personne des deux premiers cours, puis deux aussi dans la dernière, mais avec l'autre personne qui assistait aux deux premières périodes. Donc, si l'on m'exclut du nombre, on arrive à un total de trois entrevues possibles avec les débutants des cours de gaélique. Là-dessus, les deux premières personnes ont accepté avec enthousiasme et participé à une entrevue. La troisième a accepté, mais ne s'est jamais présentée au rendez-vous, puis a ensuite évité soigneusement toute rencontre. Elle n'a donc pas été interviewée.

Il est évident que les critères de sélection des répondants ont dû être élargis pour pouvoir obtenir un échantillon plus important. Je suis donc allée voir du côté du cours de chant gaélique. Regroupant la majorité de ceux qui s'intéressent à la langue, ce cours comprenait une douzaine de personnes (dont les deux déjà interviewées, la personne qui s'était défilée et moi-même). Là-dessus, deux ont accepté et m'ont accordé une entrevue. Si d'autres semblaient intéressées, la plage horaire du cours étant en fin de journée, après un marathon de classes différentes demandant un déplacement rapide entre les salles, en a découragé quelques autres. La fatigue de la journée ne leur donnant pas envie de la poursuivre, même pour une conversation informelle. Malgré l'offre de se rencontrer à un autre moment, selon leur disponibilité, personne d'autre n'a pu être convaincu dans cette classe, trouvant cette option un peu trop compliquée à

leur goût. Beaucoup m'ont par contre fait preuve de la plus grande bienveillance et m'ont encouragé dans mes démarches.

Il faut dire que l'horaire serré ne donnait pas lieu à beaucoup de temps de rencontre. Pour des gens en vacances, devoir passer sans cesse d'une salle à l'autre selon un horaire plutôt exigeant pour apprendre des notions qui demandent quand même un bon niveau de concentration avait de quoi décourager toute autre forme d'activité. Cela rendait les gens plus difficiles à trouver et convaincre, malgré l'assurance de la brièveté de l'entretien. Il appert important de mentionner que beaucoup d'étudiants de cette session du Gaelic College étaient retraités, et donc moins habitués à suivre ce genre de discipline temporelle et intellectuelle. Aussi, une fois la journée de cours terminée, tout le monde semblait disparaître pour se reposer, qui dans sa chambre, qui dans son logement hors campus. Ne résidant pas sur le campus, il m'était alors difficile de rencontrer en soirée des gens avec qui je n'avais pas de rendez-vous préalable.

Devant cet échantillon encore réduit, j'ai dû élargir un peu plus mes critères pour inclure les enseignants qui offraient les cours de gaélique aux débutants. Les deux ont accepté et ont été interviewés. Ainsi, sur un objectif de dix, seulement six entrevues ont pu être réalisées, et ce, malgré un généreux élargissement des critères de sélection. Ce sera la collecte finale : six entrevues avec étudiants et enseignants, plus les observations générales liées à ma participation aux cours.

## Résultats

### Le lieu

Le Gaelic College se situe au détour d'une route de campagne bordée de forêts d'épinettes, à proximité de la baie de St. Ann. Il est annoncé autant par des panneaux routiers gouvernementaux verts que par les panneaux publicitaires maison, peints sur bois, avec un petit auvent. Dans les deux cas, il est désigné de façon bilingue, en anglais et en gaélique. La boutique de souvenirs y est aussi indiquée sur le bord de la route, invitant les touristes à s'y arrêter en passant, et un joueur de cornemuse les accueille et les attire de ses airs envoûtants. Le stationnement est adjacent au chemin; derrière se trouve le premier bâtiment, impressionnant avec son clocher et ses allures officielles. La boutique, les bureaux administratifs ainsi que la bibliothèque s'y trouvent.

Pour accéder au campus comme tel, il faut passer à travers le bâtiment principal par une porte cochère. On arrive alors devant une aire gazonnée sillonnée de chemins piétonniers menant aux différents édifices et un monument au révérend MacLeod se trouve devant nos yeux. Il y a six autres bâtiments qui forment le campus : le studio de tissage, l'atelier, le Great Hall of the Clans, le hall MacKenzie, la maison MacLeod et la maison des Highlands, en plus de quatre petites cabanes reculées pour la pratique de la cornemuse. Le hall MacKenzie, la maison MacLeod et la maison des Highlands contiennent des chambres pour l'hébergement des étudiants, en plus de salles de cours ou de rencontre.

La boutique de souvenirs présente un mélange de *tartanry* et d'objets de la culture locale. En plus des divers éléments celtiques communs, que ce soit des bijoux aux motifs particuliers, des tartans divers et leur clan associé, des kilts faits sur mesure, des peluches, etc., il s'y trouve aussi des disques compacts d'artistes locaux, des méthodes de langue et d'apprentissage de techniques musicales locales, des instruments de musique, des productions



artisanales, etc. Si le service est en anglais, la facture remercie les clients d'un « Thank you! Please Call Again! TAPADH LEIBH! ».

### **Le College**

Une journée type au Gaelic College commence à 8 h 30 avec l'assemblée dans le Hall MacKenzie. Si elle n'est « obligatoire » pour tous que le lundi et le vendredi, elle a quand même lieu les autres jours de la semaine. Pour poursuivre la tradition instaurée par le révérend MacKenzie lui-même, on récite le « Ô Canada » et le « Notre Père » en gaélique. C'est Catriona Parsons, professeure au College ainsi qu'à l'Université St. Francis Xavier, qui en a la charge. Elle commence par expliquer la prononciation et la signification de chaque phrase, en les faisant répéter, puis guide l'assemblée dans la récitation complète de la prière et le chant de l'hymne national. Ensuite, de 9 h à 12 h, se déroulent les trois premières périodes de cours, avec un battement de dix minutes entre chacun pour changer de local. Un dîner d'une heure suit, puis les quatrième et cinquième périodes, le tout se terminant à 15 h. Chacun est plus ou moins libre de faire son horaire, tout dépendant de son niveau et des cours disponibles. Quand on s'inscrit à une session, on demande de sélectionner trois disciplines que l'on voudrait suivre ainsi que leur niveau. Lors de l'inscription au College, le dimanche précédant la session, on nous remet un horaire avec les cours suggérés et les alternatives possibles, ainsi qu'un insigne avec notre nom, à porter au cou.

L'atmosphère y est très conviviale. Les gens se saluent, se présentent, s'informent de l'origine de chacun, des disciplines qu'il a décidé de suivre et de la longueur de son séjour, plusieurs combinant plus d'une session. Le tout se fait en anglais, hormis une table dans la cafétéria qui est réservée à ceux qui désirent pratiquer leur gaélique; elle n'est pas toujours occupée ou l'est souvent par les instructeurs. Beaucoup d'étudiants n'en sont pas à leur première visite, certains fréquentant l'endroit chaque été depuis des décennies. Au premier regard, il saute aux yeux que la clientèle majoritaire au cours de cette session

3A se composait de retraités ou de personnes en fin de carrière. Le groupe suivant en nombre était celui des jeunes adultes, dans la vingtaine. Il n'y avait que bien peu de gens qui se situaient entre ces deux groupes.

Certains événements venaient s'ajouter à l'horaire régulier. Le lundi soir avait lieu un « jam » des instructeurs, le mercredi soir, une représentation publique de ces derniers, le jeudi soir, le *ceilidh* des élèves, puis la remise des diplômes et médailles le vendredi matin. Le spectacle du mercredi dévoilait au public extérieur payant les talents musicaux et de danse des instructeurs (parfois simultanément). La soirée se déroulait entièrement en anglais, sauf deux numéros de chant gaélique, a capella ou accompagnés de harpe. Le *ceilidh* des élèves permettait à ces derniers de présenter à leurs collègues ce qu'ils avaient appris au courant de la semaine. Seul le numéro du cours de chant gaélique a utilisé la langue. En ce qui concerne la remise des diplômes, tous les inscrits avaient droit au leur, peu importe leur participation ou leur performance. De plus, chaque instructeur nommait un récipiendaire de médaille pour son mérite particulier dans la discipline enseignée.

### **Personnes interviewées**

#### Cours de gaélique G5

1) Faith Schloneger, 21 ans, vit au Wisconsin où elle travaille dans une station-service. Originaire de la Corée du Sud, Faith a été adoptée à l'âge de six mois par des parents américains, dont les origines sont principalement allemandes. Elle n'a aucun souvenir de la Corée et aucun contact là-bas. Elle n'a jamais même pensé apprendre le coréen. Sa langue maternelle est l'anglais, et elle se considère comme Américaine. Elle a appris un peu d'espagnol et de français au secondaire, mais pas assez pour parler ni l'un ni l'autre. Les disciplines qu'elle a choisi d'étudier au Collège sont le gaélique, la claquette et le piano. Elle s'intéresse au gaélique parce que c'est un « *fun sounding language* » (entrevue personnelle), qu'elle écoute beaucoup de musique celtique et voudrait mieux comprendre les chansons et leur origine. Si elle ne

connaît personne qui parle gaélique, plusieurs de ses amis ont des intérêts similaires pour la chose écossaise.

Elle a découvert le Gaelic College en rendant visite à une amie qui a résidé dans la région deux ans plus tôt. Tombée amoureuse de l'endroit, elle a décidé d'économiser en vue d'un séjour prochain. Elle s'est inscrite à deux sessions de suite, pour apprendre les bases principales de la langue. Ensuite, une fois de retour chez elle, elle compte s'inscrire aux cours en ligne offerts par le College et ainsi étudier véritablement la langue. Son but est la maîtrise suffisante du gaélique pour aller en Écosse et pouvoir le parler couramment. Si elle a des enfants, elle aimerait leur enseigner le gaélique, pour avoir une « *secret family tongue* », même si son partenaire ne le parle pas.

« Born-again christian », elle souhaite être capable de lire la Bible en gaélique pour voir les différences de traduction, mais ce n'est pas un véritable facteur dans son apprentissage. En plus de la musique, son passe-temps préféré est la lecture : elle aime les romans historiques et fantastiques, d'influences celtique et germanique (*Le seigneur des Anneaux, Beowulf*).

2) Ann Bovbjerg, née McCurdy Blanchard à Washington, a grandi en Pennsylvanie. Maintenant retraitée, elle a été enseignante et femme à la maison. Mariée à un Américain d'origine danoise, elle a eu deux enfants et deux beaux-enfants. La famille de son père (Blanchard) est d'ascendance anglo-normande, plutôt que française. Du côté de sa mère, son grand-père était un McCurdy de Baddeck, Cap-Breton; elle ne croit pas qu'il parlait gaélique, mais n'en est pas certaine. Elle ne connaît personne d'autre qui le parle ou l'apprend. Sa langue maternelle est l'anglais et elle se considère américaine de souche européenne, plus particulièrement « britannique bigarrée » (« *general motley UK* », entrevue personnelle). Elle a appris le français au secondaire, un peu d'allemand au collège et un tout petit peu de gaélique au courant de la semaine ! Son intérêt pour la langue a commencé lors d'un voyage en Écosse, sept ans plus tôt, où elle a aimé la calligraphie et la musicalité du langage. Elle le trouve beau et est curieuse de comprendre comment il est construit et fonctionne. Elle aimerait

être capable de produire des phrases par elle-même, de répondre à un interlocuteur et de lire. Elle songe à revenir l'an prochain et à se procurer une cassette pour se pratiquer l'oreille à la maison.

Elle a découvert l'existence du College par une publicité ramassée quelque part lors d'un voyage en Nouvelle-Écosse, quatre ans plus tôt, où elle avait visité la boutique de souvenirs. Elle avait appelé pour savoir s'ils enseignaient l'écossais, ce qu'ils ne font pas, et pour vérifier si elle se qualifiait pour la petite cornemuse, ce qui était le cas. Elle a donc décidé de se lancer dans le gaélique, en plus de l'instrument. Ses passe-temps favoris sont de manger, dormir, produire ou écouter de la musique, nager, écouter les autres et partager une tasse de thé. C'est la musique qui l'a poussée vers le Gaelic College. « *I think my heart pacemaker is music, so if I turn off the music, I'll die* » (entrevue personnelle). Si elle atteint un niveau de maîtrise suffisant, elle aimerait pouvoir saluer ses petits-enfants en gaélique, mais pas avant d'être sûre d'elle-même et de les avertir de ce qu'elle fait, histoire qu'ils ne la croient pas un peu dérangée ! Elle aimerait aussi apprendre des chansons.

### Cours de chant gaélique

3) Norma Vanderzon, née à New Waterford, Cap-Breton a grandi à Toronto. Enseignante de science au secondaire à la retraite, elle revient dans la région chaque été pour garder contact avec ses racines celtiques. Sa famille est d'origine écossaise et acadienne. Sa langue maternelle est l'anglais et elle se considère comme canadienne, mais elle mentionne toujours qu'elle est née au Cap-Breton. Enfant, elle était terrifiée des langues étrangères; elle a donc refusé de suivre des cours de français. Ce n'est que plus tard, quand elle est devenue enseignante, qu'elle en a entrepris l'apprentissage en effectuant une immersion de trois semaines à Jonquière. Mariée à un Hollandais, elle a vécu deux ans et demi aux Pays-Bas et a appris le néerlandais.

Sa grand-mère ne parlait que gaélique jusqu'à sa rencontre avec son grand-père anglophone, qui la fit changer pour l'anglais. Elle n'a pas transmis

sa langue à ses 12 enfants, seulement quelques expressions courantes qui passaient dans la conversation comme s'ils étaient en anglais (ex : « strùpag » pour « tasse de thé, un peu de thé »). Par contre, elle chantait souvent des chants gaéliques, et c'est l'envie d'apprendre une chanson qu'elle se rappelait entendre sa grand-mère chanter qui a décidé Norma à suivre le cours de chant gaélique. À son cinquième été au Gaelic College, c'est la première fois qu'elle choisit une discipline plus linguistique. Elle y vient surtout pour le violon, mais a aussi suivi des cours de bodhran et de claquette cette année. Elle connaît l'existence de l'établissement depuis toujours; elle passait à côté chaque année avec sa famille. Elle venait aussi y assister aux Mods. Elle a toujours voulu y aller, mais ne réalisera finalement le projet qu'à 60 ans. Musicienne dans ses temps libres à Toronto, elle fait partie d'un groupe de musique traditionnelle du Cap-Breton. Son ambition est d'apprendre la chanson de sa grand-mère (« Mo Nighean Donn, Bhòidheach », qui a été enseignée dans le cadre du cours de chant gaélique) et de la chanter à ses petits enfants. Peut-être cette aventure avec le chant la poussera-t-elle à ajouter un cours de langue à son horaire l'année prochaine, mais elle n'en est pas certaine.

4) Rebecca McConnaughey est née et a grandi dans la partie écossaise rurale de la Caroline du Nord, sa famille est presque entièrement d'origine écossaise. Par contre, elle n'a jamais entendu parler gaélique dans son enfance; il semble que la langue y soit disparue au lendemain de la guerre de Sécession. Chanteuse classique de formation, elle enseigne le chant dans un collège du Minnesota. Durant sa formation, elle a appris le français et l'allemand et peut chanter et traduire l'italien, le latin et le russe. Si elle a étudié plusieurs langues, le gaélique est la première pour laquelle elle est friande de grammaire, se contentant habituellement de pouvoir comprendre les chansons. Au Gaelic College, elle était de niveau G3 (intermédiaire). Elle a une relation spéciale avec la langue dont elle a entrepris l'apprentissage seule il y a deux ans à l'aide de livres comme *Teach Yourself Gaelic* (Robertson et Taylor : 2003).

Elle ressent une attirance particulière envers l'Écosse (où elle est allée quatre fois) et la langue gaélique, qu'elle croit venir de son identité, de sa fibre intérieure, comme un retour au bercail en quelque sorte. En tant que musicienne, elle est aussi très motivée par la beauté des chansons, qu'elle a l'impression de comprendre. Elle n'a jamais eu ce sentiment avant; même si elle aime beaucoup « ses » autres chansons, les gaéliques la touchent à un niveau plus profond. Par contre, elle admet avoir toujours chanté un répertoire classique et ne pas connaître beaucoup de chansons folkloriques en dehors de celles qu'elle chantait petite (surtout américaines et écossaises des Lowlands). Elle a longtemps voulu apprendre des chansons gaéliques, mais ne s'y est mise sérieusement que deux ans plus tôt, ce qui l'a entraînée vers la langue. Elle a découvert le Gaelic College par une recherche Internet, et a tout de suite décidé de venir y étudier. C'était sa première visite. Elle a aussi pris des cours de *chanter* et songe à se mettre à la petite cornemuse.

Elle ne connaît personne qui parle gaélique, à part possiblement son chat Fingal qui, raconte-t-elle à la blague, vient toujours la voir quand elle chante en gaélique, prouvant ainsi son attachement à la langue (ou son caractère appétissant !). Si elle lui parle parfois, il ne répond malheureusement jamais... Elle entend continuer à apprendre le gaélique en s'inscrivant aux cours en ligne offerts par le College, en plus de bien réviser chaque cours de la session d'été qu'elle a enregistré. Elle voudrait arriver à parler couramment gaélique.

#### Les instructeurs

5) Daniel Poole, 18 ans, est né et a grandi sur l'île de Skye, en Écosse, de parents anglais qui l'on inscrit à l'école gaélique dès l'âge de cinq ans pour qu'il puisse être plongé dans la culture de l'endroit où ils avaient décidé de vivre. À ce jour, il a fait 13 ans de gaélique et le parle couramment. C'était sa troisième semaine au Gaelic College et sa deuxième en tant qu'aide-instructeur; il enseignait trois des quatre périodes de G5 de la journée.

Si Daniel ne se sent pas du tout Écossais, il a une certaine connexion avec la langue : il la soutient parce qu'il la parle. Il préparait son entrée à l'université et désire devenir enseignant d'éducation religieuse; il n'y avait pas de place à son horaire de cours pour poursuivre son étude du gaélique. S'il ne se considère pas comme religieux, il se dit protestant et a déjà lu la Bible en gaélique à l'école. Il ne sait pas où il vivra une fois ses études terminées; ses plans sont ouverts et risquent d'être influencés par les rencontres qu'il fera. Il ne sait pas non plus s'il apprendrait le gaélique à ses enfants s'il en avait, cela dépendrait de leur lieu de résidence. Il voudrait surtout pouvoir leur apprendre à dire des insultes, ce qu'il considère comme son utilité principale, surtout en Angleterre. Il n'est pas intéressé par les choses ou la musique celtique.

Selon ce qu'il a pu observer, il y a deux types de personnes qui entreprennent l'étude du gaélique au Collège : ceux qui ont des origines écossaises et ceux qui sont intéressés par les langues. Le premier groupe est de beaucoup majoritaire pour lui.

6) Catriona (NicIomhair) Parsons, née à Aignish, sur l'île de Lewis, en Écosse, a d'abord appris le gaélique, suivi de près par l'anglais. La génération de ses grands-parents étant la dernière unilingue, elle a grandi dans un environnement bilingue. Par contre, elle allait à l'école à Stornaway, où tout se faisait en anglais, seule langue d'enseignement. À l'époque, personne ne pensait que le gaélique était en danger et tous s'entendaient sur l'utilité de l'anglais pour réussir dans la vie. C'est durant ses études de deuxième cycle en linguistique à l'Université d'Édimbourg qu'elle a réalisé, en analysant sa structure, la beauté et son attachement envers sa langue maternelle. Au cours de ses études, elle a aussi appris le français et le latin, en plus de rencontrer son futur mari, d'origine américaine.

Déménagée en Virginie, elle était très occupée en tant que femme de pasteur luthérien (quoiqu'elle ait été élevée dans une famille presbytérienne) devant s'occuper des activités de l'église, mère et enseignante d'anglais. Elle n'a pas transmis le gaélique à sa fille, son mari ne le parlant pas et étant hors de

sa communauté, elle s'est seulement contentée des chansons. Cependant, elle est convaincue que, si elle s'y mettait, elle le parlerait très vite ayant une bonne oreille.

Si elle a toujours su qu'il y avait une communauté gaélique en Nouvelle-Écosse, c'est en venant y passer ses vacances avec son mari qu'ils sont tombés amoureux de l'endroit. Ils y sont retournés chaque année, puis ont acheté une maison et on a demandé à Catriona si elle voulait enseigner le gaélique au Collège, ce qu'elle fait depuis 1978. Au début, c'était tout l'été, maintenant, elle ne donne que deux ou trois semaines de cours. Elle demeure à plein temps en Nouvelle-Écosse depuis 1993, année où elle est devenue professeure à l'Université St. Francis Xavier. Elle est veuve depuis sept ans.

Pour elle, une des raisons majeures de l'intérêt pour le gaélique provient de la musique : soit que les gens veulent comprendre les paroles des chansons ou encore le titre sur le haut de leurs feuilles de partitions et apprendre à les prononcer. Elle a remarqué un engouement mondial pour la musique celtique au cours de la dernière décennie et avant. Selon elle, la connexion entre la langue, la musique et la culture n'est pas aussi renforcée dans les différents cours qu'elle pourrait l'être, et elle essaie de remédier à la situation. Elle cite l'exemple du *puirt a beul*, qui, par les mots, donne le rythme de la musique.

Un autre groupe important est celui des Néo-Écossais dont les grands-parents parlent encore gaélique. Elle mentionne qu'au cours de la dernière décennie, plusieurs jeunes ont réalisé qu'ils étaient en train de perdre quelque chose : leurs grands-parents parlaient gaélique, pas leurs parents ni eux, et il était de leur devoir de s'assurer que la langue ne disparaisse pas complètement en l'apprenant et en la transmettant à leurs enfants. Ensuite, il y a ceux d'ailleurs en Amérique du Nord. Elle est fascinée par ce groupe qui, n'ayant pas de racines écossaises ou celtiques, commence à s'intéresser à la langue par Internet ou des voyages en Écosse, et qui se met à l'aimer et y plonger plus à fond, à découvrir une façon de voir les choses qui correspond à la leur.



Selon Catriona Parsons, l'intérêt pour le gaélique fluctue d'une année à l'autre, surtout si elle se fie aux inscrits aux cours de St.FX. Quand elle a commencé à y enseigner, c'était parce qu'il y avait une croissance du nombre d'étudiants. Depuis, elle s'est stabilisée et le nombre de participants varie d'une session à l'autre. Par contre, elle croit que les Néo-Écossais participent à beaucoup de cours de gaélique différents, souvent informels. Elle mentionne le niveau de langue impressionnant des participants au programme d'immersion TIP du Collège. Elle croit qu'il est possible d'apprendre le gaélique et que quiconque y est intéressé peut y parvenir, surtout à St.FX, seul endroit en Amérique du Nord à offrir quatre niveaux de gaélique écossais.

## **Discussion**

### **Qui participe à une session d'été au Gaelic College ?**

À la lumière des quelques entrevues réalisées, mais aussi de mes observations générales, il appert que la très grande majorité de la clientèle du Gaelic College est composée de retraités. Bien sûr, il est fort probable que cet état de fait soit grandement influencé par la nature de la session (pour adultes seulement). On peut supposer que les adultes plus jeunes ont préféré les sessions mixtes, surtout s'ils avaient des enfants qui ont alors pu les y accompagner. N'empêche, ce genre d'activité semble procéder d'une remise en question de son identité, d'un certain retour vers ses origines, opéré une fois que les autres besoins essentiels sont comblés. Alors que la famille est élevée, la carrière terminée, vient le loisir d'un recentrement sur soi, sur ses intérêts personnels. Pour certains, il est question d'un rêve réalisé, d'un projet longuement caressé pour lequel le temps, l'argent et l'indépendance sont finalement réunis, permettant de le mener à bien. Pour d'autres, il s'agit de la continuité, de l'habitude estivale renouvelée : avant on allait visiter la famille, maintenant que le temps a passé et que les choses ont changé, on continue la tradition du voyage, mais couplée à une activité culturelle plutôt que familiale.

De la même façon, il est difficile d'ignorer le fait que les participants à la session 3A n'étaient pas, dans une proportion écrasante, résidents ou originaires de la Nouvelle-Écosse. En fait, de tous ceux avec qui j'ai eu des conversations informelles (une cinquantaine environ), il n'y en avait aucun qui habitait le Cap-Breton. La plupart étaient originaires de l'Ontario ou du New Hampshire. De façon générale, le nombre d'Américains était très élevé, mais surtout des régions ayant été peuplées par des Écossais, soit venant directement d'Écosse ou via la Nouvelle-Écosse. Ainsi, on peut affirmer que le Gaelic College ne semble pas desservir la population locale en offrant ces sessions estivales pour adultes. Il attire plutôt une clientèle extérieure et âgée. Mais cela ne veut pas dire qu'elle soit totalement étrangère à la région : beaucoup se

sentent un lien avec le Cap-Breton, soit parce qu'ils ont un ancêtre de près ou de loin qui en était originaire, soit parce qu'ils sont, à un certain niveau, descendants d'immigrants écossais.

Évidemment, ce genre de clientèle est bien plus susceptible d'être retrouvée à un endroit comme le Gaelic Collège, offrant des sessions d'été et l'hébergement. En quelque sorte, c'est à ce type de besoin que l'endroit répond. Quelqu'un de la région ou d'âge universitaire n'a pas besoin d'une session concentrée avec logis; il a d'autres options. Il est fort probable que, s'il est motivé à apprendre le gaélique, il va plutôt se tourner vers l'université (St. Francis Xavier à Antigonish, University College of Cape Breton à Sydney, etc.) ou encore des initiatives locales au sein de la communauté, cours du soir ou de fin de semaine, activités culturelles, etc. En ce sens, le Gaelic College, par son statut, l'image qu'il projette et la publicité qu'il fait, sert plus durant la session estivale à attirer une clientèle touristique de vacanciers étrangers qu'à pourvoir aux besoins locaux.

Si les femmes semblent prépondérantes dans l'échantillon des gens interviewés, ce n'est pas nécessairement le cas pour l'ensemble du Collège. Bien qu'il y ait certaines disciplines qui semblent plus plaire à un genre en particulier (cornemuse = hommes, tissage = femmes), les deux genres sont bien représentés sur le campus, quoique les femmes soient peut-être légèrement plus nombreuses. La plupart des gens qui se lancent dans cette aventure semblent être éduqués, souvent de niveau universitaire, ou du moins démontrer une curiosité intellectuelle constante et une aptitude à l'apprentissage. Rien de bien surprenant dans ce type d'activité culturelle.

De plus, le premier regard envers les participants à cette session n'aurait pu manquer de remarquer la blancheur de ces derniers, et pas seulement au niveau des cheveux. Effectivement, rien dans l'apparence extérieure n'aurait pu permettre de déceler une quelconque variation ethnique. En fait, Faith Schloneger, avec ses traits coréens, faisait totalement figure d'exception dans cette mer de blancheur rosée. Il faut dire que presque tous les participants sont

ou se disent d'origine écossaise. Si cette affirmation personnelle n'est pas fautive en soi, le nombre d'Écossais ayant immigré en Amérique étant ce qu'il est, ils ont laissé une très nombreuse descendance, la grande majorité d'entre eux n'est pas *seulement* de cette origine. Cette pureté originelle serait de toute façon d'autant plus utopique dans un contexte nord-américain que les mélanges ethniques sont plutôt la norme, surtout chez les gens d'origine européenne. Malgré l'homogénéité apparente des participants, il était facile de s'en convaincre au Gaelic College, simplement en regardant l'insigne de chacun où était inscrit son nom; plusieurs avaient clairement des origines autres. Si cet exercice peut souvent être trompeur, particulièrement chez les femmes qui ont pu changer de patronyme à leur mariage (comme les exemples de Norma Vanderzon et de Ann Bovbjerg en témoignent) reste qu'il est un indicateur du mélange. Par exemple, plusieurs hommes à qui j'ai parlé portaient des noms manifestement francophones comme *Leblanc*, *Robitaille* ou *Lejeune*, mais affirmaient fièrement leur origine écossaise.

Un peu comme il l'a été fait avec l'image générale de la province, une certaine sélection culturelle s'opère aussi au niveau individuel. Si l'on pose la question de l'appartenance ethnique, une fois que le pays figurant sur son passeport est nommé, on se dit d'origine écossaise, citant tout de suite l'ancêtre par lequel le sang s'est passé, omettant tous les autres. Cet état de fait montre à quel point l'image du Gaël a réussi à se draper de prestige au cours des dernières décennies. Alors qu'avant, il n'y a même pas un siècle, il fallait essayer de camoufler toute trace de son accent pour pouvoir réussir, poussant les parents à ne pas enseigner leur langue maternelle à leurs enfants pour leur permettre de gravir les échelons de la société, maintenant on revendique et accorde primauté à la présence d'éléments écossais dans son arbre généalogique. Mais ce lien réel au plan familial ne veut absolument pas dire que l'individu a eu de véritables contacts avec la culture gaélique. Souvent, cette appartenance est teintée de tartanisme romantique. Fiers d'être d'origine écossaise, plusieurs veulent embrasser la culture, en apprendre et porter les

signes extérieurs, pour se confirmer leur sentiment et le renforcer. Dans les limites du Gaelic College, cette culture est plus ou moins en accord avec ce qui se passe réellement dans la communauté gaélique, mais peut quand même y servir de porte d'entrée.

### **Pourquoi apprendre le gaélique au Gaelic College ?**

Comme il l'a été dit précédemment, beaucoup viennent au Gaelic College pour célébrer et nourrir leurs racines écossaises. Cependant, cela ne veut pas nécessairement dire qu'ils vont s'inscrire à des cours de gaélique. En s'attardant au contenu des entrevues réalisées, il est intéressant de constater à quel point l'origine écossaise joue un rôle étrange dans la décision d'apprendre le gaélique. En effet, Faith Schloneger n'a aucun lien familial que ce soit avec l'Écosse, pas plus dans sa famille adoptive que biologique, pourtant, elle a entrepris l'apprentissage du gaélique et vise la maîtrise de la langue. L'autre débutante, Ann Bovbjerg, a un grand-père originaire du Cap-Breton, mais ça ne semble pas particulièrement définitoire pour elle. Elle n'a suivi le cours que par curiosité et intérêt général stimulé surtout par la musique et la calligraphie. Elle voulait d'abord apprendre l'écossais et a tout simplement été ouverte à l'alternative proposée qui s'adonnait à être le gaélique.

Ensuite, dans le cours de chant, Norma Vanderzon a non seulement une grand-mère de la région, mais elle était Gaëlle et elle se rappelle l'avoir entendue chanter dans cette langue. Elle est très fière de ses origines et s'investit dans la pratique de différentes disciplines culturelles écossaises ou celtiques. Pourtant, elle n'a jamais voulu apprendre le gaélique et, même maintenant qu'elle s'intéresse aux chants de son enfance, elle n'est toujours pas convaincue qu'elle va chercher à maîtriser la langue. Pour ce qui est de Rebecca McConnaughey, elle n'a, quant à elle, jamais entendu parler gaélique dans son enfance; ses ancêtres écossais, s'ils le parlaient, ayant cessé de le faire il y a plus d'un siècle. Elle ressent toutefois un attachement particulier avec la langue,

un lien affectif profond, un sentiment de retour aux sources. Elle progresse rapidement dans son apprentissage et entend persister.

Du côté des instructeurs, Catriona Parsons est une dépositaire directe de la culture écossaise; c'est sa langue maternelle, elle n'a donc pas eu le choix conscient d'entreprendre son apprentissage. Daniel Poole non plus, puisque ce sont ses parents qui l'ont inscrit à l'école gaélique dès son plus jeune âge. Pourtant, l'attitude envers la langue est très différente entre les deux. La première y est très attachée, sa possession étant plutôt définitoire pour elle, et elle a décidé de l'approfondir durant ses études supérieures. Pourtant, elle ne l'a pas appris à sa fille. Le deuxième en est tout à fait détaché, jugeant son intérêt pour la langue uniquement dû au fait qu'il la parle. Il n'a pas d'appartenance particulière envers le gaélique, simplement que, comme c'est une langue en danger et qu'il la connaît, il se doit de la soutenir, sans plus. Puisqu'il est d'origine anglaise, il ne se sent pas du tout Écossais, malgré qu'il soit né et ait grandi en Écosse, et cela se reflète dans son attitude envers le gaélique. Tout au plus, il est chauvin dans son accent, considérant que celui de l'Île de Skye est bien supérieur à celui de l'Île de Lewis (d'où provient Catriona Parsons) et se vantant d'être excellent dans les joutes verbales d'insultes en gaélique. Là-dessus, son âge (18 ans) joue probablement pour beaucoup.

Ainsi, l'identité ethnique agit sur l'attitude et l'attrait envers la culture écossaise, mais est loin de garantir quoi que ce soit. Descendre de Gaëls ne fait pas nécessairement s'intéresser à la langue, même si l'on est fier et imprégné par la culture, comme en témoigne Norma Vanderzon. Ne pas en descendre n'exclut pas non plus de vouloir la parler, comme dans le cas de Faith Schloneger. De la même façon, avoir des ancêtres écossais ne participe pas au même niveau d'identification pour tous. Ainsi, Ann Bovbjerg est beaucoup moins touchée intimement par le gaélique que peut l'être Rebecca McConnaughey. Malgré tout, l'identité écossaise semble être un facteur important dans le choix d'apprendre le gaélique. C'est d'ailleurs la première

raison qui pousse les gens à venir étudier au Gaelic College, selon Daniel Poole.

Cependant, si l'origine ethnique ne semble pas être un attrait totalement commun, il en est un autre qui a touché chacun : la musique celtique. Des quatre participants interviewés, tous ont exprimé un attachement particulier à la musique qui, dans trois des cas, les a poussés vers la langue (Norma Vanderzon en étant restée à la musique seulement). Il faut dire que le Gaelic College est très centré sur la musique dans ses cours. Cela rejoint aussi la perception qu'a eue Catriona Parsons de la motivation principale à entreprendre l'étude de la langue. Selon elle, c'est précisément l'engouement pour la musique, que ce soit dans les paroles de chansons ou simplement le titre d'airs connus, qui pousse une majorité de gens à s'intéresser au gaélique. Il est vrai que la musique celtique en général jouit d'une vitrine internationale privilégiée par rapport aux autres traditions folkloriques. Beaucoup de gens n'ayant aucun lien préalable avec la culture celte sont épris de sa musique. Faith Schloneger en est un excellent exemple.

S'il est vrai qu'elle offre des mélodies accrocheuses, dans un registre familier à l'oreille occidentale, il est indéniable que l'on y est plus exposé qu'à d'autres, qui pourraient pourtant présenter les mêmes qualités. En ce sens, l'entrevue avec Rebecca McConnaughey est assez révélatrice. Chanteuse classique de formation, elle connaît une multitude de chants de plusieurs pays européens, mais limités au répertoire classique, généralement d'opéra. Quand elle s'est mise à apprendre des chants gaéliques (de la tradition orale), elle a été profondément touchée, d'une façon plus intense qu'avec n'importe quel autre répertoire qu'elle possédait auparavant. Elle attribue ce lien affectif à ses origines. Par contre, lorsque je l'ai interrogée à savoir si elle avait fait la même démarche avec d'autres traditions orales folkloriques, donnant l'exemple de chants hongrois ou scandinaves, elle a avoué ne jamais en avoir entendu. Je lui ai donc demandé s'il était possible qu'elle soit plus touchée par le répertoire celtique parce qu'il s'agissait d'un répertoire traditionnel par rapport au

classique avec lequel elle évoluait habituellement. Elle n'a pas rejeté l'idée, admettant après réflexion qu'elle ne le savait pas, puisqu'elle n'en avait jamais essayé d'autre.

Ainsi, la musique exerce un fort ascendant poussant plusieurs individus à se lancer dans l'apprentissage de la langue gaélique. Consciente de ce pouvoir de la musique, Catriona Parsons voudrait bien que l'on renforce le lien qui l'unit à la langue dans les cours dispensés au College, trouvant une lacune importante à ce niveau. Elle reste un argument de vente majeur pour convaincre les gens de s'investir dans l'étude de la langue. Mais cette force semble provenir à la fois de ses qualités intrinsèques que de son omniprésence médiatique et des images auxquelles on la rattache (lyrique, mélancolique, émotive, magique, etc.). Dès lors, la celtomanie nourrit l'image de marque de la musique celtique, qui renforce d'autant son influence et le nombre de ses adeptes, ce qui permet à la celtomanie de demeurer et même se répandre, et ainsi de suite.

En parallèle avec son omniprésence, l'image celtique a aussi quelque chose de particulier, d'exotique et de divertissant. Comme elle renvoie à un univers passé presque disparu, à la magie et à une façon de voir les choses différentes de ce qui a cours en général, plusieurs s'y intéressent comme à un voyage culturel. Quelqu'un comme Ann Bovbjerg s'est tourné vers le gaélique, mais aurait tout aussi bien pu décider d'apprendre à faire des sudokus ou des jeux de rôle, par exemple. Elle est curieuse, cherche à comprendre les choses et aime acquérir de nouvelles connaissances. Il s'agissait bien plus pour elle d'une activité nouvelle et intéressante que d'une quête identitaire. Pour une certaine partie de ceux qui se lancent dans l'étude du gaélique, il s'agit d'une activité comme une autre, un peu comme une activité parascolaire organisée par la municipalité. On l'essaie parce que c'est offert et nouveau, pour voir si ça pourrait nous plaire. C'est d'autant plus vrai pour une session de courte durée comme celles offertes par le Gaelic College, qui ne demande pas d'engagement sérieux à long terme.



De façon générale, j'ai été étonnée par l'absence de revendications ou de justifications politiques à l'apprentissage du gaélique. Après tout, il s'agit d'une langue en danger, parlée par une minorité vieillissante, soutenue à bout de bras par une communauté qui ne cesse de revendiquer plus de droits. Pourtant, de toutes les personnes rencontrées, nulle n'a mentionné le désir de sauvegarder la langue, de faire augmenter le nombre de locuteurs pour participer à sa pérennité. Bien au contraire, la relative obscurité de la langue semble même être un atout pour certains, surtout les plus jeunes. Faith Schloneger parle d'en faire la « langue secrète » de sa future famille, Daniel Poole vante sa faculté à produire des insultes devant lesquelles personne ne peut répliquer, ne pouvant les comprendre. C'est comme si la possession de quelque chose de rare les rendait plus uniques, plus spéciaux.

Malgré le fait que plusieurs participants se disaient chrétiens, la religion ne semble pas jouer de rôle dans le choix d'apprendre le gaélique. La lecture de la Bible ou la participation à des messes dans cette langue serait plus une curiosité qu'une démarche croyante. D'autant plus que, comme le mentionne Catriona Parsons, la Bible gaélique aurait bien besoin d'une refonte plus moderne, étant dans un langage plutôt archaïque et obscur. La lecture quotidienne du « Notre Père » prouvait bien ce détachement, attirant des gens intéressés à entendre et pratiquer la langue, voulant saisir une chance de plus de s'améliorer, plutôt qu'à prier réellement.

Des autres groupes majeurs d'intérêt mentionnés par les instructeurs pour la participation à des cours de gaélique, je n'ai pas trouvé de représentants. Catriona Parsons avait parlé des gens de la Nouvelle-Écosse qui, ayant souvent un grand-parent Gaël, ressentaient une perte et une responsabilité devant la langue. Si on peut les rattacher au groupe général des gens ayant des origines écossaises, les participants locaux à cette session faisaient cruellement défaut. Ensuite, ils avaient cité les gens qui ont un intérêt linguistique. À part peut-être pour ma personne, je n'en ai pas vu non plus.

### **Quel genre d'enseignement dispense-t-on durant la session ?**

Au Gaelic College, le niveau d'enseignement est en quelque sorte agencé avec l'ambiance, c'est-à-dire décontracté et bon enfant. On ne ressent pas vraiment une quelconque rigueur académique, même lorsqu'il est question d'enseigner une langue somme toute complexe. Les périodes sont courtes, environ 50 minutes, ne portant pas à l'approfondissement de la matière. Ce constat est d'autant plus flagrant dans les cours de G5 qui ne nécessitent aucune connaissance préalable. On part alors du tout début, c'est-à-dire de l'alphabet et de la prononciation des différentes lettres. Les deux instructeurs qui donnaient ce cours avaient des méthodes complètement différentes.

Premièrement, Daniel Poole, ayant bien peu d'expérience antérieure, utilisait un cahier d'exercices (*Mo Ghàidhlig-Fèin*) préparé par un autre instructeur, Hector MacNeil. Ce cahier d'une quinzaine de pages contenait à la fois des explications, des exemples, des illustrations, des mots de vocabulaire et des phrases traduites en anglais et en gaélique. Durant ses cours, il se contentait de rester assis à la table où se trouvaient les participants et de lire le cahier à voix haute de façon monocorde. Il leur faisait souvent répéter les phrases gaéliques, corrigeant par la même occasion leur prononciation. Peu habitué à son rôle d'instructeur, qu'il reprenait seulement pour une deuxième semaine, et un peu gêné que tous ses élèves soient plus âgés que lui, il avait parfois de la difficulté à répondre aux questions. Ses cours se déroulaient entièrement en anglais, à part pour les quelques phrases gaéliques contenues dans le cahier. S'il n'y a pas de doute concernant le fait qu'il parlait la langue, il n'était pas nécessairement en mesure d'expliquer sa structure et sa grammaire et ne faisait pas preuve d'une grande pédagogie.

C'est tout le contraire qui caractérise l'enseignement de Catriona Parsons. Fruit d'une vie passée à donner des cours de langues (anglaise, puis gaélique) et d'une formation universitaire de deuxième cycle en linguistique, sa méthode était beaucoup plus perfectionnée. Tout d'abord, elle ne disposait de matériel que deux tableaux verts et quelques craies. Dès l'entrée à son premier

cours, elle demandait à chacun de se présenter et montrait comment se prononçait son nom en gaélique. S'il n'y avait pas d'équivalent, elle en attribuait un autre lui était parent. Pour ma part, comme « Josiane » n'existe pas en gaélique, je suis immédiatement devenue « Joséphine », qui est « Eòsag », et n'ai été désignée par la suite que par ce nom. Debout devant ses tableaux, Catriona Parsons parlait beaucoup en gaélique, écrivant les mots que l'on ne pouvait comprendre et les traduisant oralement en anglais. Dès qu'elle enseignait une notion, elle posait des questions aux participants, ponctuant leurs réponses de « *Sin e !* (C'est ça !), », « *Glè mhath !* (Très bien !) » ou « *'S math sin !* (C'est bon !) » dynamiques. Elle parlait fort et lentement, de manière à séparer chaque mot, et traduisait tous ceux qui faisaient froncer les sourcils de son auditoire. Plutôt que de tenter de lui faire apprendre des phrases par cœur, elle enseignait des notions de grammaire et expliquait leur construction. Ainsi, avec les mots qu'elle ajoutait au tableau au fur et à mesure du cours, il était possible de construire différentes réponses aux questions qu'elle posait. Possédant parfaitement sa matière, elle pouvait répondre à toutes les questions posées et expliquer chaque point plus difficile à saisir.

Ainsi, en plus de la brièveté des périodes de cours, un autre fait marquant de l'enseignement du gaélique au Gaelic College est la sujétion entière de sa qualité à l'instructeur qui le prodigue. Il n'y a pas nécessairement d'uniformité entre les cours, même de niveau identique, puisqu'il ne s'agit pas ici d'un curriculum scolaire uniforme dépendant d'un quelconque ministère et menant à un diplôme reconnu. Les instructeurs sont plutôt laissés à eux-mêmes et leur sélection, pour le cours de G5 n'est pas nécessairement rigoureuse, du moins au niveau de la pédagogie. Ceux qui l'ont suivi lors de cette semaine d'août 2007, ont tout de même appris quelques notions de base (se présenter, dire comment ils allaient, s'enquérir de l'origine de leur interlocuteur, etc.).

De façon générale, les cours étaient environ de niveau d'école secondaire, étant donné leur brièveté et leur clientèle « en vacances ». En fait, avec le recul, un séjour hebdomadaire au Gaelic College fait plus figure de

« hors-d'œuvre » que de plat de résistance dans la quête d'apprentissage de la langue gaélique. C'est une initiation, un petit avant-goût, mais quiconque veut réellement apprendre la langue devra trouver une autre voie. Il s'agit plus là d'une colonie de vacances à thème gaélique que d'un réel séjour linguistique. Étant sérieux dans sa démarche, l'on doit plutôt tenter sa chance du côté de l'immersion de trois semaines au Collège même (TIP) ou encore de véritables cours à l'université. Les différentes classes par Internet peuvent aussi faire preuve de plus de rigueur et offrir davantage à se mettre sous la dent. Plusieurs participants ont d'ailleurs signifié leur intention de s'y inscrire.

### **Quel est l'impact de cet enseignement ?**

Avec un départ aussi en douceur dans la quête de l'apprentissage du gaélique, on est en droit de se demander quel peut être l'impact de l'enseignement reçu sur l'individu et sur la langue. Du point de vue de l'individu, il ne s'agit que de la case départ. Il lui faudra par après déterminer si ce sera un tremplin vers la maîtrise de la langue, ce qui devra nécessairement passer par un effort plus sérieux et d'autres moyens. N'empêche que cette minuscule incursion en terrain gaélique permet d'avoir une meilleure idée de si l'on est prêt et intéressé à entreprendre un plus long voyage, ainsi que les investissements et sacrifices qu'il demandera. En quelque sorte, il s'agit d'un test de son intérêt, qui a presque toujours été déclenché par des éléments autres que la langue et son utilisation (origines écossaises, musique, etc.). Cependant, étant donné qu'aucun des participants interviewés ne connaissait quelqu'un à qui ils pourraient parler gaélique, une fois de retour chez eux, il est peu probable que cet apprentissage débouche pour eux sur un véritable outil de communication, une langue vivante. Tout au plus, et s'ils en poursuivent l'acquisition, ce sera un savoir exotique théorique, utilisable individuellement ou parmi le cercle restreint des étudiants de la langue et dans le cadre de leurs cours. Il reste aussi toujours la possibilité qu'ils y fassent des rencontres signifiantes ou qu'ils voyagent ou déménagent dans un endroit où le gaélique

est toujours parlé, ce qui changerait la donne. Mais, selon les données actuelles, l'impact de ce séjour est très réduit en matière d'acquisition linguistique utilisable. Par contre, ce séjour peut être beaucoup plus important au niveau de l'expérience qu'il propose, en permettant de renforcer ou de remettre en question son adhésion et sa place au sein du monde celtique.

Du côté de la langue en tant que telle, l'existence de ce genre de session a un impact excessivement réduit, pour ne pas dire insignifiant, sur son maintien, sa transmission et sa revitalisation. Étant donné que la participation à une session estivale au Gaelic College procède du choix individuel, sans aucun rapport direct à la communauté gaélique réelle, il est normal qu'il ne participe pas non plus au maintien et à l'essor de cette dernière. Étant donné leur âge généralement avancé et leur résidence éloignée de toute communauté gaélique existante, il est possible d'affirmer que les participants débutants à la session 3A ne contribueront pas à la renaissance ou même à la chaîne de transmission du gaélique. À ce niveau, les chances d'amélioration de la situation du gaélique sont d'autant plus minces que, selon les entrevues effectuées, ceux qui en étaient locuteurs natifs ne l'ont pas transmis à leurs enfants, comme Catriona Parsons, et ceux qui avaient des liens réels avec la langue ne l'ont pas apprise et n'en ont pas l'intention, comme Norma Vanderzon.

S'il peut tout à fait s'avérer que les choses sont bien différentes dans un autre type d'établissement ou tout simplement avec une autre méthode d'apprentissage au sein même du Gaelic College, reste que l'action de ce type de cours demeure de surface seulement. Il n'approfondit pas la matière, ni ne participe à une revitalisation de la langue, ni ne profite à la communauté gaélique, ni ne met les participants en contact avec cette même communauté. Malgré le fait qu'elle ne s'inscrit pas dans le mouvement (réel ou imaginé) de renaissance de la langue gaélique ou même dans la chaîne de transmission de la langue, cette initiative n'en est pas pour autant totalement inutile. En effet, ce type de session alimente et maintient l'intérêt des participants envers la langue. Et s'ils n'acquièrent pas les compétences linguistiques nécessaires pour pouvoir

transmettre le gaélique après avoir suivi le cours, ils transmettront peut-être l'intérêt qu'il aura contribué à accroître. Pour une langue comme le gaélique, cette petite victoire n'est pas négligeable; parce que l'intérêt va de pair avec l'image, l'image avec le prestige et le prestige avec les chances de survie de la langue. On l'a vu plus tôt, c'est d'abord en redorant son image que le gaélique a pu commencer à freiner l'hémorragie de ses locuteurs (bien peu, très tard, certes, mais quand même) et réclamer des mécanismes de protection. Évidemment, la partie est loin d'être gagnée pour sa survie, mais il reste que, si son prestige augmente, celui de ses locuteurs aussi, ainsi que sa viabilité, peu importe à quel infime niveau. Dès lors, cela justifie la légèreté de l'apprentissage et l'atmosphère conviviale qui règne sur le Gaelic College : si l'on n'a pas le temps et les moyens de transmettre véritablement la langue, on veut au moins s'assurer de l'intérêt et du plaisir ressenti par rapport à son séjour et à la langue.

En quelque sorte, la session d'été de l'institution est une entreprise de séduction. Cette séduction a un double but : personnel et causal. À court terme, le College a tout intérêt à plaire pour que les participants viennent, reviennent et même invitent leurs connaissances avec eux. De cette façon, son existence est justifiée et assurée. Mais à plus long terme, cette séduction pourrait lui permettre d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixés dans son mandat : « To promote, preserve and perpetuate through studies in all related areas – the culture, music, language, arts, crafts, customs and traditions of immigrants from the highlands of Scotland.<sup>12</sup> » À première vue, l'impact direct du Gaelic College se situe strictement dans la promotion plutôt que la préservation ou la perpétuation de la langue. Il n'est cependant pas exclu que, par l'intérêt qu'il suscite, étant un attrait touristique privilégié, très visible et fréquenté par rapport aux autres lieux d'enseignement de la langue, il atteigne indirectement ses autres objectifs. Cet impact peut être d'autant plus positif pour la communauté gaélique qu'avec le temps, il s'est éloigné de ses origines

---

<sup>12</sup> Gaelic College, [www.gaeliccollege.edu](http://www.gaeliccollege.edu)

tartanistes pour accueillir ses représentants et valoriser leurs productions culturelles et linguistiques. Évidemment, ce n'est pas demain la veille qu'il se débarrassera de tous ses atours de *tartanry*, étant donné que, quoi qu'on en dise, ça attire et ça vent, et le College n'est pas en mesure de s'en passer. Tant que ça ne nuit pas trop à ceux qu'il est censé célébrer...

### **Conclusions**

En conclusion, on peut dire que le fait d'entreprendre l'apprentissage du gaélique dans une session d'été au Gaelic College relève simplement de la démarche individuelle. Il n'est pas question de l'aspect communautaire ou social de la langue. Ce n'est pas parce que l'on veut parler à quelqu'un ou faire partie d'un groupe que l'on désire apprendre le gaélique, mais pour soi, pour posséder un atout caractéristique. Il est bien évident que la présence d'individus d'origine écossaise dans son arbre généalogique peut avoir une grande influence sur cette décision. Quand c'est le cas, cela peut faire partie d'une démarche d'identité et d'appartenance personnelle à cette culture, tant réelle qu'imaginée. En ce sens, l'apport de l'identité sur la motivation à apprendre le gaélique est indéniable, quoiqu'en rien unique ou indispensable. Dans ce genre de décision, les facteurs l'ayant suscité sont bien souvent nombreux et inséparables. La musique reste malgré tout un des attraits principaux de la langue étant donné sa popularité et sa visibilité mondiale. Les autres aspects de la celtomanie sont aussi non négligeables, puisqu'ils contribuent à l'image de la langue et du peuple qui la parle et duquel on veut se rapprocher ou même se réclamer. Sans cette image romantique des Écossais, cette histoire mythifiée, il est à parier que beaucoup moins se soucieraient de perpétuer leurs traditions. Il ne faut pas oublier que la grande majorité des participants aux activités du Gaelic College n'ont pas eu de lien direct avec la culture gaélique, même s'ils possèdent des racines celtes.

De façon générale, le siège de la décision d'apprendre le gaélique se trouve au niveau émotionnel. La langue touche, émeut, intéresse, intrigue,

fascine, mais n'est pas une revendication politique. Pour ce genre d'attitude, il est probablement trop tard en Nouvelle-Écosse. Le nombre de locuteurs y est beaucoup trop bas maintenant pour avoir un quelconque poids politique réel. Reste que ça semble participer d'une quête de sens, d'un retour vers ses racines ethniques, de se distinguer dans la masse nord-américaine en revendiquant sa particularité, son authenticité, surtout à la fin de sa vie. Sans agir au niveau politique, l'apprentissage du gaélique peut quand même donner un sens et une profondeur à son existence, parfaire son identité en tant qu'individu différent de la masse, sans en être étranger. De par son acceptation générale et sa valorisation dans l'image néo-écossaise, l'ethnicité écossaise est à la fois exotique et acceptable, particulière et ne demandant pas trop d'efforts ou de sacrifices.

Mais par-dessus tout, durant la session d'été au Gaelic College, on semble surtout apprendre le gaélique parce qu'on en a envie et qu'on peut le faire, point à la ligne. Oui, il y a son attachement à la culture écossaise, et tout et tout, mais la langue est aussi une façon de se divertir, d'étancher sa soif d'apprendre et de comprendre de nouvelles choses; une aventure. En quelque sorte, il s'agit ici plus d'un passe-temps, d'une curiosité, qu'une langue dans son statut premier. Plusieurs semblent s'être inscrits à la session comme ils auraient pu s'inscrire à un séjour pour apprendre la poterie ou la poésie médiévale, par curiosité et intérêt. Malgré tous les liens profonds que l'on peut tracer entre la langue et l'identité, l'engagement envers le gaélique par ce genre d'événement reste en surface.

Ainsi, il serait intéressant de pouvoir suivre sur une plus longue période ceux qui ont entrepris d'apprendre le gaélique dans ces circonstances. De cette façon, on pourrait voir s'il y en a qui ont persisté dans leur apprentissage et les moyens qu'ils ont privilégiés pour ce faire. Et, s'il s'en trouvait qui arrivent un jour à parler couramment la langue, il pourrait être tentant de leur demander quel regard ils posent sur leurs premières expériences en tant que vacanciers de l'apprentissage et sur les sessions estivales du Gaelic College en général.



## Conclusion

Au départ, j'ai voulu par ce mémoire, découvrir les raisons qui poussent des gens à entreprendre l'apprentissage du gaélique, langue pourtant très peu «rentable» au niveau communicationnel, dans le Cap-Breton de nos jours. Étant donné que de le faire à cet endroit n'était pas fortuit, mais plutôt basé sur le fait qu'il y existe une communauté réelle de locuteurs, il m'a semblé primordial de la situer dans l'espace et dans le temps. Ainsi, il a été question de l'histoire de la Nouvelle-Écosse, des raisons qui ont motivé les Highlanders à quitter l'Écosse pour s'y installer, puis de la vie difficile dans leurs nouvelles terres qui en a fait fuir plusieurs. Ensuite, c'est sur la langue en tant que telle que nous avons tourné notre regard, tant sur son passé que son présent, par le biais de différents facteurs qui l'ont et continuent à l'influencer, en Écosse comme au Nouveau Monde. Héritiers et porteurs de cette histoire mouvementée, les Gaëls du Cap-Breton lui doivent leur situation qui, quoique précaire, a le mérite incontestable de se poursuivre encore, ce qui en soi pourrait justifier l'intérêt que l'on prête à la langue.

Puisque tout le bagage historique du monde ne pourrait sauver d'une impression négative, c'est par la présentation de l'image du groupe et de sa langue que le travail s'est poursuivi. Malgré l'apport ambigu à la communauté réelle, la création et l'omniprésence de l'image de l'Écossais telle qu'on la connaît ont certainement contribué à l'attraction générale pour tout ce qui est issu de sa culture, la langue y compris. La présence de cette image dans l'imaginaire collectif ainsi que son utilisation en tant qu'outil promotionnel et de représentation de la Nouvelle-Écosse rend plus accessible pour le profane l'idée de s'intéresser davantage à la chose, de franchir un pas important vers la décision d'apprendre le gaélique.

L'image romantique du Highlander et écossaise de la Nouvelle-Écosse n'ont pas été les seules à contribuer à mousser l'intérêt envers le gaélique et sa rétention, plusieurs autres courants y ont aussi participé. Parmi ces derniers, on a

vu l'antimodernisme, qui porte à rejeter la froide modernité pour se tourner vers un passé idéalisé dans sa simplicité et sa chaleur humaine, souvent couplé avec une recherche constante de l'authenticité que l'on y croit plus présente. Aussi, l'association habituelle des anciens Écossais avec une saine vie rurale reculée et parcimonieuse en constitue d'autant plus un contrepoint idéal à la vie moderne. L'omniprésence de la diaspora écossaise en Amérique, couplée avec la celtomanie qui garde constamment leur existence à l'esprit, en fait un choix plutôt facile pour qui cherche à s'approprier un certain exotisme tout en demeurant acceptable au sein de la société.

De la même façon, puisque la définition personnelle n'est plus considérée comme donnée par sa simple naissance au sein d'un groupe, mais bien acquise par une série de choix identitaires propres à l'individu, la sélection d'une identité écossaise est en quelque sorte valorisée en raisons des multiples images qui y sont associées et de tout ce qui précède. Au fil du temps, ces raisons ont tour à tour contribué à la pérennité du gaélique et à la disparition de la communauté gaëlle, mais aussi à sa valorisation et à l'augmentation de son prestige, comme à l'ascendant qu'il peut exercer sur des gens extérieurs à la communauté.

De la même manière, le Gaelic College of Celtic Arts and Crafts est le siège de tout ce bagage à la fois communautaire réel et tartaniste imaginé. Outil de promotion de la culture gaélique, son action n'a pas été que positive pour la communauté, mais il reste représentatif des différents courants relatifs au gaélique qui se sont succédés en Nouvelle-Écosse, et de ce fait l'endroit tout désigné pour explorer les raisons qui poussent les gens à aller y apprendre le gaélique. C'est pourquoi j'ai décidé de tenter de mettre en lumière là-bas les raisons qui poussent plusieurs à entreprendre cet apprentissage qui n'est pas des plus simples.

Suite aux entrevues réalisées, ainsi qu'aux différentes rencontres effectuées au cours de mon séjour au Gaelic College, il appert que l'attrait pour le gaélique, malgré toute l'histoire qui le sous-tend en lui-même, mais aussi par

ses porteurs, toute l'emphase qui est mise sur l'aspect communautaire de la langue, procède d'un choix personnel, individuel, séparé de tout lien avec la communauté gaëlle réelle. Si plusieurs y sentent un lien, de par de plus ou moins lointaines branches de leur arbre généalogiques, ce n'est pas ce qui les motive effectivement, puisqu'ils n'ont pas de contacts avec elle et ne semblent pas chercher à en créer. L'origine générale influence sûrement, mais pas la collectivité actuelle. Quelque part, il est possible qu'ils souhaitent ainsi inconsciemment éviter d'être confrontés avec un groupe qui ne ressemblera pas du tout à ce qu'ils ont pu en imaginer, étant donné tout ce qu'on lui associe depuis des siècles, en plus de le garder hors du temps. D'une certaine manière, du moins au Collège, il semble que la musique constitue une bien meilleure ambassadrice de la langue que la communauté qui en est porteuse.

De plus, l'intérêt paraît être motivé et amplifié par le passage des années, arrivant vers l'âge de la retraite, quand vient le temps des remises en question et l'occasion d'entreprendre de nouvelles activités. Évidemment, ceci peut aussi être le propre de l'endroit, qui risque d'accueillir une clientèle plus âgée, avec ses sessions estivales avec hébergement, qu'une université, par exemple.

Malgré le statut menacé tant de la langue que de la communauté gaélique, il est surprenant de constater que nul ne semblait avoir de motivations politiques dans sa démarche d'apprentissage. Peut-être qu'il est trop tard pour cela. Perçu comme au crépuscule de son existence, le gaélique paraît plus bénéficier de cette image mélancolique tranquille que déclencher les passions politiques qui mènerait au combat actif pour sa survie en tant que langue courante d'un monde moderne. Ainsi l'image qui le soutient le maintient en même temps loin de l'actualité pour ceux qui ne proviennent pas de la communauté gaëlle.

Somme toute, il semble y avoir aujourd'hui autant de raisons d'entreprendre l'apprentissage du gaélique qu'il y a de gens qui se lancent dans l'aventure. Puisqu'ils le font strictement pour eux-mêmes, c'est en eux-même

que se trouve le siège de cet intérêt et non dans la communauté ou son histoire, pas plus que dans celle de la langue, même s'ils peuvent évidemment y participer. Pourtant, à l'origine, la présence du gaélique en terre nord-américaine n'était pas due au bon vouloir de certains individus qui s'y sont intéressés, mais bien à une communauté réelle dont c'était la langue maternelle. Une langue est un objet collectif, mais est aussi tributaire de la valeur et la fonction qu'on lui prête. Ici, c'est un objet d'intérêt parmi d'autres, détaché de ce statut initial de langue, un objet de curiosité, un passe-temps pour nourrir son intellect et son intérêt pour le fait celtique, sa passion pour l'histoire ou les histoires que l'on lui associe.

Dans une époque où tout est accessible, où chaque individu est confronté à une multitude de choix possibles, tant insignifiants qu'identitaires, l'un de ces choix peut être d'apprendre le gaélique. Puisqu'on s'octroie dorénavant le droit et l'autorité nécessaires à la construction d'une partie de son identité à la carte, cette simple décision pourra avoir une grande influence sur son auto-perception. Malgré tout, tant que ce ne sera qu'au niveau personnel, cette décision ne constituera en rien une participation à la survie de la langue. Séparée d'une communauté vivante et actuelle pour l'utiliser, de gens avec qui interagir, une langue n'est plus une langue, mais des mots-croisés.

## Bibliographie

BAGGIONI, Daniel. (1997) « Du rôle des États dans la construction de l'unicité et de la diversité en Europe à l'aube de l'an 2000 » dans *DiversCité Langues*. Vol. II. [<http://www.uquebec.ca/diverscite>], (octobre 2005), 112 ko.

BAKER, Susan C. (2005) *A Social Psychological Approach to Preserving Heritage Languages: The Survival of Gaelic in Nova Scotia*. Thèse de doctorat en philosophie, University of Ottawa.

BARTH, Frederick (1995 (1969)) « Les groupes ethniques et leurs frontières » in P. Poutignat et J. Streiff-Fenart. *Théories de l'ethnicité*. Presses Universitaires de France, Paris, pp. 205-249.

BBC Scotland, « Review » et « Gaelic » dans *Annual Review 2006/2007 BBC Scotland*, [<http://www.bbc.co.uk/scotland/aboutus/review.index.shtml>], (octobre 2007).

BONSAINT, *La création d'un monde secondaire: une étude d'un jeu de rôle québécois*. Mémoire de maîtrise, Département d'anthropologie, Université de Montréal, 2007.

BROWN, Richard (1979 (1869)) *A History of the Island of Cape Breton*. Mika Publishing Co., Belleville, Ontario.

BRUCE, Harry. (1997) *An Illustrated History of Nova Scotia*. Nimbus Publishing Limited and the Province of Nova Scotia.

CAMPBELL, D. et R. A. MacLean (1976) *Beyond the Atlantic Roar : A Study of The Nova Scotia Scots*. McClelland and Stewart Limited, Toronto.

CHENG, Vincent J. (2004) *Inauthentic The Anxiety over Culture and Identity*. Rutgers University Press, Nouveau-Brunswick, New Jersey et Londres.

DABÈNE, Louise et Danièle Moore (1995) « Bilingual Speech of Migrant People ». In Lesley Milroy and Pieter Muysken (éds) *One speaker, two langages: cross disciplinary perspectives on code-switching*. Cambridge University Press, Cambridge/New York, pp. 17-44.

DEMBLING, Jonathan (1997) *Joe Jimmy Alec Visits the Gaelic Mod and Escapes Unscated: The Nova Scotia Gaelic Revivals*. Mémoire de Maîtrise, Saint Mary's University, Halifax.

DONOVAN, Kenneth, Éd. (1990) *The Island New Perspectives on Cape Breton History 1717-1990*, Acadiensis Press/University College of Cape Breton Press, Frederickton (NB)/Sydney(NS).

DORIAN, Nancy C. (1981) *Language Death The Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia.

DORIAN, Nancy C. (1989) *Investigating Obsolescence Studies in Language Contraction and Death*, Cambridge University Press, Cambridge.

DORIAN, Nancy C. (1998) « Western Language Ideologies and Small-Language Prospects » dans Lenore S. GRENOBLE et Lindsay J. WHALEY éd. *Endangered Languages Language Loss and Community Response*, Cambridge University Press, Cambridge.

DUNN, Charles W. (1953) *Highland Settler A Portrait of the Scottish Gael in Nova Scotia*. University of Toronto Press, Toronto.

EDWARDS, John (1985) *Language, Society and Identity*. Basil Blackwell, Oxford/New York.

FISHMAN, Joshua A. (1997) *In Praise of the Beloved Language*. Mouton de Gruyter, Berlin/New York.

FOSTER, Gilbert (1988) *Language and Poverty The persistence of Scottish Gaelic in Eastern Canada*. Social and Economic studies n°37, Institute of Social and Economic Research, Memorial University of Newfoundland, St-Johns.

Gaelic College of Celtic Arts and Crafts [<http://www.gaeliccollege.edu>] (janvier 2008).

GASKILL, Howard (éd.) (2004) *The Reception of Ossian in Europe*. Thoemmes Continuum, Londres et New York.

Gaelic Development Steering Group (2004). *Developing and Preserving Gaelic in Nova Scotia: Strategy for a Community-Based Initiative*. Rapport pour la communauté et le gouvernement.

General Register Office for Scotland, *SCROL Scotland's Census Results OnLine (2001 Census)*, [<http://www.scrol.gov.uk/scrol/common/home.jsp>] (septembre 2007)

GUILLERM, Alain (1992) *La Renaissance Celtique*. Terre de Brume Éditions, Rennes.

HALIBURTON, Thomas C., Esq. (1973 (1829)) *A History of Nova Scotia Vol. I-II*, Mika Publishing, Belleville, Ontario.

HOBBSAWM, Eric (1995) « Inventing Traditions » in *Enquête*, n°2 « Usages de la tradition », Éditions Parenthèses, Marseille, pp.171-189.

JUCQUOIS, Guy (1997) « Aspects de la diversité dans les sociétés contemporaines occidentales » dans *DiversCité Langues*, Vol. I, [<http://www.uquebec.ca/diverscite>], (17 octobre 2005), 91 ko.

KENNEDY, Michael (novembre 2002) *Curatorial Report No. 97 Gaelic Nova Scotia an Economic, Cultural and Social Impact Study*, Nova Scotia Museum, Halifax.

LECLERC, Jacques. « Écosse (Royaume-Uni) » dans *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 15 août 2007, [<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/europe/ecosse.htm>], (septembre 2007)

LOCKWOOD, W.B. (1975) *Languages of the British Isles Past and Present*, Andre Deutsch, Londres.

MACDONALD, Norman (1988) « Putting on the Kilt: The Scottish Stereotypes and Ethnic Community Survival in Cape Breton » in *Canadian Ethnic Studies*, vol. XX, no. 3 : pp. 132-146.

MacKINNON, Kenneth (1977) *Language, Education and Social Processes in a Gaelic Community*. Routledge Direct Editions, Londres.

MacLEAN SINCLAIR, D. (1950) « Gaelic in Nova Scotia » in *Dalhousie Review* 30 : 252-260.

MacLELLAN, Lauchie et John Shaw (trad. et éd.) (2000) *Brìgh an Òrain A Story in every song*. McGill-Queen's University Press, Kingston et Montréal.

MacNEIL, Hector. *Mo Ghàidhlig-Fhèin*. The Gaelic College, été 2007.

MacNEIL, Joe Neil et John Shaw (trad. et éd.) (1987) *Tales until Dawn The world of a Cape Breton Story-teller*. McGill-Queen's University Press, Kingston et Montréal.

MARX, Karl (1950 (1867)) *Le Capital critique de l'économie politique*. Livre Premier, Tome III, Section VIII, Chapitre XXVII « L'expropriation de la population campagnarde ». Éditions Sociales, Paris, pp. 157-176.

MATHESON, David et Catherine MATHESON (1998) « Problématique régionale et questions linguistiques en Écosse » dans Soledad PEREZ éd. *La mosaïque linguistique Regards éducatifs sur les pays industrialisés*, L'Harmattan inc., Paris/Montréal, pp. 41-79.

McEWAN-FUJITA, Emily (2003) *Gaelic in Scotland, Scotland in Europe: Minority Language Revitalization in the Age of Neoliberalism* vol. I et II, thèse de doctorat, University of Chicago.

McKAY, Ian (1994) *The Quest of the Folk Antimodernism and Cultural selection in 20th century Nova Scotia*. McGill-Queen's University Press, Québec.

McKAY, Ian (printemps 1992) « Tartanism Triumphant: the Construction of Scottishness in Nova Scotia, 1933-1954 » in *Acadiensis*, XXI, 2, pp. 5-47.

McLEOD, Wilson (2001) « Gaelic in the New Scotland: Politics, Rhetoric and Public Discourse » dans *Journal on Ethnopolitics and Minority Issues in Europe*, Sabhal Mòr Ostaig, Écosse, [<http://www.ecmi.de/jemie/download/JEMIE02MacLeod28-11-01.pdf>] (24 octobre 2005), 132,9 ko.

NETTLE, Daniel et Suzanne ROMAINE (2003) *Les langues, ces voix qui s'effacent*. Éditions Autrement, Paris.

PAULSTON, Christina Bratt (1994) Chap. 2 « Social Factors in Language Maintenance and Language Shift » in *Linguistic Minorities in Multilingual Settings*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/ Philadelphie, pp 9-24.

PRICE, Glanville (1985) *The Languages of Britain*. Edward Arnold, London.

ROBERTSON, Boyd et Iain TAYLOR (2003) *Gaelic*. Teach Yourself, Hodder and Stoughton Educational, Londres.

SALMINEN, Tapani. (22 septembre 1999) *UNESCO Red book on Endangered Languages : Europe*. Helsinki, [[http://www.helsinki.fi/~talsamin/Europe\\_index.html](http://www.helsinki.fi/~talsamin/Europe_index.html)] (septembre 2007)

Scottish Parliament, *Gaelic Language (Scotland) Bill*, [<http://www.scotland.gov.uk/Topics/ArtsCulture/gaelic/gaelic-english/17912/12316>] (septembre 2007)



SPARLING, Heather (2003) « “Music is language and language is music” Language Attitudes and Musical Choices in Cape Breton » in *Ethnologies*, 25-2, pp. 145-170.

SPROULL, Alan (1996) « Regional Development and Minority Language Use: the Case of Gaelic in Scotland » in *International Journal of the Sociology of Language*, Berlin, Mouton de Gruyter, no 121, pp. 93-117.

TABOURET-KELLER, Andrée (1997) « Language and Identity » in Florian Coulmas (éd.) *The Handbook of Sociolinguistics*. Basil Blackwell, Oxford, pp. 315-325.

TAYLOR, Charles (1991) *The Ethics of Authenticity*. Harvard University Press, Cambridge et Londres.

TREVOR-ROPER, Hugh. (1983) « The Invention of Tradition: The Highland Tradition of Scotland » in Eric Hobsbawm et Terrence Ranger (éds.) *The invention of Tradition*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 15-41.

UNESCO (2002) *Diversité Culturelle Patrimoine Commun Identités Plurielles*, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la Culture, Paris.

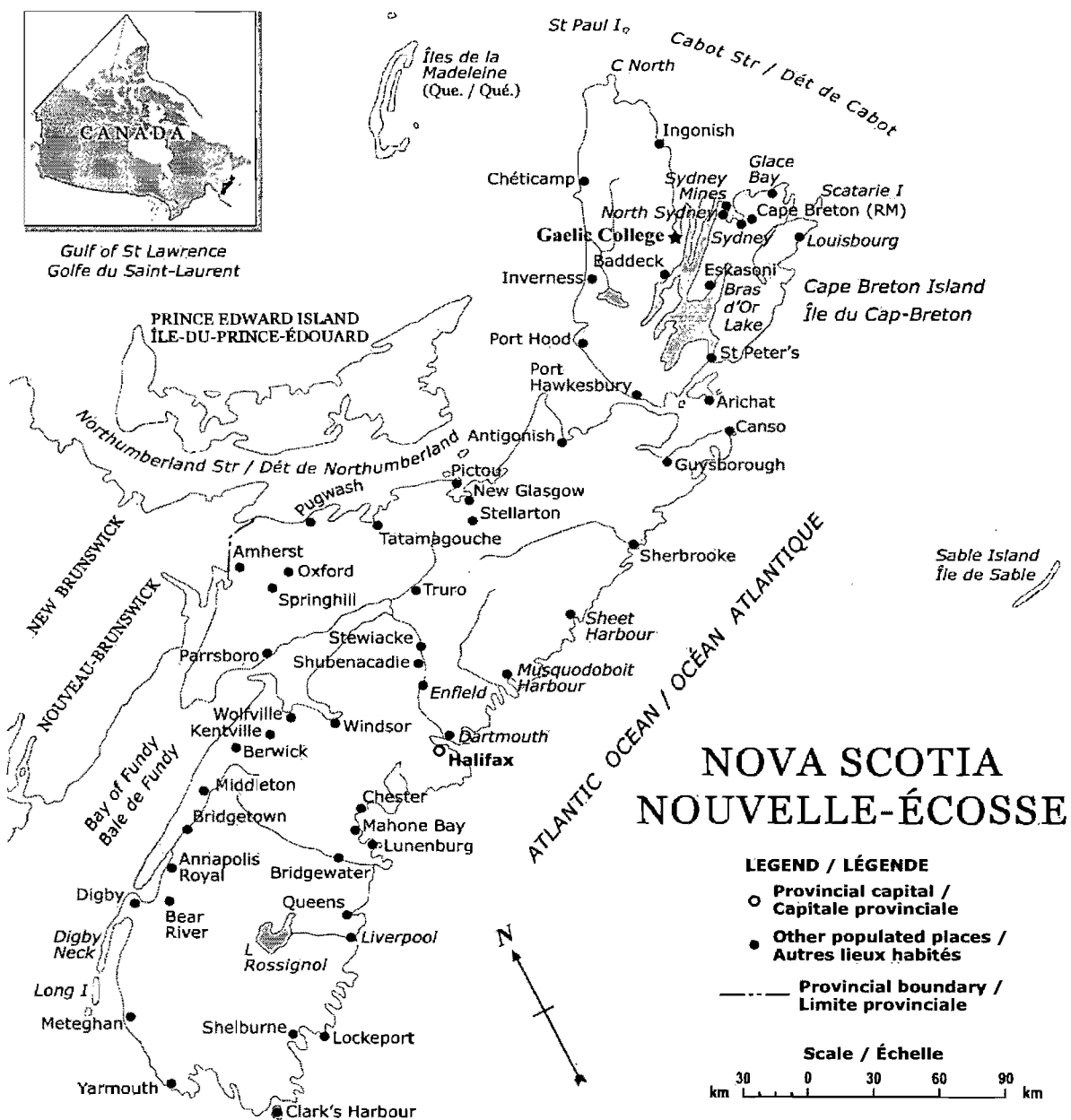
WILIAMS, Colin (éd.) (1991) *Linguistic Minorities Society and Territory*. Multilingual Matters Ltd., Bristol.

WILLIAMSON, Robert C. (1991) *Minority Languages and Bilingualism: Case Studies in Maintenance and Shift*. Ablex Publishing Corporation, Norwood, New Jersey.

WITHERS, Charles W.J. (1984) *Gaelic in Scotland*. John Donald Publishers Ltd., Edimbourg.

WOOD, Richard E. (1979) « The unfinished Quest for Linguistic Identity » dans *Word*, Vol. 30, no 1-2, pp. 186-202.

# Annexe I : Carte de la Nouvelle-Écosse



<http://atlas.gc.ca>

© 2006. Her Majesty the Queen in Right of Canada, Natural Resources Canada.  
Sa Majesté la Reine du chef du Canada, Ressources naturelles Canada.

## Annexe II : Lexique

**Bodhran** : Tambour à main d'origine irlandaise fait de peaux et sur lequel on frappe avec un bâton.

**Ceilidh** : Visite. D'abord visite informelle dans une maison du voisinage puis, avec le temps, représentation publique organisée d'éléments de la culture orale, de la musique et de la danse celtique.

**Chanter** : ou « *practice chanter* ». Instrument de pratique de la cornemuse regroupant la partie flûte, dans laquelle on souffle directement, sans le système de sac et de bourdons.

**College/Gaelic College** : Gaelic College of Celtic Arts and Crafts, situé à St. Ann's, sur l'île du Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse.

**G1-G5** : Niveaux de gaélique au Gaelic College : G1/G2 = avancé, G3 = intermédiaire, G4 = débutant avancé, G5 = débutant.

**Gàidhealtachd** : Région traditionnellement peuplée par des locuteurs natifs du gaélique.

**Mod** : Assemblée. Festival culturel gaélique, avec un volet compétitif.

**Puirt a beul** : « Musique de bouche ». Type de chansons souvent rapides et chargées d'onomatopées dont les mots donnent le rythme de la musique. On les utilise entre autres pour apprendre les airs de violon ou de cornemuse.

**St.FX** : Université St. Francis Xavier, située à Antigonish, en Nouvelle-Écosse.

**Tartanry/Tartanism** : Résultat de la romantisation, de la sélection et de l'amplification de certains éléments de la culture des Highlands écossais, promue entre autres par l'industrie touristique et qui en est venu à représenter toute l'Écosse, puis la Grande-Bretagne. Image mythifiée de l'Écosse, de ses habitants, de ses coutumes et de son histoire.

**TIP** : *Total Immersion Plus*. Programme d'immersion en gaélique d'une durée de trois semaines offert par le Gaelic College.